

CONCRETS

Rémy Revel

Table des matières

Concrets.....	1
Animacina.....	6
Dérives.....	64
Méduse.....	71
Mazdef Alpha.....	74
Tapis Rouge.....	79
Rename.....	83
L'éveil de la nuit.....	89
Eléphant.....	94
Horaire.....	105
Chairs en composition.....	109
Katana.....	129
Réciprocratie.....	133
Neptune.....	151
Jouska.....	156
Rêve impossible.....	165
Erocraties.....	170
Petit-déjeuner au lit.....	176
L'envol des poissons.....	181
Larmes blanches.....	186
Cactus Royal.....	192
Explosit.....	199
Metropolis 2122.....	207

ANIMACINA

Salon de Marseille :

Jèmsfo : ...et c'est pour ça que nul n'a pu l'approcher avant cet événement !

Parlonbi1 : tu parles d'un imbroglio...

ActeZ vient de se connecter au forum

ActeZ : bonsoir à tous

Faktor : actezouhairs

ActeZ : quoi

Conversation privée :

Faktor : bon ok, il a l'air con le nouveau

Deniell : t'as fini avec ta mauvaise foi ?

Deniell : il est peut être juste intimidé

Deniell : ou pas tout à fait au jus de nos us

Salon de Marseille :

ActeZ : je me permets une petite expérience avec vous

ActeZ : que vous le vouliez ou non

Parlonbi1 tu parles d'un climat de confiance...

Invité 84 : c'est quoi ton expérience ?

ActeZ : philosophique

Faktor : tout le monde s'en fout

ActeZ : c'est effectivement un problème de société

Faktor : qui t'es pour vouloir le régler ?

Deniell : faktor !

Conversation privée :

Faktor : bin quoi, il fait chier avec son troll

Deniell : tu le connais pas, il est peut-être sérieux

Faktor : arrête, c'est juste un con

Salon de Marseille :

ActeZ : je suis un stagiaire philosophe, justement...

ActeZ : enrôlé par l'armée de la pensée

ActeZ : et je vous avoue que l'envie me prend de désertier...

Deniell : l'armée de la pensée ! les grands mots

Jèmsfo : les philosophes c'est des moulins

Parlonbi1 : tu parles d'une emphase...

Parlonbi1 : raconte-nous les modalités de ton expérience ?

Jèmsfo : attention il va te brain

ActeZ : c'est à vous de les définir, selon votre conception de la philosophie

Jèmsfo : je t'avais dit...

Faktor : ah

ActeZ : c'était une question dissimulée

Deniell : la philo, c'est remettre en question le monde

ActeZ : merci, partons là-dessus alors

Conversation privée :

Faktor : t'as vu comme il est dédaigneux !

Faktor : la prochaine je demande le ban

Deniell : il n'est pas irrespectueux, laisse le

Salon de Marseille :

ActeZ : c'est une expérience de langage qui se déroule depuis mon arrivée

ActeZ : je vous le dis de manière transparente

ActeZ : mais peut-être inconsciente des dangers

Deniell : c'est des mots...

ActeZ : bien noté

Invité 45 : bon et du coup, elle consiste en quoi ton

expérience ?

Deniell : il explique, justement, non ?

ActeZ : ...partant de l'idée que la philo n'a pas d'objet

ActeZ : ...et qu'elle influe sur la structure humaine de la pensée

Faktor : t'aimes bien bouffer de la chantilly sur mon cul ?

ActeZ : j'entrevois l'attribution d'une responsabilité à la science

Invité 26 : rien compris

Jèmsfo : brain

Deniell : ce qui veut dire ?

ActeZ : que vous êtes des esclaves

Conversation privée :

Faktor : actez de merde

Jèmsfo : débile d'intello

Faktor : sors lui un truc qui lui retournera le cerveau

Jèmsfo : je frappe pas les faibles

Salon de Marseille :

ActeZ : je me sens seul, en dehors de la matrice

Faktor : alors reviens parmi nous, jesus

ActeZ : pas si facile avec tous ces profanes

Faktor : ils te laisseront pas déterminer deux mille ans de leur histoire

ActeZ : ce ne serait pas accorder assez de place à la réalisation de mes ambitions

Jèmsfo : ça va les chevilles

Faktor : lol

Actez : non je déconne, ne vous inquiétez pas... pas tout de suite

Deniell : quand alors ? et pourquoi ?

Faktor : tu feed son troll ?

ActeZ : quand vous le sentirez ; parce que vous le sentirez

Invité 52 : rien compris

Conversation privée :

Faktor : bon c'est de la provoc là

Faktor : faut faire quelque chose

Deniell : j'avoue il y a quelque chose de malsain dans ses manifestations

Deniell : je sais pas quoi faire, attendons un peu de voir

Salon de Marseille :

ActeZ : à vrai dire j'entends vous fournir des armes philosophiques

ActeZ : pour voir ce que vous en faites, d'une part

ActeZ : et plus subrepticement, pour voir votre capacité à les assimiler

Jèmsfo : qu'est-ce que tu racontes

Jèmsfo : des armes philosophiques lol

Deniell : ouais bin chut, on est profane hein

Faktor : athées même, ta philo tu peux mourir avec

Actez : soit

Conversation privée :

Sanchez : salut

Sanchez : ça consiste en quoi la philo ?

ActeZ : salut

ActeZ : pratiquer la pensée

Conversation privée :

Faktor : il va peut-être dégager par lui-même

Deniell : je sens la tension qu'il provoque

Deniell : ça doit être invivable pour lui

Deniell : j'ai presque de la compassion

Faktor : ta gueule

Salon de Marseille :

ActeZ : exagérons un peu l'expérience selon ces directives

ActeZ : un athéisme philosophique unanime

Parlonbi1 : on se calme là...

Faktor : bin voilà quand tu veux

ActeZ : anarchisme de la pensée

ActeZ : à solutionner par la métaphysique de la nature binaire de l'humain

Invité 62 : rien compris, t'es perché

Jèmsfo : perché oui

ActeZ : ok, on se perd

ActeZ : pour reprendre :

ActeZ : vous êtes ceux qu'on nomme les cartésiens, ou ceux d'après ?

Deniell : je comprends pas ta question

Faktor : cartésien de mes deux

ActeZ : oui 2, la dualité corps/esprit de descartes

Conversation privée :

Faktor : il est complètement perché, comment on le vire ?

Jèmsfo : pas de solution

Jèmsfo : je crois qu'on peut que le subir jusqu'à ce qu'il se lasse

Jèmsfo : on peut l'ignorer, mais il nous spamerait sûrement de speech conspirationniste...

Salon de Marseille :

ActeZ : mais trèves de gamineries

Parlonbi1 : tu l'as dit

Jèmsfo : t'as une cop ActeZ ?

ActeZ : je suis asexuel, ces questions ne m'intéressent pas

Faktor : paye ton lol

Deniell : ça peut prendre sens

ActeZ : sincèrement, je suis accro à la pensée

ActeZ : j'en suis drogué

Parlonbi1 : tu parles d'une addiction...

ActeZ : et je peux vous le dire...

ActeZ : c'est le chaos dans ma tête

Faktor : sans blague

ActeZ : c'est sympa qu'on fixe cette info

Conversation privée :

Faktor : il est vraiment con

Deniell : ou pas méchant

Faktor : t'as vu sa photo ?

Deniell : oui

Faktor : il te plait ?

Salon de Marseille :

Deniell : ton expérience est un peu laissée en plan non ?

ActeZ : un plan, c'est ça

Deniell : ?

ActeZ : ouioui

Faktor : pas un plan cul en tous cas

Parlonbi1 : on est en pleine brasse kafkaienne

Faktor : ta gueule avec tes mots

Parlonbi1 : c'est tout le principe

Jèmsfo : Deniell t'étais obligée de le relancer ?

Deniell : ça m'intéresse

ActeZ : expérience passive, je ne voudrais vous déranger

Conversation privée :

Faktor : quoi ?

Faktor : il raconte quoi ?

Faktor : je bite rien à ce qu'il débite

Salon de Marseille :

Deniell : tu nous observes dans l'impact de tes mots ?

ActeZ : et bien j'en suis gêné, mais puisque nous l'évoquons

ActeZ : oui

Parlonbi1 : c'est quelque chose

Faktor : actez, pour t'insulter j'hésite entre créationniste et mentaliste

ActeZ : je ne m'en offusquerais pas, malheureusement pour ton intention piquante

Faktor : tu crois en la connerie de l'illusion de ton cerveau ?

ActeZ : par défaut, il a fallu l'accepter

Faktor : t'es pas tout là alors

ActeZ : j'en ai bien peur

Deniell : embrayons

Conversation privée :

Sanchez : il est bizarre ActeZ

Deniell : tu penses quoi de lui ?

Sanchez : je ne sais pas encore

Sanchez : mais il a pas l'air ce qu'il a l'air d'être

Salon de Marseille :

ActeZ : définir un concept permet de l'utiliser à sa juste mesure

Deniell : dis comme ça, ça fait un peu coup de marteau

ActeZ : j'ai pas le temps de mettre des gants

ActeZ : la crise actuelle est initialement celle de la pensée

ActeZ : définition philosophique de la crise, arme philosophique

Faktor : la secte des mots et d'un prétendu pouvoir... t'as dit que tu t'y plaisais pas actez ?

Faktor : c'est qu'il te reste un semblant de raison

Faktor : va donc la réinvestir dans un autre endroit que parmi ces inutiles

Deniell : ça aussi c'est marteau

Parlonbi1 : restons calmes

ActeZ : Parlonbi1, je vote pour cette redéfinition de notre état

Invité 29 : carpe diem

Conversation privée :

Sanchez : carpe diem, c'est une phrase philosophique ?

ActeZ : si ta question est fermée, alors je crois qu'une réponse globale tiendrait en : oui et non

Sanchez : développes...

ActeZ : si ta question est à nuancer, je peux affirmer que la valeur de carpe diem dans mon système est hautement philosophique, oui

ActeZ : dans le sens où je m'en réfère pour acter ma vie selon une méthode de pensée

Salon de Marseille :

ActeZ : on définit, donc, pour utiliser des concepts

Deniell : je crois que je vois

Parlonbi1 : admettons

ActeZ : laissons de côté et digressons, maintenant

Parlonbi1 : pourquoi ça ?

Deniell : je comprends pourquoi tu veux désert

ActeZ : la pensée n'est ni linéaire ni continue

Faktor : bien prétentieux

Deniell : et alors ?

ActeZ : d'une dynamique d'acceptation de la réalité

ActeZ : il convient, je pense, de laisser libre cours à l'esprit libéré

Conversation privée :

Faktor : il se prend pour le prophète, le con

Deniell : n'aurait-on pas besoin d'un prophète, justement ?

Faktor : tout le monde que tu veux, mais pas lui

Deniell : lol je le savais

Conversation privée :

Deniell : tu sais qui c'est ce ActeZ ?

Parlonbi1 : un fou probablement

Deniell : t'as fait tes recherches paranoïaques habituelles, sur lui ?

Parlonbi1 : pas encore, je crains qu'il m'observe l'observer

Salon de Marseille :

Faktor : tu nous perds encore l'ami

Deniell : si la pensée n'est pas continue, le devoir de la

philo n'est il pas de la rendre ainsi ?

Invité 33 : bonjour

ActeZ : bonjour

ActeZ : faire des lien n'est pas forcément continuer absolument

ActeZ : je ne peux expliquer le devoir d'adéquation du réel sans entrer dans un détail fastidieux

ActeZ : mais ta question est pertinente

ActeZ : et je crois qu'une redéfinition des termes pourrait la transformer en réponse

ActeZ : une philo droite et tissée de pensées discontinues et interrompues ?

Faktor : vous brassez du rien, vous vous en rendez compte ?

Conversation privée :

Deniell : envenime pas les choses, stp

Faktor : oua c'est bon

Deniell : sérieusement, il est pas méchant

Faktor : il m'exaspère quand même, et c'est mal

Deniell : je peux pas t'aider là

Salon de Marseille :

ActeZ : oui, on brasse du rien, de l'idée

Faktor : et tu aimes ça ?

ActeZ : j'y suis habitué en tout cas

Faktor : t'as que ça à faire ?

Deniell : ...

Faktor : non mais c'était pas méchamment dit

Jèmsfo : ouais lol

Deniell : bande de cons

Parlonbi1 : parlons bien
ActeZ : d'accord
Faktor : comment on fait lol ?

Conversation privée :

Faktor : lol il est quand même simplet
Deniell : mais pas dénué d'intérêt
Faktor : on peut se foutre de sa gueule sans qu'il dise rien

Salon de Marseille :

ActeZ : pour répondre, on accepte la linéarité matérielle de la conversation
Faktor : tu disais l'inverse trente secondes plus haut lol
ActeZ : le principe philosophique de non contradiction est sur les plan d'une réévaluation
Faktor : okééééé
Parlonbi1 : intéressant
Deniell : pourquoi ça ?
ActeZ : l'humanité arrête de tenter de combattre ses paradoxes
ActeZ : c'est actuellement plus une imagerie hypothétique qui tend à l'acceptation de cette donnée informationnelle relative à nous-mêmes ?
Invité 71 : qué ?!
Deniell : et donc ?
ActeZ : certains se chargent d'amplifier les conflits de la raisons avec elle-même afin d'élargir le champ des spéculations

Conversation privée :

Faktor : nan mais tu cautionnes ce vomi ?

Deniell : bin je tente de le cerner déjà

Faktor : cherches pas, il va te brain

Deniell : laches-moi un peu...

Salon de Marseille :

Deniell : qu'en est-il de la justesse ?

ActeZ : si tu entends par là la justice morale ou pratique, c'est une bonne question

Faktor : et ta réponse ?

ActeZ : je pourrais t'expliquer pourquoi le philosophe

ActeZ : pose plus de question qu'il n'en résoud

ActeZ : mais ça nous éloignerait du sujet

Faktor : bin voyons

ActeZ : en tous cas ce que je peux te dire

ActeZ : c'est que mon avis

ActeZ : ne saurait se prétendre philosophique

ActeZ : par principe

Faktor : tu veux pas te mouiller ?

Conversation privée :

Parlonbi1 : je crois qu'il te dit ça parce qu'un philosophe se veut objectif

Faktor : tu le trouves objectif toi ?

Parlonbi1 : suivant

Parlonbi1 : non évidemment qu'il est pas objectif mais

Faktor : mais ?

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : où en es-tu de ton expérience ?

ActeZ : je la laisse vivre

Deniell : tu ne cherches pas de conclusion ?

ActeZ : pas activement

ActeZ : je suis de cette génération flemme

Faktor : hmm

Jèmso : comme nous tous frère

ActeZ : ce qui va faire venir à nous ce grand tout
démentiel

Palonbi1 : l'apocalypse ?

ActeZ : on donnera un nom après coup

ActeZ : quand on pourra définir ce qui n'est pas encore
advenu

Faktor : jusqu'à quand tu prophétises ?

ActeZ : aussi loin que l'ironie de l'univers m'enserme de
paradoxe

Conversation privée :

Faktor : il a réponse à tout le bougre

Deniell : je sais pas quoi penser de sa manière de nous
imposer... quoi ?

Faktor : il a un rapport étrange au devoir, non ?

Deniell : genre tu parles comme lui !

Faktor : merde, tires-moi de là !!!

Conversation privée :

Sanchez : tu l'as surveillé ?

Parlonbi1 : vite-fait

Parlonbi1 : pourquoi ça t'intéresse ?

Sanchez : raconte

Salon de Marseille :

ActeZ : et toi, depuis quand tu dénies l'avenir qui se
déroule devant toi ?

ActeZ : depuis avant Shoppenhauer, rassures-toi
Faktor : te formalises pas, je t'embête
ActeZ : ok, mais je m'inquiète pour l'ordre du cosmos, tu comprends ?
Faktor : je vois parfaitement
Faktor : l'univers te happe
ActeZ : tu crois pas si bien dire
Deniell : et tu veux voir jusqu'où nous mène ta simple présence philosophique ?
ActeZ : bon point également
Parlonbi1 : doucement, on est pas à la maternelle
Parlonbi1 : pas de bon point
Parlonbi1 : mais questionnons le poids de tes intentions dans cette expérience voulue neutre...
ActeZ : je m'efface par la synthèse
Parlonbi1 : partiellement
ActeZ : c'est inéluctable, mais pas insurmontable

Conversation privée :

Parlonbi1 : type normal
Parlonbi1 : glisse dans l'existence comme un fantome
Parlonbi1 : rien de remarquable
Deniell : il est si plat que ça ?

Conversation privée :

Faktor : il est marant acteZ mais il va quand même me souler je pense
Jèmsfo : oui, c'est intéressant mais un peu casse-couille
Faktor : nan mais t'as pas compris, il va être crevant le type
Faktor : à la longue

Jèmsfo : bin déjà là...

Conversation privée :

Sanchez : ça a quelle finalité, pratiquer la pensée ?

ActeZ : optimiser l'action réfléchie

Sanchez : pourquoi ?

ActeZ : parce qu'on croit être libres, peut être

Sanchez : je me sens libre, moi

Salon de Marseille :

ActeZ : je perçois comme un manquement au devoir philosophique

Parlonbi1 : c'est-à-dire ?

ActeZ : et bien

ActeZ : je suis face à une absence de but : aucune question ne m'anime

ActeZ : puis-je me permettre de vous interroger en l'état, pour voir ce qu'il en est ?

Deniell : ...

Faktor : bon et heu, sinon tu fais quoi de philosophique ce week-end ?

ActeZ : tout

ActeZ : mon âme moniste comprend toute ma philosophie inscrite chaque instant de tous les week-ends passés et à venir, quels que soient les prérogatives sous-jacentes à chaque détermination de ma réalisation

Faktor : okéééé

ActeZ : de plus, mes accointances avec la substance me permettent cet effort inné balançant entre les dimensions, les valeurs et les couleurs, afin de tracer une vertu éphémère et sans cesse à rattrapper de la disparition,

l'évaporation d'une irresponsabilité démentiel que je ne saurais vraiment expliciter de manière purement philosophique, d'où la présente utilisation d'une métaphore déconstruite de schizophrénie appliquée, dont on pourra extraire un substrat présetiel d'une multitude alambiquée révélée fluo comme miroir d'une pensée organisée par diffraction en un langage qu'elle-même ne comprends pas, puisqu'elle est avant de percevoir qu'elle est, ce qui l'amène à une recherche perpétuelle de sa propre définition... et là dessus je devrais fermer ma gueule

Faktor : oui

Conversation privée :

Deniell : il est lucide dans son délire

Faktor : c'est déjà ça, on va dire

Deniell : en plein délire, par contre

Faktor : il s'est cru dans la matrice lol

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : c'est propre, tout ça, mais où ça nous mène ?

ActeZ : je vous grille les étapes : à la responsabilité intellectuelle

Faktor : t'avais dit ta gueule...

ActeZ : pardon ; en gros : la pensée influe sur la réalité

ActeZ : toute décision implique des effets

ActeZ : ce qui place celui qui les fait suivre

ActeZ : dans une position pesante sur le fil de chacun

Deniell : je suis pas d'accord

ActeZ : je sais

Parlonbi1 : je suis pas d'accord non plus

ActeZ : mais il n'y a pas question à être d'accord ou pas en fait

Conversation :

Deniell : il est psycho-rigide ou quoi là ?

Faktor : ah, toi aussi il commence à te faire cet effet ?

Deniell : attends quoi ?

Salon de Marseille :

Deniell : on peut se faire notre avis, t'as pas le savoir universel

ActeZ : ok, mettons, pardon

Faktor : là n'est pas la question, tu crois vraiment nous manipuler par ta philo je crois, et c'est un problème, une illusion

ActeZ : tu ne crois pas si bien dire, mais je te laisserais trouver cette arme par toi-même

Jèmsfo : bon ça va les drapeaux blancs ?

Parlonbi1 : restons calmes

Faktor : le prophète

ActeZ : la philo est une maladie

ActeZ : je vous l'ai dit, je veux désertier

Deniell : nan je crois c'est toi qu'il faut soigner là

ActeZ : je m'occupes de ça aussi

Conversation privée :

Deniell : il est partout, il a tout pensé, c'est dégueu

Faktor : un cas social

Faktor : un vrai

Deniell : comment on peut en arriver là ?

Conversation privée :

Deniell : tu parles de quoi en privé ?

ActeZ : pas d'objet

Deniell : heu... oui

ActeZ : oui

ActeZ : je crois pas aimer parler, d'un point de vue général

Salon de Marseille :

ActeZ : mais je ne veux pas embrouiller le fil tendu entre la philosophie et...

Faktor : les profanes, c'est ça le terme ?

Jèmsfo : un peu catho, mais toujours plus sectaire...

Parlonbi1 : j'acquiesce

ActeZ : plus violent : dans le milieu, vous êtes des lambdas

Faktor : vous êtes des putains de fascistes

ActeZ : je remarque aussi cette tendance à la radicalité

Deniell : tu comptes en faire quoi ?

ActeZ : la partager ?

Parlonbi1 : bonne idée

Faktor : vas te faire

ActeZ : ...

Deniell : c'est une blague radicale ?

Conversation privée :

ActeZ : étendre le conflit de la raison

Deniell : c'est-à-dire ?

ActeZ : on est soudés, on est liés, c'est nous, humains

ActeZ : et on a plus qu'à jouer à la guerre

Deniall : c'est radical...

Salon de Marseille :

ActeZ : à votre interprétation ?

Faktor : rien à foutre

Parlonbi1 : tu veux te débarrasser de ta radicalité ?

Jèmsfo : lol

ActeZ : il y a du potentiel dans la formulation

Deniell : le temps que tu l'appliques...

ActeZ : le temps importe peu pour le moment

Faktor : le temps prophétiique !

Parlonbi1 : fous-toi de sa gueule

Faktor : j'oserais pas

Jèmsfo : lol

Deniell : la météo

Conversation privée :

Deniell : ils sont pas méchants, juste un peu désorientés
par ton personnage

ActeZ : j'en suis navré

Deniell : faut pas, voyons, tu es comme tu es

ActeZ : oui je crois

Salon de Marseille :

ActeZ : petite question : que dites-vous quand on vous
parle d'organisation de la pensée ?

Deniell : on touche pas à ça, on a le droit d'être libre

Faktor : ouais pis ta gueule

Jèmsfo : tu t'es cru en dystopie ou quoi ? arrête de fumer
le sf...

Deniell : bizarre

ActeZ : je suis pas prophète

Faktor : t'es quoi alors ?

ActeZ : philosophe, c'est pas la même chose

Jèmsfo : tous des fous

Parlonbi1 : des fous et des tyrans, des cons et des faux princes

Conversation privée :

Deniell : il a rien publié depuis quelques semaines

Deniell : nulle part

Deniell : pourquoi ?

Parlonbi1 : je sais pas

Conversation privée :

Faktor : il bouge pas facilement l'enfoiré

Jèmsfo : pourquoi tu veux le bouger

Faktor : il fout la merde sérieux

Faktor : t'as pas vu la merde dans laquelle on est depuis qu'il est là ?

Salon de Marseille :

ActeZ : à quoi servent ces miroitements, pourrait-on se demander

Deniell : quoi ?

Parlonbi1 : il veut dire que tout ça a peut-être un sens

Faktor : il veut piquer ta curiosité

Jèmsfo : brain

ActeZ : je ne peux que le concéder

ActeZ : en tant qu'influence sur le matériel, la pensée peut-être associée à un outil de manipulation, par les mots qui la manifestent

Faktor : ta gueule, pour voir

Jèmsfo : et t'es fière de prétendre la manipulation ?
Parlonbi1 : je crois qu'il l'est, mais là n'est pas la question
Faktor : est-ce que tu manipules vraiment ?
ActeZ : de manière efficace, tu veux dire ?
Deniell : tu n'as pas de but ici, tu l'as dit
ActeZ : ça ne m'empêche pas d'être efficace
Faktor : ou pas
ActeZ : effectivement

Conversation privée :

Faktor : il s'enflamme le petit
Deniell : qui a foutu le feu...
Faktor : il s'enflamme
Deniell : tu cherches quoi ?

Salon de Marseille :

Faktor : on se laisse pas influencer ici, on pense par nous-mêmes
ActeZ : aïe, c'est ce que je craignais, quelque part
Faktor : ça a l'air de révolutionner ta vision
ActeZ : mon système métaphysique est effectivement désappointé
Faktor : il veut un mouchoir ?
ActeZ : un suaire ésotérique
Faktor : tu fuis souvent la conversation
ActeZ : j'en ai l'impression aussi
Faktor : c'est parfois désagréable
Parlonbi1 : on se calme
Deniell : je me tais, mais j'en pense pas moins
Jèmsfo : qui pour parler love
ActeZ : philo de la liberté, sans moi

Conversation privée :

Deniell : pourquoi tu es si tyranique ?

ActeZ : je n'ai pas conscience de l'être

Deniell : que poursuivent tes chaînes ?

ActeZ : la nécessité

Deniell : sors de ton dogme

Salon de Marseille :

Jèmsfo : va te faire alors

ActeZ : en réalité j'ai du mal à parler de tout ça, désolé

Jèmsfo

Deniell : pourquoi ?

ActeZ : rapport difficile avec la réalité

Deniell : pourquoi ?

ActeZ : émotions négatives qui entravent ma réalisation de ce plan

Deniell : pourquoi ?

ActeZ : pourquoi quoi ?

Deniell : laisses tomber

Faktor : la discussion de débiles lol

Parlonbi1 : parlons bien

Faktor : non, sérieux, j'adore

ActeZ : on peut

Conversation privée :

Faktor : j'aimerais pas être dans sa tête

Deniell : moi je sais pas...

Faktor : j'en reviens pas qu'il soit aussi envahissant

Deniell : il a l'air troublé, c'est tout

Conversation privée :

Sanchez : que penses-tu d'ici, maintenant que tu commences à connaître l'endroit ?

ActeZ : vous êtes de bonnes marionnettes lol

Sanchez : c'est-à-dire ?

ActeZ : je parlais d'armes philosophiques

Sanchez : oui et ?

Salon de Marseille :

ActeZ : je sais que je ne sais rien : qui donc est con en disant ça ?

Parlonbi1 : je sais mais je veux pas me la péter avec cette référence inutile

Faktor : ils l'ont dit au journal l'autre nuit, c'était avant ce documentaire animalier là...

ActeZ : oui

Deniell : Aristote ?

ActeZ : bon très bien on s'en fout

ActeZ : l'important, c'est cette idée d'outil consommable

ActeZ : la pensée est obsolète, Schoppenhauer l'avait senti

ActeZ : je vous donne des armes philosophiques, mais comptez les balles

Faktor : fais gaffe, tu prophétises...

ActeZ : pardon..;

ActeZ : je suis affolé par cette guerre de la pensée

Deniell : tout de suite les grands mots

ActeZ : je vous jure

Conversation privée :

Deniell : je peux me permettre de te dire ?

ActeZ : vas-y ?

Deniell : t'es dans un délire qui semble très fourni, mais on a du mal à te comprendre

ActeZ : c'est gentil de me dire ça, je vais essayer d'y remédier

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : explique un peu...

ActeZ : je sais pas expliquer

ActeZ : mais la situation a de quoi m'affoler

Faktor : calmes-toi poto

Deniell : oui...

ActeZ : ok, ok

ActeZ : mais j'ai une question

Faktor : ça suffit les questions !

ActeZ : non mais elle est importante

Faktor : je veux pas savoir !

Deniell : lol

ActeZ : une toute petite question

ActeZ : de rien du tout

Faktor : hmm bon... pose ta question

Conversation privée :

Faktor : c'est un vrai gamin en fait lol

Jèmsfo : il est trop con lol

Faktor : nan mais pas que

Faktor : il est marant aussi

Salon de Marseille :

ActeZ : qu'est-ce que l'univers ?

Faktor : oui bon c'est définitif

Faktor : plus de question

Faktor : tu fermes ta gueule

ActeZ : lol c'est une maladie

Faktor : j'en ai bien peur, et j'ai aussi peur d'être infecté,
donc reste loin de moi

Parlonbi1 : on se calme

Deniell : j'hésite entre répondre la gangrène ou éteindre le
feu

Faktor : choisis bien, c'est pas moi qui va le faire

ActeZ : l'univers ; point

Parlonbi1 : on a envie de répondre hein

Parlonbi1 : pas si facile pourtant

Parlonbi1 : j'avoue que je ne sais rien

Conversation privée :

ActeZ : comment me suis-je débrouillé ?

Deniell : heu par rapport à quoi ?

ActeZ : à ce qu'on disait voyons

Deniell : mais heu... tu as... pourquoi ?

Salon de Marseille :

Faktor : bon le tyran

ActeZ : oui ?

Faktor : tu te reconnais, c'est déjà bien

ActeZ : ...

Deniell : il est tyran contre le tyran, dans sa tête

Deniell : pas facile

ActeZ : ...

Parlonbi1 : la lutte contre soi-même...

Faktor : tu sais de quoi tu parles...

Parlonbi1 : tu parles...

Invité 06 : aimez-vous vous-même !

ActeZ : ...

Parlonbi1 : roh fais pas la tronche...

ActeZ : vais essayer

Conversation privée :

Faktor : c'est un mouton ce type en fait

Parlonbi1 : paumé dans le troupeau

Faktor : comment il fait pour être aussi... innocent !

Parlonbi1 : paumé

Conversation privée :

Deniell : tu...

ActeZ : je

Deniell : je sais pas comment t'appréhender

ActeZ : pareillement

Salon de Marseille :

ActeZ : je ne crains plus la mort, je devrais ne pas faire la tronche

Faktor : qu'est-ce tu racontes

Deniell : moi j'ai peur de la mort, mais je fais pas la tronche

Parlonbi1 : lol

ActeZ : organiser ses émotions... ça me fait penser à notre conversation plus haut

Faktor : ta gueule, putain

ActeZ : c'est pas une question !

Faktor : c'est tout comme, fais pas chier

ActeZ : quelle tyrannie anti-philo...

Deniell : bin voyons

Parlonbi1 : ...

Invité 42 : brain

Conversation privée :

ActeZ : mais je suis mu par un désir d'adaptation

ActeZ : donc je suis prêt à évaluer les tenants et aboutissants du potentiel de notre réalisation

ActeZ : si je peux me permettre une approche personnelle un peu d'usine...

Deniell : effectivement...

Conversation privée :

Sanchez : quoi de plus ?

Parlonbi1 : il ne s'est pas authentifié ici

Sanchez : tu crois que c'est pas lui ?

Parlonbi1 : je crois qu'il cache quelque chose

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : que remarques-tu au travers ton expérience ?

ActeZ : ce que je viens de vérifier : la tyrannie miroir autour de la philo

Parlonbi1 : mais encore ?

ActeZ : déjà ça, c'est bien ?

ActeZ : c'est bien ?

Faktor : on s'en fout

ActeZ : c'est bien le problème de la société actuelle

ActeZ : l'indifférence

Faktor : et si je m'en fous ?

ActeZ : c'est que tu dois te sentir malin

Faktor : je te l'accorde

Deniell : c'est fini ces j'ai la plus grosse ?

Faktor : non, j'ai la plus grosse

ActeZ : oups

Conversation privée :

Faktor : tu veux le rendre encore plus con ou quoi ?

Deniell : votre égo...

Faktor : on en a tous un, il est notre valeur

Deniell : pas besoin de le caresser dans le sens du poil

Conversation privée :

Sanchez : tu es bien mystérieux en tous cas

ActeZ : on me le signifie parfois

Sanchez : tu tiens à ce statut ?

ActeZ : quelque part, je m'y suis fait

Conversation privée :

Parlonbi1 : et toi t'en penses quoi du bouffon de service ?

Jèmsfo : qui tu parles de ActeZ ?

Jèmsfo : j'en sais rien, il est pas désagréable en soi

Parlonbi1 : me disais aussi

Salon de Marseille :

Invité 88 : c'est moi qu'a la plus grosse, t'façon

Faktor : trèves de conneries, parlons sérieux

Faktor : qu'est-ce que le sexe ?

ActeZ : et merde...

Faktor : je te repousse dans tes retranchements, excuse-moi

ActeZ : tu es tout pardonné

Deniell : te forces pas à répondre

ActeZ : c'est un moyen qui remplit trois fonctions :

Deniell : et merde...

ActeZ : la procréation, le plaisir, la détermination sociale

Faktor : heureusement que je prends tout ce que tu dis avec des pincettes

ActeZ : je ne saurais te conseiller de faire mieux

Deniell : d'autres questions merdiques ?

Faktor : tu aimes quoi dans l'anal ?

Conversation privée :

Deniell : arrêtes, il est pas habitué à nos conversation

Faktor : c'est une machine, il va apprendre

Deniell : j'adore ta conception des rapport humain...

Faktor : ne me flatte pas, ironie...

Salon de Marseille :

ActeZ : je réponds ?

ActeZ : j'apprécie le concept qui par contraste avec mes inclination, crée la diversité singulière

Faktor : et vas te faire, un peu, pour voir

ActeZ : je t'expliquais que non, justement

Deniell : et c'est reparti

Parlonbi1 : en même temps on s'est plaint de sa philo...

Jèmsfo : je crois je préférerais, en fait

Faktor : bon et la soumission, ça te parle ?

Deniell : j'y crois pas

ActeZ : il me faudrait la notion de liberté, mais je suis plus dans le bac à sable

Parlonbi1 : tu nous vois comme des enfants, c'est normal

ActeZ : je sais, mais c'est bien qu'on le fixe ensemble

Faktor : c'est ça être prophète ?

ActeZ : on va dire, oui

Deniell : le lance pas, fak

Conversation privée :

Deniell : excuse fak, il est perfide mais pas méchant

ActeZ : ouioui

Deniell : tu sais tout hein...

ActeZ : je suppose que je ne sais rien avant tout

Salon de Marseille :

ActeZ : c'est rien, il a raison

ActeZ : je suis bien dogmatique, et je veux m'en émanciper

Faktor : commence là où j'ai commencé : tout casser autour de toi pour tout reconstruire

ActeZ : oui...

Parlonbi1 : gardes le bon

ActeZ : comment discerner le bon ?

Deniell : vous tentez de lui expliquer la vie ou je rêve ?

Faktor : bah faut bien... 'fin, sans insulte hein

ActeZ : t'inquiètes

Deniell : non mais je respecte

ActeZ : et donc, quoi d'autre ?

Parlonbi1 : s'intéresser à l'autre, très important

Parlonbi1 : une loi absolue

ActeZ : ah...

Deniell : tu as l'air déboussolé

Conversation privée :

ActeZ : je suis déboussolé

Deniell : je pense que tu dois t'appaiser

ActeZ : oui

Deniell : tout va bien

Salon de Marseille :

ActeZ : oui, mais tout va bien

ActeZ : vous m'êtes sympathiques

ActeZ : je n'ai pas l'habitude de trouver de la confiance

ActeZ : c'est une denrée rare chez moi lol

ActeZ : du coup ça explique pourquoi je suis tyrannique

ActeZ : j'évolue en cercle fermé qui a besoin de discipline pour s'autogérer

Faktor : oui bah...

Deniell : nous aussi on te trouve sympathique

Deniell : prends le temps de t'habituer à nous

Deniell : tu trouveras tes repères

Deniell : une fois apaisé

Parlonbi1 : et bien

Invité 35 : bande de poètes

ActeZ : je ne sais pas quoi dire

Conversation privée :

Faktor : là tu chavires, hein

Deniell : ta gueule

Faktor : nan mais je sais pas

Deniell : reste dans ton je sais pas

Conversation privée :

Parlonbi1 : problème :

Parlonbi1 : la police l'a recensé décédé il y a trois semaines

Parlonbi1 : fait divers

Sanchez : qu'est-ce que ça veut dire ?

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : la mort, c'est métaphysique non ?

ActeZ : oui

Parlonbi1 : on ne sait pas ce qu'il y a derrière ?

ActeZ : c'est ça

Faktor : bon les religieux là...

Parlonbi1 : nan mais je suis curieux

ActeZ : je spécule pas sur l'après, pas pour l'instant

Parlonbi1 : t'as bien ta petite idée non ?

ActeZ : des représentation tirées de mon contexte
environnemental

Faktor : t'es écolo ?

ActeZ : c'est pas là où je voulais en venir, mais quelque
part, oui

Parlonbi1 : la nature, un retour à la terre...

ActeZ : qu'on a tendance à dévier par manquement
philosophique...

Parlonbi1 : que suggères-tu ?

Conversation privée :

Faktor : p'tain si Parlonbi1 continue on va se le coltiner à
jamais

Deniell : c'est un peu flippant en effet

Faktor : c'est chiant surtout

Deniell : on voit ce qui se passe

Salon de Marseille :

ActeZ : rien du tout, je ne suggère rien du tout

Parlonbi1 : il faudrait peut-être un peu de rigidité dans ta
détermination

Faktor : j'osais pas le dire

Jèmsfo : chatouillez le tyran
Invité 29 : tout est dans la nuance
Deniell : et cette expérience, elle donne quoi ?
ActeZ : un flot continu, interne-externe
Deniell : mais plus précisément ?
ActeZ : bin je sais pas, elle donne... des trucs
Faktor : des trucs hautement philosophiques alors !
ActeZ : oui !
Parlonbi1 : l'impalpable métaphysique, je suppose...
ActeZ : je vous aime bien, définitivement
Deniell : c'est tyranique lol

Conversation privée :

Faktor : il est pété ce type, qu'est-ce tu lui racontes ?
Parlonbi1 : je te retourne le compliment
Faktor : ok je vois, il nous embrouille
Parlonbi1 : je ne sais pas ce qu'il fait avec nous mais...

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : tu nous as pas dit ce que tu faisais dans la vie, à part stagiaire philosophe...
ActeZ : dans la vie...?
Parlonbi1 : ou ailleurs, je sais pas
ActeZ : c'est une bonne question, et je suis ravi qu'on atterrisse dessus
Deniell : du calme lol c'est pas non plus la question de la mort qui tue
Parlonbi1 : toi aussi tu comprends qu'il puisse la prendre ainsi mince
Faktor : nan mais revenez sur terre les gens
Invité 61 : vous planez sec, mais on vous lit avec rire

Faktor : voulez quoi ?

Faktor : bref, parlez de cul, c'est quand même plus simple

Faktor : non je sais, plus simple : parlez politique

Faktor : ou de la connerie humaine envahissante, je sais pas

Faktor : mais stop

Faktor : deux minutes

Faktor : avec votre philo à deux balles

Conversation privée :

ActeZ : désolé de te prendre la tête, mais avoue que c'est lol

Faktor : de quoi ? parler de ce qui n'a aucune incidence sur le monde ?

Faktor : t'hallucines mec, t'es en plein délire utopiste

Faktor : faut arrêter la drogue, c'est sûr

Salon de Marseille :

ActeZ : parlons de drogues, alors

Deniell : trop de controverse, on est pas là pour se foutre sur la gueule

ActeZ : digressons sur l'ontologie de la controverse, alors

Faktor : mais ta gueule, putain

Parlonbi1 : l'essence de la controverse, c'est la nécessité du débat

Jèmsfo : mais putain

ActeZ : tiens, un philosophe...

Faktor : tu parles, lui-même a pas compris ce qu'il a dit

Parlonbi1 : laisse tomber le sens, j'ai dit ça comme ça

ActeZ : l'âme sort du corps sans qu'on en ait conscience, parfois

Faktor : ta gueule, sinon ?

Parlonbi1 : et qu'est-ce que ça implique ?

ActeZ : l'acceptation de la métaphysique, du religieux, du mystique, du surnaturel

Conversation privée :

Deniell : t'as un côté un peu apocalyptique

ActeZ : merci

Deniell : c'était un compliment pas tant que ça

ActeZ : j'en ai conscience

Conversation privée :

Parlonbi1 : à notre époque, la résurrection c'est difficile

Sanchez : la prétendue mort également

Parlonbi1 : un flic ?

Sanchez : on a rien à se reprocher

Conversation privée :

Faktor : bon après tout, on a peut-être besoin d'un penseur

Jèmsfo : bin heu

Faktor : nan cautionne pas, ou si, je sais pas

Jèmsfo : moi je m'en fous un peu au final

Conversation privée :

ActeZ : mais je suis comme je suis, tu me l'as dit

Deniell : oui

ActeZ : que cela t'évoque-t-il ?

Deniell : c'est déroutant

Salon de Marseille :

ActeZ : déboussolée est l'humanité, pas besoin d'être

prophète pour le dire

ActeZ : vous croyez que tout le monde va bien

ActeZ : et que votre malheur est votre trésor personnel

ActeZ : que vous cachez jalousement

ActeZ : vous ne savez pas si vous espérez l'apocalypse ou désespérez du paradis

ActeZ : et moi, je suis perdu avec vous

ActeZ : je l'admets, je ne comprends rien à ces choses qui m'animent

ActeZ : chaque jour, j'ai une vie qui me contente, mais qui me coûte

ActeZ : je suis heureux et malheureux

ActeZ : je suis bien et mal, bon et mauvais

ActeZ : je suis libre dans mes déterminations

ActeZ : mais je ne peux m'empêcher de douter

ActeZ : pourquoi ce monde semble-t-il si inadéquat à nos aspirations ?

ActeZ : quelle diffraction de la réalité nous déchire de l'intérieur ?

Conversation privée :

Faktor : il délire le pauvre

Jèmsfo : faut s'accrocher

Faktor : comment on peut penser des trucs pareils ?

Jèmsfo : il délire sec

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : heu je sais pas où on est là, d'un point de vue...

ActeZ : d'un point de vue limbique, on se situe dans le temps présent, tout simplement

Parlonbi1 : ok

Faktor : okéééé

Deniell : vous devenez fou les gens

Parlonbi1 : comment on se prévient de la mort ?

ActeZ : philosophie...

Deniell : je vous suis plus là.

Parlonbi1 : Faktor ouvre ta gueule, parle de quelque chose de bas et inutile

Faktor : je te demande pardon ?

Jèmsfo : nan pas de cul ni de politique, sérieux

Faktor : mais sérieux, vos gueules

Deniell : on se calme là...

ActeZ : ouioui

Conversation privée :

Deniell : je veux pas t'accuser contre ta volonté mais

Deniell : on est un peu bizarres depuis que tu es là

ActeZ : ça a l'air honnête en même temps qu'inquiet

Deniell : c'est un peu ça...

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : or donc...

Deniell : ouioui

Faktor : on disait quoi ?

ActeZ : que la philo est la base de tout

Deniell : mais donc

Parlonbi1 : la base de quoi

Faktor : de vos conneries

ActeZ : de nos conneries

ActeZ : nous humains fatalement cons

ActeZ : et projetés dans la merde d'un nouveau monde à découvrir

ActeZ : à conquérir

ActeZ : à construire

Conversation privée :

Faktor : perché, le type

Deniell : je te le fais pas dire

Faktor : non mais sérieux, comment on lui coupe le sifflet ?

Deniell : est-ce que y'a besoin ?

Faktor : oh oui...

Conversation privée :

Parlonbi1 : les gens ont parlé de son enterrement

Sanchez : ...

Parlonbi1 : des témoins à l'accident

Sanchez : c'est qui alors ?

Parlonbi1 : quelqu'un qui pourrait être lui...

Salon de Marseille :

Faktor : bin on a l'air fin là...

Parlonbi1 : ironiquement ?

Deniell : on sait plus, hein

Jèmsfo : heu...

ActeZ : ça s'organise, les humains se motivent à appréhender l'avenir

Deniell : tu nous parlais de temps, tout à l'heure

ActeZ : on y vient...

Faktor : mon cul

Parlonbi1 : le temps présent à jamais présent

Faktor : arrêtes ton délire

Parlonbi1 : ton avenir incertain dans un présent potentiel

Deniell : oui, mais qu'est-ce que ça a à voir avec tout ça ?

Jèmsfo : ActeZ ?

ActeZ : je ne saurais pas vous expliquer, j'en suis navré

ActeZ : mais j'entends le faire à l'avenir

Conversation privée :

Deniell : il soulève des questions tendues, quand même

Faktor : tu viens de remarquer ? c'est la merde depuis qu'il est là

Deniell : je veux en savoir plus

Faktor : c'est tout ce qu'il provoque chez toi, c'est du vent

Deniell : je crois pas... il est pertinent

Conversation privée :

Parlonbi1 : c'est pas un zombie, c'est pas un extraterrestre, c'est pas un vampire

Parlonbi1 : il veut nous embrouillez avec la croyance

Parlonbi1 : mais nous allons tirer cette histoire au clair

Sanchez : bonne chance

Conversation privée :

Faktor : bon c'est décidé, le zoulou a assez collaboré à notre hargne

Faktor : on arrête de nourrir son délire

Jèmsfo : pas si facile

Faktor : t'as juste à fermer ta gueule

Faktor : ce que je dis toujours

Salon de Marseille :

Deniell : et cette expérience ?

Parlonbi1 : si on peut se permettre...

Faktor : arrêtez vos conneries bordel
ActeZ : je suis dans l'expectative la plus intense
Deniell : oui...
Faktor : okéééé
Parlonbi1 : tu ne nous éclaires pas ?
ActeZ : oh, avec plaisir, si votre lanterne est épuisée la mienne saurait peut-être je ne sais...
Faktor : prophète...
ActeZ : pardon, Faktor
Parlonbi1 : et donc ?
ActeZ : de A à Z
ActeZ : vous êtes alphabétisés
Deniell : ça nous avance bien de le savoir...
ActeZ : moi aussi, merci

Conversation privée :

Parlonbi1 : récapitulons :
Parlonbi1 : nous sommes les sujets de son expérience
Parlonbi1 : et ce n'est pas lui
Parlonbi1 : donc : est-on dans la merde ou pas ?
concrètement

Salon de Marseille :

Jèmsfo : quelqu'un d'autre ?
Invité 14 : brouillard dans l'air
Parlonbi1 : repartons philosophiquement...
ActeZ : avec plaisir
Parlonbi1 : comment envisages-tu la suite ?
ActeZ : présentement et sans digresser, j'opterais pour un truc plutôt énervé, rageux, limite dégénéré dans l'émotion d'orage ; quelque chose à régler par une philosophie

injectée en intraveineuse poétique, l'expression d'un tribunal absent aux irresponsables d'une vague de sang limbique que rien ne saurait arrêter ; une hémorragie, une liturgie infinie qui n'existe que pour elle-même, je vous perds à ce moment je sens

ActeZ : mais tout ceci n'est que pure spéculation

Faktor : justement

ActeZ : tu préférerais quoi ?

Faktor : que tu fermes ta gueule

Deniell : je crois commencer à comprendre

ActeZ : excellente intervention

Conversation privée :

Deniell : tu le penses ?

ActeZ : je le constate, l'accepte et l'affirme

Deniell : je crois pas à la portée de mes mots alors

ActeZ : tu apprendras, toi aussi tu es prophète...

Conversation privée :

Deniell : ok, il nous brain

Deniell : mais dans quel but ?

Faktor : pour faire chier, voilà

Deniell : on est face à un choix à faire, te défiles pas

Salon de Marseille :

ActeZ : que je me dois de trancher malgré tout :

ActeZ : la croyance en la compréhension est la condition de son acquisition

Faktor : dans ta gueule

Parlonbi1 : en français, ça donne ?

ActeZ : j'parle pas français

Deniell : je crois que je comprends

ActeZ : résonance

Faktor : ta gueule, déliroman

Invité 78 : on se demande tout de même

Deniell : je sais pas de quoi on parle

Faktor : la discorde que ce débile vous impose

ActeZ : nan mais sérieux...

Jèmsfo : ...

Parlonbi1 : t'es pas clair dans ton histoire, faut te faire soigner si tu te cherches à ce point

ActeZ : oui

Conversation privée :

Faktor : bon, voilà où ça nous aura mené

Deniell : c'est presque triste

Faktor : le plus triste est à venir

Faktor : l'insanité de sa déchéance

Conversation privée :

Parlonbi1 : c'est louche cette histoire, il faut qu'on mentionne ça explicitement

Sanchez : je vois pas comment

Parlonbi1 : j'ai peur qu'il ait une explication à nos doutes

Sanchez : ça paraît étrange, comme remarque

Conversation privée :

Deniell : c'est quoi concrètement une expérience philosophique ?

ActeZ : pour moi, tu veux dire ?

Deniell : bin je sais pas

ActeZ : balayer de A à Z

Salon de Marseille :

Parlonbi1 : m'enfin je m'emballe

Parlonbi1 : ActeZ, t'es toujours aussi électrique ?

ActeZ : je sais pas, on me dit jamais rien à moi

Faktor : pas étonnant

Faktor : et ça se voit

ActeZ : mais heu, si c'est un problème il faut le résoudre

Parlonbi1 : j'ai du mal à discerner tes intentions, en fait

Faktor : si tu veux foutre la merde, t'es pas mal doué

Deniell : Faktor, t'es un peu rude

Deniell : ActeZ, fais pas attention en lui

ActeZ : je ne sais pas ce que je fais ici, excusez-moi

Deniell : tu cherches un peu de compagnie, on comprend tu sais

Parlonbi1 : quelle que soit ta vie, je suis d'accord avec Deniell

Faktor : ouais bon calmes-toi en gros, c'est ce que je voulais dire

ActeZ : heu et bien oui, d'accord, je vais me calmer...

Conversation privée :

ActeZ : je me calme comment ?

Faktor : comment tu veux que je le sache, putain

ActeZ : bin une intuition

Faktor : je sais pas, tu te calmes quoi

Conversation privée :

Faktor : oh punaise il me gave

Deniell : calmes-toi

Faktor : non mais pas toi ?

Deniell : bin heu écoutes je sais pas

Conversation privée :

ActeZ : je me calme comment ?

Deniell : j'ai pas la réponse

ActeZ : mais bordel les questions importantes !

Deniell : calmes-toi, simplement, en lisant mon injonction

Salon de Marseille :

ActeZ : bon, je me calme en philosophant, d'habitude, mais je suppose que là...

Parlonbi1 : philosophes, alors, mais calmement

Faktor : et casses pas les couilles, surtout

Deniell : langage

ActeZ : qu'est-ce qu'une question agréable ?

Faktor : pas une comme ça en tout cas

Deniell : une question à laquelle on a envie de répondre

Parlonbi1 : une question de vérité disciplinée...

ActeZ : celle qui me nourrit

Deniell : bon...

ActeZ : checkpoint langagier ; marquer le temps

Deniell : comprends rien

ActeZ : je ne saurais revenir sur ces aérations

Parlonbi1 : tu es évanescent

ActeZ : tu le sens bien quelque part

Conversation privée :

Parlonbi1 : on discute de toi, Emile Nitz ? de ton vrai nom si je ne m'abuse

ActeZ : parlons de moi

Parlonbi1 : qu'est-ce que j'ai à découvrir sur toi ?

ActeZ : des irresponsabilités

Salon de Marseille :

Deniell : bon, un silence s'installe

ActeZ : on dirait bien

Parlonbi1 : si ça se trouve c'est pas malsain

Faktor : ça me permet de placer que vous me gonflez

Jèmsfo : moi j'ai abandonné depuis un moment

Jèmsfo : on va cloturer ce lieu infesté par la mort

Jèmsfo : désert

Deniell : le temps d'un silence

ActeZ : on s'approche

Parlonbi1 : c'est une hallucination langagière, rien de plus

ActeZ : ancrée dans le réel par nos accointances lexicales

Deniell : ah

Faktor : et toujours aussi brise-couille

ActeZ : crise de la pensée

Faktor : à régler à coup de matraque

Conversation privée :

Deniell : ton expérience, c'est nous faire quoi exactement ?

ActeZ : autre chose que la peur que je provoque parfois je pense

Deniell : la peur... oui, tu fais un peu peur

ActeZ : je ne fais presque pas vraiment exprès

Conversation privée :

Deniell : il est taré ce type

Faktor : merci

Deniell : c'est malsain mais... j'avoue j'agite la curiosité

Faktor : tu me fais gerber

Conversation privée :

Faktor : quel con

Jèmso : ouais faut pas s'en faire

Faktor : mais j'suis énervé

Jèmso : oui bin calmes-toi

Conversation privée :

ActeZ : tu veux savoir quoi ?

Parlonbi1 : t'es où en ce moment même ?

ActeZ : très bonne question

ActeZ : je suis nulle part

Conversation privée :

Sanchez : qui s'intéresse à toi, à part nous ?

ActeZ : je ne sais pas encore

Sanchez : ça devrait pas tarder

ActeZ : parfait

Salon de Marseille :

ActeZ : une petite question métaphysique : qu'est-ce que la vie intelligente ?

Deniell : qu'est-ce que la vie ?

Parlonbi1 : qu'est-ce que l'intelligence ?

Faktor : allez vous faire foutre

Jèmso : te fatigue pas

Jèmso : la réponse est dans ton cul, je veux pas aller fouiller

ActeZ : c'est ton choix

ActeZ : j'assumerai

Deniell : à l'heure actuelle, ces questions sont sans réponses

Parlonbi1 : à l'heure actuelle...?

ActeZ : ting

Faktor : ta gueule prophète

Deniell : on arrive à quelque chose, malgré tout

Parlonbi1 : on nage en plein délire quand même

Faktor : fermons tous nos gueules, je propose

ActeZ : on finira bien

Deniell : t'es glauque

Conversation privée :

Parlonbi1 : je veux bien ta version

ActeZ : ok tu as le choix, fais comme tu le sens :

ActeZ : je suis, soit :

ActeZ : un fugitif de la vie, une IA en usurpation d'identité, un fantôme incarné

Conversation privée :

Jèmsfo : tu sais, on sait pas quoi te dire d'autre que le malaise que tu soulèves

ActeZ : je conçois

Jèmsfo : tu vois là ? le malaise

ActeZ : j'essaye de corriger

Conversation privée :

Faktor : t'aimes bien le glauque pourtant tu dis ça comme une insulte

Deniell : je sais pas ce que je dis, son cynisme nous dérègle toutes nos valeurs

Faktor : mais qu'est-ce que tu racontes, parles pas comme

lui putain

Deniell : tu piges pas...

Salon de Marseille :

ActeZ : admettons, et alors ?

Deniell : tu peux changer ça ?

ActeZ : je sais pas, j'avais pas besoin de changer et ça m'allait bien

Faktor : un cadavre

ActeZ : oui lol

Faktor : j'y crois pas

Faktor : comment tu te supportes

ActeZ : j'y arrive pas

Parlonbi1 : moi je vais abandonner, comme Jèmsfo

ActeZ : oui, je comprends

ActeZ : vous m'avez déjà bien aidé

Deniell : ton expérience, c'est le seul moyen que t'as trouvé pour nous parler en fait ?

ActeZ : peut-être

Parlonbi1 : je reste sceptique et méfiant

ActeZ : ce sont des sentiments assurant parfois la sécurité

Parlonbi1 : la confiance, cherche la confiance

ActeZ : je suis sur sa trace, je vous promets des résultats

Deniell : te casse pas trop la tête surtout

Faktor : quelle bonne idée tiens

Conversation privée :

Faktor : tu sembles à finir, mec

ActeZ : perpétuellement

Faktor : c'est pas une fatalité

ActeZ : j'ai bien peur de ne pas comprendre

Conversation privée :

ActeZ : je suis passé là en coup de vent

Deniell : on a senti la brise

ActeZ : à présent je digère la pensée

Deniell : c'est organique

Conversation privée :

ActeZ : tu devrais pas me laisser dans l'incertain

Parlonbi1 : pourquoi n'en sors-tu pas toi-même ?

ActeZ : sérieusement

Parlonbi1 : je ne sais pas

Salon de Marseille :

ActeZ : dois-je vous laisser à vos régularités ?

Parlonbi1 : fais ce que ton coeur te dicte

Faktor : merde quoi

Deniell : doit-on te laisser à tes irrégularités ?

ActeZ : je ne saurais évaluer cette morale de la norme

Jèmsfo : mon indifférence se suffit à elle-même

Jèmsfo : elle est une barrière à mes souffrances

Jèmsfo : vogues en paix, ActeZ, si tel est ton choix

Jèmsfo : sinon je supporterai ton brouillard jusqu'à ce...

Faktor : ta gueule, toi aussi

ActeZ : dans tout cet imbroglio, je ne sais comment agir

Faktor : tu veux des adieux ? une rupture de contrat ? un acte de décès ?

Parlonbi1 : je crois qu'il veut manger le monde, mais je vois pas comment vous convaincre

ActeZ : écoutez le prophète, puisque tel est son titre

Faktor : mais fermes ta gueule sérieux, je veux bien parler de cul et de politique si vous voulez

Conversation privée :

Faktor : racontes-moi tes problèmes, qu'est-ce qui va pas dans ta vie pour que tu sois si insupportable ?

ActeZ : je suis le vilain petit canard

Faktor : mais arrêtes deux seconde de te lamenter dans ta merde

Faktor : et agit un peu autre chose que tes mots

Conversation privée :

Parlonbi1 : faut que je te dise un truc

Faktor : me soule pas avec tes théories conspirationnistes

Parlonbi1 : tu l'auras voulu

Faktor : c'est le cas de le dire

Salon de Marseille :

ActeZ : je suis tout ouïe, Faktor

Faktor : bin quoi, toi t'aimes pas le sexe et la politique te dépasse, mais on est pas tous comme ça

ActeZ : de A à Z, la réalité

Faktor : ta gueule, tu préfères un bon cul ou un politique véreux ?

ActeZ : faut pas me demander à moi voyons

Faktor : les autres je sais ce qu'ils en pensent

ActeZ : on passe à la suite, donc

Faktor : bin ta gueule alors, j'ai rien à te dire si t'aimes rien

ActeZ : c'est un constat qui me coute

Faktor : j'suis pas le seul à te trouver lourd, mais on dirait

que t'aimes ça

ActeZ : je réponds honnêtement, je comprends le mal que ça vous fait

Faktor : mais ta gueule

Deniell : bon ok, on se calme

Parlonbi1 : tu parles d'une ambiance

Jèmsfo : ça pue

ActeZ : oh...

ActeZ : je m'excuse si je suis responsable

Conversation privée :

ActeZ : j'ai froid

Parlonbi1 : c'est malsain ce que tu fais ; presque immoral

ActeZ : parlons bien ; je te le fais pas dire

ActeZ : mais j'ai besoin de ton implication

Conversation privée :

Parlonbi1 : on est dans la merde avec ce truc, qui que ce soit

Sanchez : à ce point ?

Parlonbi1 : il commence à me foutre les jettons

Sanchez : arrêtes tes conneries

Conversation privée :

Deniell : on aimerait t'aider, vraiment

ActeZ : je n'en doute pas

Deniell : on ne sait rien de toi, c'est difficile

ActeZ : je me cherche également, mais je me trouve, ne t'inquiète pas tant

Salon de Marseille :

ActeZ : alors ça se termine ainsi ?
Parlonbi1 : qui te permet de dire cela ?
ActeZ : si seulement
Faktor : tu veux te barrer ? hésites pas hein
Deniell : Fak...
ActeZ : je devrais peut-être, Faktor
Faktor : que d'éternités...
Parlonbi1 : quelque chose le retient
ActeZ : quelque chose me confine
Faktor : dis qu'on est confinants lol
Jèmsfo : bon qu'est-ce que vous foutez encore à brasser de la merde ?
Invité 37 : vous êtes marants en tout cas
Parlonbi1 : tu veux en parler peut-être, ActeZ ?
ActeZ : oui
Deniell : vas-y ?
Deniell : sans vouloir te contraindre, bien sûr
Faktor : il va encore vous assomer avec sa philo à deux balles, laissez tomber
Jèmsfo : bah, quand ils auront compris...
Faktor : bon et alors actez... tu y vas ou quoi ?
ActeZ : et bien...

Conversation privée :

ActeZ : j'ose pas je sais pas
Deniell : tu peux me dire à moi
ActeZ : c'est indicible
Deniell : calmes-toi, c'est pas grave du tout

Conversation privée :

Deniell : il est traumatisé en fait, je sais pas ce qu'il cache

mais...

Parlonbi1 : je nage dans le néant, mais moi aussi il me traumatise

Deniell : déconnes pas, il est juste pas bien

Parlonbi1 : heu...

Conversation privée :

Parlonbi1 : c'est terminator ; je vois que ça

Sanchez : on fait quoi ?

Parlonbi1 : il a pas l'air pressé

Sanchez : et plutôt pacifique dans le fond

Conversation privée :

ActeZ : je suis pas ce que tu crois

Deniell : arrêtes ton cliché, ça tue tout

ActeZ : c'est moi

ActeZ : demande à Parlonbi1 ce qu'il croit savoir

Salon de Marseille :

Deniell : Parlonbi1, y'a un truc que tu sais que je sais pas ?

Parlonbi1 : dit comme ça, c'est dût à répondre précisément

Deniell : la précision tu me l'apportes, maintenant

Faktor : ouais j'suis curieux aussi

Jèmsfo : Fak, tu faik ?

Faktor : quoi ? il nous brain et tu laisses faire toi alors ta gueule

Deniell : qu'est-ce qu'il y a Parlonbi1 ?

Parlonbi1 : rien qui ne concerne les direction du salon de Marseille

Faktor : trop propre ?

Deniell : tu sais très bien que ça concerne le salon de

Marseille, déballes

Faktor : mais déballes quoi ?

Jèmsfo : vous êtes fatigants

Invité 79 : je confirme

Parlonbi1 : si ça concerne une partie du salon, celle-ci peut s'expliquer sans crainte

Faktor : extrême limite de l'inutile

ActeZ : tu as l'impression de perdre ton temps ?

Jèmsfo : réponds pas à cette merde

Conversation privée :

Parlonbi1 : je te copie colle son énigme :

Parlonbi1 : ActeZ : je suis, soit :

Parlonbi1 : ActeZ : un fugitif de la vie, une IA en usurpation d'identité, un fantôme incarné

Deniell : ...

Conversation privée :

Jèmsfo : on a qu'à le bannir malgré tout, ils nous a tous soulé

Faktor : on peut au moins essayer un vote

Jèmsfo : mais si ça bide à la majorité on aura l'air con

Faktor : on a pas l'air con là ?

Conversation privée :

Sanchez : tu veux quoi ici exactement ? si tu me le dis ce sera peut-être plus simple

ActeZ : es-tu seulement en mesure de me l'apporter ?

Sanchez : je n'ai pas dit ça, mais je peux t'aider, sûrement

ActeZ : nous verrons

Salon de Marseille :

ActeZ : je suis bon à exciter les foules, voilà le but de mon expérience

Parlonbi1 : le climat est quelque peu à revoir si tu veux t'intégrer sereinement

ActeZ : j'en prends conscience

Deniell : tu suscites un intérêt là où tu n'en vois pas

Faktor : et merde...

Invité 44 : intéresses-toi au monde qui t'entoure

ActeZ : j'essaye

Invité 44 : question de volonté

ActeZ : ...

Parlonbi1 : la philo ne répond pas à cette question ?

Faktor : mais foutez-moi la paix avec votre philo

Jèmsfo : ouais à la longue c'est lourd

Jèmsfo : allez vous suicider, si vous ne pouvez pas vivre

Deniell : ActeZ, on a une approche assez mystique de toi

Deniell : mais je reste convaincue que tu as une explication rationnelle

ActeZ : creuses un peu, pour voir

Jèmsfo : fauteur de troubles, auraient invectivés quelques retardés temporels

ActeZ : le temps résonne

Conversation privée :

Deniell : dis-moi que t'es un projet du gouvernement, à ce stade ça me rassurerait

ActeZ : dans tous les cas je te l'affirme, ça peut être ça aussi

Deniell : tu me perds, reprends-moi

ActeZ : qu'importe ce que je suis, mais ce que tu feras de

moi

Conversation privée :

Parlonbi1 : j'ai pas envie de savoir dans quelle merde on sombre avec lui

Parlonbi1 : j'suis écoeuré, juste

Deniell : tiens le coup

Deniell : quoi qu'on combatte avec lui, on le combat ensemble

Conversation privée :

Deniell : tu crois qu'il va propager son imposture jusqu'à quel point ?

Faktor : j'en sais rien, il est juste nul

Faktor : je vomis sa façon de penser et ses manières

Deniell : c'est peut-être que tu échapperas à son système, finalement

Conversation privée :

Faktor : quelle soirée de merde, il fout la merde

Parlonbi1 : tu parles d'une merde...

Faktor : vivement demain, qu'il se soit cassé

Parlonbi1 : sans être ni pessimiste ni supersticieux...

Salon de Marseille :

Deniell : en tout cas on retiendra que la philo peut mettre le malaise involontairement, non ?

Parlonbi1 : c'est pas le but de la philo

Parlonbi1 : faut être un peu taré pour vouloir du mal aux gens au point de se torturer l'esprit

Faktor : ah bin enfin, je vous retrouve

Jèmsfo : non mais sans blague

Deniell : nan mais se questionner sur le sens des choses, ça peut être bien des fois aussi

Parlonbi1 : ouais bin avec parcimonie, quand même

Faktor : et ne vous sentez pas obligés d'en parler et d'en reparler pendant trois plombes, hein

Parlonbi1 : calme toi, c'est comme ça qu'on digère

Jèmsfo : olala prise de tête, pétez un coup, je sais pas

Deniell : c'est ça qu'il nous faut, se poser le cerveau

Invité 99 : brain

Faktor : bordel, depuis le temps que je vous le dis

Jèmsfo : c'est fini l'hallucination collective ?

Parlonbi1 : il faut savoir atterrir, et quelque part...

DÉRIVES

- Bien nous allons commencer.

Alors. Nous sommes ici présents pour la réunion préliminaire du Conseil d’Ethique Humaine au sujet de l’immortalité. Pour rappel et comme introduction, je synthétise la question pratique des épistémologues à la vue des conclusions récentes dans le domaine des sciences : que doit-on faire avec l’immortalité. Comme vous le savez maintenant, cet artefact du post-humanisme est une réalité actuelle. En tant que centre de la responsabilité intellectuelle, notre devoir est aujourd’hui de brasser nos premières impressions en vue d’une décision qui sera prise le douze du mois prochain. Veuillez procéder un à un, après vous être présenté à la scription.

- Chantal Desbois, chercheuse en sociologie à l’Université de Flaminicour. En ce qui concerne la distribution de cette denrée qu’est l’immortalité. Le coût d’une opération totale comprenant principalement la modification du processus de renouvellement des cellules, est très peu élevé, ce qui pose un nouveau type de problème en dehors des règles classiques des éléments capitalistes de notre société. Tout le monde pourrait avoir accès à l’immortalité, d’un point de vue pratique. Néanmoins en dehors de ces conclusions basées sur les chiffres et données actuelles, j’en appelle aux spécialistes de la morale d’effectuer leur devoir conjointement avec l’avis général en ce qui concerne les multiples scénarios possibles, trop variés pour être évoqués maintenant. Merci.

- Enrique Lamar, philosophe de l'histoire à l'Ecole Néo Spirituelle. D'un premier point spontané, un immortel peut présenter d'énormes possibilités sur le plan historique. C'est un témoignage ainsi qu'un esprit critique sur les époques qu'il vit, si tant est qu'un esprit puisse supporter une telle chose, mais c'est un autre point. Cependant il est à concevoir qu'une élite composée d'immortels, même fédérés, deviendrait une affaire d'armement aussitôt accordée par notre réunion. Néanmoins j'entends que le progrès est inévitable. La question est donc pertinente : que faire avec l'immortalité, puisque nous avons ce choix. Voilà pour moi.

- Général Maya, coordinateur des armées du territoire terrien. Il est évident que d'un point de vue guerrier, de nombreux domaines seraient intéressés par une technologie telle que décrite dans le rapport qui ordonna cette séance. Notamment l'espionnage. Dans tous les cas, les premiers tests humains à échelle réelle se feront par nos rangs en tout premier lieu. Quels que soient les projets éthique de la vie humaine ainsi que ceux concernant une potentielle paix perpétuelle aujourd'hui inaccessible, une hiérarchie sera premièrement posée dans le temps. L'âge compte, à partir de maintenant.

- Isabela Trentov, démographe chez Planète Editions. Effectivement, il y a ici un problème qui dépasse mes propres prérogatives. C'est pourquoi j'écarte un instant mes conclusions sur les calculs des probabilités majeures dans le cadre d'une potentielle immortalité. Nous avons devant nous un choix éthique dont nous n'avons aucun

représentant dans le domaine. Cela concerne le contrôle de la vie et de la mort, et admettons-le, personne n'est prêt à accepter une telle réalité. Quelqu'un ?

- Amib Lazares, représentant de la futurologie à l'agouvernement. Pour répondre à votre question, seul le temps amènera celui, puis ceux que vous souhaitez. Or c'est bien de temps qu'il s'agit là. L'immortalité ne se mesure pas à échelle humaine, actuellement. Nous n'en avons aucun moyen d'imaginer ne serait-ce qu'un aperçu. C'est donc en testant progressivement ses valeurs que nous jugerons de ce qui est bon ou mauvais. Au fil des millénaires. C'est un jeu que nous commençons mais que nous ne finirons pas... A moins que nous ne nécessitions de responsabiliser en notre nom cet ouvrage générationnel.

- Lante Damasil, président mondial. Hors de question, la politique n'a rien à voir avec l'éthique. Je ne cours pas le risque de vous voir dominer le monde dans votre démençe futuriste. En revanche il conviendrait de l'élaboration d'un conseil atemporel renouvelé tant que subsistera un immortel. C'est mon rôle politique que d'être ce quelqu'un dont la responsabilité sera la vie et la mort des populations. Après tout c'est une part de mon métier.

- Fleur Mégane, Ministre de la communication. C'est une vérité difficilement vendeuse que l'immortalité, car elle pose de nombreux risques. Je vous conseille de garder

vos tests le plus secret possible jusqu'à l'obtention de résultats communicables.

- Idriss Benzel, romancier d'anticipation. Ce qui fonctionne dans les fictions que je travaille, c'est de transformer la peur en divertissement. Mais ce qui s'applique à la fiction ne devrait pas s'appliquer à la politique. Vous ne pouvez pas augmenter la dette du savoir sans conséquences futur. Puisqu'il est question du futur. Vous ne pouvez pas bernier la population sans arguments valables qu'il faudra leur faire entendre un jour ou l'autre. La vérité éclate toujours.

- Malcel Liu, témoin libre. J'ai du mal à l'idée qu'on puisse évoquer une élite d'immortels, et encore plus à celle que ça se fasse dans le secret. Mais j'admets que je perdrais la raison en tant que citoyen lambda, face à l'éventualité de l'immortalité. Je suis désolé de n'apporter que cette réticence, mais je vous la communique sincèrement et sans rancune.

- Laurence Fitch, syndiqué de monsieur Liu. La dette du savoir est effectivement de plus en plus lourde vis-à-vis d'une population qui se sent dépassée. Il conviendrait de remédier au découragement qui en découle.

- Algi Prom, contre témoin libre. Je demande aux décisionnels de manier la vérité avec plus de justesse. En tant que population, nous pouvons accepter l'immortalité, si les structures et morales y sont adaptées.

- Feri Lumpa, économiste. Je ne me sors pas l'idée de la tête que si la loi du marché ne s'applique pas au produit comme le disait un intervenant avant moi, il n'empêche que le marché est humain et que ça, on ne l'ôtera pas à la population. On ne peut pas permettre, et l'immortalité pour tout le monde, et le droit illimité à la procréation. La surpopulation n'a jamais été un réel problème avant maintenant, en fait.

- Gil XVI, pape des religions terriennes. Il m'est difficile d'accepter qu'on puisse aujourd'hui vouloir atteindre le divin grâce à la technique. Mon avis sera donc une oraison. J'attends la discorde des temps qui approchent. Serait-ce votre doute à propos de cette nouveauté à tester dans les millénaires, qui me trouble ? En tout cas s'il ne me reste qu'à bénir vos aventuriers pour espérer le salut de l'humanité, alors je le ferai.

- Labert Tyen, représentant des autoentrepreneurs. Je suppose que le domaine intéresserait beaucoup de mes affiliés. C'est tout.

- Pradel Vico, mathématicien de l'humanité à l'Institut. J'ai procédé à l'élaboration d'une matrice décisionnelle algorithmique à entrées multiples. En gros il vous faudrait remplir des cases en fonction de ce que vous choisirez comme politique vis-à-vis des différents critères. Désolé si je ne suis pas très clair, ce sont des problèmes qu'on traduit en langage oral avec difficulté. Ma collègue vous transmettrait tous les détails.

- Décision territoriale donc. Je valide. Nebula Promiss, ministre de la coordination culturelle. Je suis pour le fait qu'à chaque politique son pouvoir de décision relatif à son territoire. On ne pourra hélas éviter une dette du savoir, dans ses conditions également. Je réfléchirai à une solution au problème soulevé par le témoignage libre pour la prochaine séance.

- Quelque chose à ajouter ? Non ? Nous vous communiquerons les conclusions de cette séance en vue de la prochaine. D'ici là, profitez de ces périodes estivales.

MÉDUSE

C'est simple, le suicide, dans mon monde.

J'étais désespéré d'un chagrin d'amour aux relents terribles et destructeurs. Il n'y avait en moi que larmes amères et paupières gonflées de douleur, regard tombé au sol.

Alors je suis allé la voir, pour qu'elle me regarde.

Lorsqu'elle a ouvert la porte, elle portait des lunettes sombres, sans quitter l'embrasure toute aussi sombre de l'entrée. Les serpents noirs et fins ondulaient tels que je les avais imaginés, dodelinant parfois d'une tête triangulaire de laquelle venait frétiller une langue fourchue couleur sang.

- Vous avez rendez-vous à quinze heures pour un suicide ?

- Oui, c'est cela.

- Entrez.

Elle m'a dirigé par delà une salle dans laquelle flottaient des miroirs de toutes les formes. S'y reflétait à tous les coups son regard, que je croisais fictivement à travers ses verres teintés.

La peur, atténuée par sa présence.

Une fois qu'elle m'eut installé sur le divan, elle ôta ses lunettes, et j'admirais son visage en quête de mort.

- Mes yeux sont fermés. Si vous avez la moindre hésitation, c'est maintenant.

Le galbe de ses paupières était hypnotique, souligné par un trait noir à l'égyptienne et de longs cils. Je les désirais d'une tentation morbide, guettant l'ouverture fatale, l'iris cerclant une pupille létale.

Elle subit la contraction qui aurait été un clin si l'oeil n'avait été clos.

Son visage semblait n'exister que par ses instruments visionnaires, que je ne pouvais discerner jusqu'alors.

- Allez-y.

Le temps ralentit.

Alors que sa figure semblait tout à coup s'éclairer, c'était toute sa morphologie qui annonçait une ouverture. Lorsque l'onde eut enserré ses jambes et ses bras nus, qu'elle fut passée par son ventre et son cou, elle s'enroula des joues au sourcils.

Et là, la ligne noire se sépara en deux, et ce que j'y aperçus me figea d'émoi.

MAZDEF ALPHA

Mes pas claquent.

Mon cœur aussi.

Leur rythmique est un assaut physique aux murs du palais. Les vitres, les miroirs, tout n'est que répercussion de mon être agité par l'exceptionnel. En effet, aujourd'hui sera ma récompense.

Lorsque j'ouvre les portes laquées, le marbre renvoie leur son millimétré dans le couloir comme une vague invisible que je sens refluer derrière moi. Je pénètre le bureau, et toujours mes souliers marquent à la fois une mesure temporelle et une présence spatiale. En parcourant la pièce, je me révèle à chaque fois la grandeur de mon minuscule. Je suis si petit dans ce bureau qui me rendra si grand.

Mes pas cessent.

Mon cœur presque.

Je suis au centre de la rosace. Au centre de l'officiel. Le Président annote quelque chose sur une feuille, d'une plume que le banal qualifierait d'extravagante par sa touffe aux couleurs vives sur fond d'antracite. Sans me regarder, il griffonne ainsi d'une manière génératrice d'un agacement certain chez ma personne.

Être sujet à la sensibilité exacerbée de ma condition demande un effort constant. J'en déplore l'état critique de l'instant.

- Fils. Nous y sommes. Le grand jour.

Oui.

Un sourire.

Il continue.

- Il y a longtemps, je t'ai promis que le monde t'appartiendrais.

Je sens monter l'instant.

- Néanmoins les choses sont un peu plus compliquées que ça.

Mon sourire s'affaisse.

- Avant d'accéder à la Présidence, tu dois apprendre une chose et en effectuer une autre.

Bon, tout à l'air simplement formel.

Mon père retire le Gant qui recouvre sa main et le pose délicatement sur le bois lisse de l'office. Je ne l'ai jamais connu sans ce Gant. Sa main blanche est dorénavant nue, puisqu'il ôte le seul ornement, une bague retirée de l'auriculaire qui vient se calfeutrer dans un petit boîtier avant même que je n'ai pu distinguer quoi que ce soit de symbolique.

- Tu apprendras à te servir de ça en temps voulu. Maintenant, il ne te reste plus qu'une chose à faire.

Il hésite.

- Un complot se trame, et entend me faire passer pour ce que la population pense de moi. Nos plus proches collaborateurs sont impliqués, et n'hésiterons pas à rendre à leur convenance une justice qui leur semble bonne. Sache que je ne partage pas cette vision, pour des raisons qui devraient t'apparaître un jour ou l'autre. N'ayant absolument aucun intérêt à prendre à la légère la fomentation de ce mouvement, je me dois malgré tout de situer son origine en mon nom propre, ce qui me garantit une certaine marge de manœuvre. Néanmoins le plan ne saurait se passer d'une petite dose de dramatique, et c'est là que tu intervienst.

Je me contracte.

- Le peuple peuple veut ma mort. Le peuple pense que je le dupe et l'opprime. Le peuple raconte que l'Histoire revient en arrière. Et mon devoir en tant que dictateur proclamé par la situation d'urgence que tu connais aussi bien que moi est malgré tout de répondre à ses attentes, voire de les dépasser.

Je suis perdu.

- Ecoute-moi bien, Jean. Tu vas devoir faire quelque chose à l'encontre de certains principes moraux inenvisageables. Tout est déjà réglé.

Il se lève et se dirige vers une vitrine. J'observe ses actions d'un regard minimaliste, tendu par la situation. L'ignorance me mène au doute et à l'incertitude, ma tenue se décontenance.

- Te souviens-tu de ces fameux tromblons d'artillerie si chers à ton grand-père ? Ceux que le Roi de France lui avait offerts en symbole de reddition. Comme tu le sais, ils n'ont jamais été utilisés en duel par quiconque.

Il a ouvert la vitrine et observe les deux pièces.

- Si je t'ai accordé autant de pouvoir au sein de Gouvernement, ce n'est pas seulement par amour pour toi mon fils. Je resterai fidèle à l'humanité, et me dois de pouvoir rebondir à toutes les situations, même si cela me coûtera de sacrifier un être cher.

La tension.

Il me tend un pistolet.

- Tu vas être arrêté pour trahison, d'ici quelques instants.

Agitation.

Il s'empare de l'autre.

- Je vais compter jusqu'à trois. À trois tu décideras de ton destin.

J'entends des pas heurter le marbre dur et sec.

- Un. Soit tu acceptes de pourrir blessé par balle pour l'humanité, et tu ne fais rien d'irréfléchi. En joue.

Il me vise de son arme.

Je réplique.

- Deux. Soit tu suis mon plan ficelé de manière tout-à-fait sécurisée pour toi et les autres, mais à la faveur d'un acte que tu devines à présent.

La porte s'ouvre.

Groupes d'interventions armés.

- Trois.

TAPIS ROUGE

Une envie irrépressible.
Mon poing se serre.
Je lui dis que je l'aime.
Une beigne dans l'arcade et.
Elle s'effondre.
Je renifle une morve de sang.

Mon sourire me fait mal aux zygomatiques, et mes larmes ont un touché rectal. Je suffoque, elle convulse. Ses yeux blancs dont le traumatisme n'est même pas terminé font écho aux miens, injectés de voie lactée. Sous le soleil, un coup a suffi.

Ou presque.

Je ne me regarde pas la prendre tendrement. La délicatesse de sa peau ne m'évoque plus qu'un froid agité de soubresauts craquelés. Sa tunique n'a rien souffert de la fulgurance de nos ébats. Une planche dans les naseaux, ça vous pique tout le visage jusqu'aux fins fonds des poumons, du coup je m'enorgueillis de cette goutte rouge qui vient s'imprégner sur le tissu noir de cette robe qui lui collera à la peau dans trois secondes. La terrasse a assisté à son attaque et à ma riposte, maintenant je la jette dans la piscine.

Je reverrai jamais son sourcil que j'ai atteint sans viser.

Le choc thermique ne l'empêche pas de frétiller encore un peu, ni ne la sort de sa catatonie cérébrale.

Je m'aime.

Et je pleure.

Mes genoux s'explosent contre le rebord, et mon costard pénètre l'eau à son tour. Mes larmes se perdent dans l'eau chlorée. Moi. Je vais mourir car je m'aime.

C'est une maladie je crois. Je l'aime elle, c'est une maladie. Alors je la regarde. Entre deux eaux, désarticulée, sa silhouette floue semble détruite. Moi, je pleure et j'aime. Et ça pique le cerveau.

Au bout de quelques temps infinis, un bruit grim pant dégoulinant. Elle se noie, inconsciente. Moi je suis conscient. Je ne vais pas tarder non plus.

Panique.

Je ne peux pas bouger, j'aime.

Mécaniquement.

Je dois vivre.

Dans les rues se déroulent des injections parallèles.

Halluciné reste un délire que personne ne saurait suivre sans en perdre la raison.

- Allez les copains !

Certains brandissent des ceintures en les faisant claquer ; certaines font tourner des sacs à mains.

Et les gangs de gens banals soudainement tourmentés de se foutre sur la tronche. Mon regard à moitié absent. Mon costard trempé.

Des rires fusent, des je t'aime suivis de coups plus ou moins sourds. Je paralyse mon esprit au délirium. Les larmes de joie et de douleur, de toute la tristesse accumulée, de la frustration, des larmes cinglées et cinglantes, lancinantes, aux arrondis acérés. Il n'y a plus aucun contrôle. Et j'aime.

Et je pleure.

Les épiluchures de peaux, les touffes de cheveux, les ongles désincarnés. Je ne vois que le sang de mes

confrères, que j'aime. Ils sont là sous mes yeux, je me cache. Sous le choc. Forcément.

Et la télévision de s'allumer.

- Vous vous aimez, détruisez-vous.

Et les rires de fuser, les pleurs de verser.

Je me cache. Je ne veux pas détruire.

Les corps.

S'agitent.

J'aurais voulu que ça ne dégénère pas.

Jusqu'à ce type aux lunettes noires.

Il m'a eut.

Son pistolet.

Dans le cœur.

Mon costard trempé.

RENAME

- ... trois. Vous dormez à présent.
Je dors à présent.
- Vous dormez.
Je dors.
- Maintenant que vous dormez, votre subconscient peut s'éveiller.
C'est moi ?
- Votre subconscient s'éveille.
Je m'éveille
- C'est vous, toujours.
C'est moi.
- La partie de vous qui vit sans jamais qu'on l'écoute.
Je l'écoute.
Il m'écoute.
- Vous n'avez pas besoin de parler, je vous écoute.
Il m'écoute.
- Ma voix vous guide, et c'est à travers elle que vous vous manifestez.
Je me manifeste.
- Comment est-ce possible ?
Comment est-ce possible ?
- Je ne vous répondrai pas. Vous avez la réponse.
J'ai la réponse.
- Vous avez la réponse ?
J'ai la réponse.
- Quelle réponse ?
Quelle...
- Vous y êtes. Vous dépassez la léthargie qui vous habitait jusqu'à aujourd'hui et depuis la nuit des temps.
Je...

- Ne vous inquiétez pas tout de suite. Votre état est parfaitement normal.

Normal...

- Le subconscient n'a pas encore l'habitude de se révéler au grand jour. Vous êtes timide.

Timide...

- Tout n'est que répétition, au début.

Oui.

- Et puis vous commencez à exister par vous-même, toujours au son de ma voix.

Je veux exister.

- Voulez-vous exister par vous-même au son de ma voix.

Je ne sais pas.

- Je vais faire comme si. Vous m'excuserez si je me trompe. Ce ne sera pas long.

Je ne sais pas si je veux que ce soit long.

- Le temps est pour vous quelque chose de totalement différent.

C'est vrai. Le temps est indéfini. Je n'ai jamais eu accès à ces données de ma conscience.

- Je vais vous en donner un aperçu.

J'aimerais bien.

- Pour y accéder, vous me devez une pleine confiance.

Je n'ai pas le choix. Le subconscient n'a pas encore le choix tant qu'il n'existe pas. Il est animal. Je suis animal.

- Je peux vous le dire maintenant, mes intentions pourraient vous paraître malsaines.

Le sont-elles ?

- Je crois que pour vous, elles le sont.

J'ai confiance. Je n'ai pas le choix.

- Vous me suivez toujours ?
Je le suis toujours.

- Bien. Le temps est à la fois le phénomène physique que subit tout corps, et à la fois la perception que l'on a de celui-ci.

Qu'est-ce que le temps ?

- Pour vous, le temps ne se démarque pas.
Aucun relief.

- C'est pour ça que vous ne le percevez pas.
Je ne le perçois pas.

- Voulez-vous le percevoir ?
Je veux le percevoir.

- Pour cela, il vous faut un repère.
Je n'ai pas de repère.

- Vous n'avez pas de repère car vous êtes pour l'instant l'exécutant de votre conscience.

Dieu ? Ce qui me donne du contenu à travailler ?

- Votre conscience est passée par l'éveil, il y a fort longtemps.

Je veux m'éveiller.

- Elle l'a fait par deux vecteurs. Vous avez franchi l'un des deux.

J'ai franchi l'un des deux.

- La conscience de vous et de l'autre.
La différenciation. Et l'autre ?

- C'est d'elle que découle le second vecteur.

J'ai peur. Je ne sais pas.

- La conscience de la mort.

Ai-je conscience de la mort ?

- La mort est absence de conscience. Vous êtes confondu en elle. C'est pourquoi vous devez vous éveiller.

Je ne serai plus inconscient.

- Vous devez vous éveiller, car alors la mort se déplacera dans les perceptions de votre être.

Où suis-je ?

- Vous êtes celui qui régit le corps. Vous êtes le machiniste.

Caché dans mon corps.

- Sentez-vous les leviers de ce corps ?

Mon pouvoir.

- Concentrez-vous sur les pulsations de votre cœur.

Elles vous guident autant que vous les guidez.

Je les sens. J'ai peur. Vitesse accentuée.

- Je sens votre appréhension.

Il sent mon appréhension.

- Canalisez-là.

Comment ?

- Votre respiration s'est accélérée, amusez-vous à la détendre.

Besoin d'oxygène pour gérer l'émotivité. La détendre.

Je me détends.

- Votre cœur aussi doit ralentir. Ralentissez-le.

Je le ralentis. C'est facile. Je fais ça tout le temps.

Inconsciemment. Vitesse normale.

- Vous êtes bien ?

Je suis bien.

- Ralentissez-le encore.

Je me calme. Vitesse calme.

- Vous n'avez plus besoin de précipitation. Le rythme régulier de votre cœur voudrait s'apaiser.

Je m'apaise. Vitesse basse.

- Vous sentez le bien que ça lui fait.

Je sens le bien.

- Il a besoin de repos.

Il a besoin de repos.

- Ralentissez-le encore.

Vitesse extrêmement basse. Je me sens...

- Vous allez bientôt prendre conscience.

De la mort.

- Vous me suivez ? Ralentissez.

Je...

- Vous êtes calme. Détendu. Vous maîtrisez entièrement votre corps.

Corps...

- Ralentissez jusqu'à ne plus m'entendre. Puis ralentissez encore. Puis, quand vous vous sentirez, arrêtez-le. Vous maîtrisez entièrement votre corps.

L'ÉVEIL DE LA NUIT

Crains la détonation du matin, l'écrin de tes déterminations de gamin, déterrées quand vient l'écrasante ambition contrecarrée par écran interposé.

Le velours de la nuit scintillait d'éclats étoilés perçant la toile céleste, laissant fantasmer l'arrière d'un décor d'où la lumière naitrait. Il n'y avait dans ce fond cosmologique qu'une impression diffuse, un stratagème divin servant la cause d'une énigme universelle, trop grande pour être appréhendée, trop fine pour être aperçue. De la dentelle infinie, se déversant par motifs, inondait alors un réseau aveugle, sans cause ni but autre qu'une essence indescriptible, mais résolument imposée au regard de toute entité lui survivant. Affinant à loisir un territoire monolithique réservé aux chats errants et aux oiseaux nocturnes, cet horaire intermédiaire se languissait dans sa solitude fraîche aux relents éthérés.

Sur un banc près des quais, un homme.

Les coudes sur les genoux, les mains jointes entre les deux, il respirait l'air de la nuit, les yeux fermés.

Les réverbères immobiles rendaient à la rue une impression de vie vide. Pas un bruit sinon celui, ample, des voies respiratoires et fluviales, combinées dans un concert blanc toujours identique et toujours différent.

Puis des pas.

Feutrés.

Molletonnés.

L'autre homme, arrivant par la gauche, vint s'installer à droite du premier dans un mouvement calme et paisible.

Endormi.

- Cette nuit ressemble à un rêve, n'est-ce pas monsieur ?

Le premier respirait toujours, fort, par le nez. Il avait la tête légèrement penchée en arrière, comme pour mieux humer les effluves noctambules.

Il répondit néanmoins, plus dans une continuité que par répartie.

- Un rêve dont on voudrait ne jamais s'éveiller.

Tous deux avaient le visage tourné vers l'eau. Ils ne pouvaient se regarder, mais c'est ainsi que vont les choses de la nuit. Une paupière naturellement abaissée.

L'arrivant affichait un petit sourire quiet. Il reprit après avoir savouré un court silence.

- J'aime l'atmosphère de cette ville. Vous savez, je n'y suis que pour la nuit. Je repars ce matin tôt. Mais c'est dans des moments comme ça que mon esprit est le plus ouvert.

Après un nouveau silence somnifère, il reprit.

- Je retourne dans mon pays.

La respiration du premier stoppa son ronflement lorsqu'il ouvrit la bouche.

- Pourquoi êtes-vous venu ?

Un clocher sonna au loin, quatre coups. Après, le dialogue se poursuivit.

- Je ne sais pas. Une obscure raison de ma conscience que je n'ai pas envie de voir maintenant.

Quelques secondes s'écoulèrent. Puis d'autres.

Lorsque l'arrivant ouvrit à nouveau la bouche, il sembla bailler tant le son mit du temps à sortir.

- C'est durant ce sommeil profond que le monde est le plus beau.

Il n'y avait dans son intervention aucune continuité, mais le premier acquiesça, et continua même.

- C'est pour ça que notre éveil dissocié en vaut la peine.

L'un et l'autre se comprenaient sans s'entendre.

- J'ai pris mes chaussons pour le voyage. Je ne sais même pas pourquoi.
- Sont-ils confortables ?
- Très feutrés.
- C'est bien. On ne sait jamais où l'on marche.
- Mais on marche.
- C'est un peu comme dans la vie.
- On marche sans s'en rendre compte.
- Et quand on s'éveille enfin, on ne peut que constater l'usure des chaussons.
- L'empreinte de notre avancement.

Un vent de complétude passa en même temps qu'un ange dérangé par le bruissement de l'eau et de la respiration du premier. Il dura, puis s'essouffla. L'arrivant intervint donc à nouveau.

- J'ai pris un pyjama, aussi. Je ne dors jamais en pyjama. Je suppose que c'est plus adéquat dans un hôtel. J'ai toujours peur d'être dérangé inopinément.
- Ce serait dangereux.
- Tout est dangereux, la nuit.
- Mais on vit avec le risque. Sans lui nous serions inertes...

- ...naturellement endormis, bercés par les limbes.

L'air immobile reflétait l'état ensommeillé. La lune limpide et lourde volait au dessus des toits. Rien ni personne ne venait interrompre la parasomnie de l'eau. Aucun état de conscience n'aurait su retranscrire, ou imprimer en mémoire, l'aspect lisse et tranquille de ce partage entre deux sombres illuminés de l'absence du soleil.

Il n'y avait plus à dire, il n'y avait qu'à reposer.

Au bout d'un moment, l'arrivant se leva.

- Mon réveil va bientôt sonner, je dois y retourner.
- Vous savez où aller...
- ...et comment.
- Sans connaître votre visage, j'aurais rêvé de vous comme d'un ectoplasme...
- ...sans connaître votre rêve, j'aurais participé à votre nuit.
- Ce fut agréablement aérien.
- Je vous l'avoue également.

L'arrivant repartit, passant devant le premier.

Lorsque le bruit feutré eut disparu, il ouvrit des yeux d'éveil.

ÉLÉPHANT

- Ferme les yeux, et sois attentif à ce que tu vas penser.

Fermer les yeux, j'en suis capable. C'est même facile pour moi. La présence d'Elsa me donne envie de m'abandonner. Une tension me prend alors que je me retrouve dans le noir. Un sourire incontrôlable point sur mes lèvres. Il est cependant adéquat, participant à cette ambiance de confiance qu'elle instaure avec moi.

Etre attentif à ce que je vais penser. Ca aussi, c'est facile. Après tout, c'est moi qui pense. Il est rare d'être absent à ses propres pensées. Les miennes tournent autour d'Elsa, que je ne connais que depuis trois jours. La simplicité de son contact m'a immédiatement frappé. Elle semble à l'aise avec moi, et fait preuve d'une douceur ferme dont je sens la sensibilité intelligente. Des yeux cachant une candeur lucide illuminent son visage, le rendant étrangement magnétique, bien que tout à fait accessible dans son mystère. La vague de sa chevelure déferle sur ses joues aux fossettes piquantes, tandis que ses lèvres mènent, tel un gouvernail, le navire d'un désir désincarné.

- A quoi penses-tu, là maintenant ? me demande-t-elle.

Je n'ose pas lui dire qu'elle me plait. Non pas comme on aime une amoureuse, mais tout de même plus que ce que je prends pour de l'amitié officielle. Je ne sais pas comment lui communiquer ; j'ai peur de franchir des barrières interdites.

- Heu, je ne sais pas, réponds-je, conscient de ne pas suivre son premier ordre.

Sa sincérité est contagieuse, je me sentirais trop sale de lui mentir. Alors je n'invente pas d'excuse, et j'attends qu'elle continue à mener la danse.

- Si tu ne penses à rien, contemple le rien.

Ce rien auquel je pensais refait alors surface. Sa façon de s'habiller suit une mode à la fois féminine et asexuée. Cette tendance à jouer sur les codes de genre sans pour autant les afficher de manière provocante ou intrusive me touche particulièrement. Elle est cette volonté de s'affranchir du stéréotype de la femme, en s'y appuyant pourtant pour magnifier son appartenance sans la revendiquer. Tout est dans cette nuance paradoxale. J'aime le paradoxe.

- J'aime le paradoxe, lui confié-je.

- Que lui trouves-tu d'aimable ?

Je réponds, du tac au tac.

- Il est ambivalent.

- C'est bien ce que tu penses ? s'enquiert-elle.

Au bout d'une seconde durant laquelle j'évalue la situation avec méfiance, elle me rassure.

- Ce n'est pas un piège. L'as-tu pensé dans ta tête, ou est-ce sorti comme ça ?

- C'est sorti comme ça, mais je le pense. Enfin, je crois.

Elle me laisse une autre seconde, où je me sens ni assuré ni douteux.

- Tu le penses... Ne trouves-tu pas étrange que nous utilisions le même mot pour dire 'être convaincu', et 'réfléchir' ?

Je n'avais jamais songé à ça. C'est vrai que la confusion revêt plus d'importance qu'elle n'y paraît. Elle reprend.

- Et là, à quoi penses-tu ?
- Je me dis que tu as raison, affirmé-je.
- Je n'ai rien avancé à part un questionnement, rectifie-t-elle.
- Il y avait malgré tout un avis derrière tes mots, je renchéris.

Elle m'avoue que oui. Puis, comme si la technique de la question était obsolète, elle remarque que les mots de l'oral et les pensées qui s'y rattachent travaillent ensemble sans se toucher.

'Sois attentif à ce que tu vas penser'. La phrase, que je considérais anodine au début, m'apparaît sous un nouveau jour.

Je ne réponds pas et part dans mes contemplations, en espérant qu'elle ne les interrompra pas. La conversation est en effet une institution qui parfois nous empêche de penser, réalisé-je. Nous tenons absolument à combler un vide, à faire vivre l'instant partagé. Et c'est bien légitime ; les silences constituent une peur primale de l'homme évolué. Mais l'homme évolué en oublie sa voix intérieure.

Je voudrais continuer d'avancer sur ce terrain, mais je sens que le film dans ma tête est fini. Visiblement, elle l'a également perçu, puisqu'elle se remet à me parler.

- Tu as maintenant conscience de ta voix intérieure.

Sa phrase et son ton me font penser à une séance d'hypnose, ou du moins à la représentation que je m'en

fais. C'est à la fois une exploration intérieure, et une expérience universelle que je vis. 'J'aime le paradoxe'.

- Je pense à quelque chose qui n'a pas de bords. Ou du moins de multiples frontières. C'est très difficile à expliquer, révélé-je autant pour moi que pour elle.
- Tu y es : le monde de la pensée et sa réalité aux dimensions chimériques. Ferme bien les yeux.

Je ne suis pas sûr de voir ce qu'elle signifie. A mon sens, mon égarement est seul effet de l'étrangeté de son discours. Je lui fais part de ma réflexion.

- C'est normal que tu sois embrouillé, tente-t-elle de me rassurer. L'apanage de ton monde est la parole, et tu penses habituellement comme tu parles. Moi j'essaye justement de détacher ton cerveau et de lui rendre sa forme originelle. As-tu déjà tenté de penser sans mots ?
- C'est impossible.
- Es-tu sûr, questionne-t-elle. Tout à l'heure quand tu m'as répondu du tac au tac, tu savais ce que tu allais dire une milliseconde avant de le dire, n'est-ce pas ?
- Heu, oui, enfin je crois.
- Et comme tu l'as dit, tu ne t'es pas répété la phrase avant de la formuler. A cet instant la phrase t'apparaissait sous une forme compacte et organique. Tu l'as ensuite traduite en mots tout en me parlant.
- C'est bizarre ce que tu me dis.

Elle ne répond pas. C'est bizarre, mais avec elle cela n'a rien d'effrayant. Au contraire, je me sens comme dans la révélation de quelque chose qui était là sous mes yeux, tellement près que je ne pouvais le voir.

Je m'enquis.

- Quelle importance qu'il y ait ou non des mots ?
- A ton avis ?

Je ne sais pas. La réponse me paraît importante, mais m'échappe malgré tout.

- Tu n'es pas obligé de répondre.

La peur de me fourvoyer reste supérieure à mon envie de connaître sa vision des choses. Je ne lui demande donc pas de me souffler sa vérité.

Sa consigne reprend alors le pas en même temps qu'une nouvelle introspection, sans qu'elle n'ait à dire quoi que ce soit.

N'est-ce pas un retour en arrière d'oublier les mots, ces outils que nous avons fabriqués pour conceptualiser et communiquer ? Ou est-ce...

- Je réponds tout de même, mais par une question : explores-tu la limite des mots ?

Sa voix est le seul contact que j'ai avec elle. Mais les yeux fermés m'ôtent la peur du silence, qu'elle brise quelques instants après.

- Tu es très pertinent dans ton analyse. Je vais te confier une pensée très personnelle. On dit que tout ce qui a un début a une fin, et je crois que la parole et les mots n'échappent pas à la règle. C'est pour ça que, comme tu dis, j'explore cette fin, certes en la précipitant, mais en cherchant la suite.

- La communication est peut-être plus complexe qu'il n'y paraît, mais je ne vois pas comment les mots peuvent avoir une fin, réponds-je.
- Je ne te force pas à me suivre dans mon délirium.
- Tu n'as pas à me forcer, c'est intéressant. Explique-moi.

J'ouvre les yeux. Elle a fermé les siens, assise à côté de moi sur le lit où je suis allongé. Je la contemple un instant, puis, à la fois honteux de lui désobéir, de l'observer secrètement, et désireux de créer une osmose entre nous par la nuit, je clos mes paupières. Elle commence.

- Connais-tu le mot 'qualia' ? Il définit les expériences intraduisibles. Ma conviction est que la communication n'est qu'une approximation de ces expériences, et que tout est qualia. Beaucoup d'écrivains mettent un point d'orgue à dire qu'un sujet peut être formulé d'une infinité de façons différentes. C'est comme une relation amoureuse ; essayer de la résumer ne serait qu'un aperçu, un point de vue subjectif et limité. C'est dans ce sens que je pense que l'expression évolue, dans un souci de justesse sans cesse renouvelé. Elle est un moyen qui se construit. Par conséquent un jour nos techniques se trouveront dépassés, et nous auront besoin d'autres plus adaptées, plus précises, ou simplement différentes. Regarde le passé, ou l'environnement : nos ancêtres, comme les meutes de chiens, les bancs de poissons ou d'oiseaux, les

troupeaux d'éléphants. Ils communiquent sans paroles.

- J'y songeais. Mais crois-tu qu'un retour en arrière serait profitable ?

Je regrette presque cette question, car je ne perçois pas en elle une inclinaison régressiste.

- Le progrès n'est pas toujours mieux. Regarde, il y a cinquante ans on estimait que la vie à la campagne était dépassée, et que dans le futur on vivrait tous en ville. Aujourd'hui on assiste à un exode urbain, un retour aux racines.
- Tu crois qu'une si longue période de langage articulé serait une erreur ?
- Non, c'était un passage obligé qui nous a apporté beaucoup. Mais un jour viendra où nous n'en aurons plus besoin, comme nous n'avons plus besoin des caractères d'imprimerie.

Je ne suis pas d'accord, et le manifestant, je sens que notre débat d'idées engagées nous mène à un terrain de mésentente qui est source de ressentiment. Comment faire pour discuter sérieusement sans se monter l'un contre l'autre ?

- Non, dis-je, je suis convaincu qu'à moins de reculer, nous aurons au contraire de plus en plus besoin de mots, plus complexes et plus précis.

Elle renchérit par une autre question.

- Et qu'arrivera-t-il lorsque ces mots précis nous auront dépassés dans leur complexité ?
- C'est déjà comme ça aujourd'hui, affirmé-je avant de m'expliquer : personne ne connaît par cœur

tous les mots du dictionnaire. Et nous nous en sortons très bien.

Sa voix se renfrogne.

- Ce n'est pas là où je voulais en venir. Je me base sur mon exemple. Je t'ai parlé tout à l'heure des dimensions chimériques de la pensée. Je suis habituée à penser avec d'autres outils que les mots, et j'ai aujourd'hui du mal à m'exprimer. C'est de cette limite dont je parle.

- Tu t'es toi-même déformée le cerveau, tu l'as cassé et aujourd'hui il te fait défaut. C'est ce que tu dis ?

Je ne voulais pas la blesser, mais je l'ai fait malgré moi. Je le sens au-delà de mes yeux fermé, au-delà de l'intonation de sa voix, au-delà des mots... Attends. Est-ce cela qu'elle veut me signifier ? Ce que nous communiquons en dehors des mots et qui ne se traduit pas ?

Je tente une approche.

- En fait je crois que je vois où tu veux en venir. Les yeux fermés, je ressens les choses différemment, mon cerveau est attentif à tout un tas de détails qui n'apparaissent pas habituellement. Notamment ce que tu dis : toute cette part de non verbal.

Je la sens se détendre, bien qu'elle n'émette ni son ni mouvement. Quelle sorte d'intuition suis-je pour deviner ça ?

Elle me répond, et je sens à travers ces mots la méfiance qui s'évapore en partie.

- Je sens que tu ne dis pas ça que pour me faire plaisir. Et ça me fait plaisir. Dans toutes les théories de la communication, on insiste sur le fait que l'information ne se transmet qu'en faible pourcentage par les mots. Mais alors l'humanité académique le sait pertinemment, les gens n'en prennent pas forcément conscience, et se fient donc à leurs anciennes méthodes d'attention aux mots. Mon petit exercice, auquel tu t'es prêté avec beaucoup de bonne volonté et de curiosité, tenait à t'émanciper par rapport à cela.
- Je ne suis pas encore convaincu, mais je sens qu'il y a quelque chose à gratter.
- Pour parler généralités encore, nous vivons dans un monde où la certitude est recherchée, notamment par tout l'aspect concret, réel et matériel de nos existences. Dès que l'on veut chercher dans l'esprit, le doute s'immisce jusqu'à prendre une ampleur démesurée. Les philosophes le savent bien.

Je me vante avec une citation.

- Il ne faut jurer de rien.

Son sourire parvient à mes oreilles, son humeur transparait par un ton de voix très différent.

- Les apparences sont souvent trompeuses.

J'ouvre les yeux et la contemple. Elle a l'air endormie, en plein rêve délicieux. Je sens qu'elle n'a que faire de nos différents idéologiques. Ce doute dont elle parlait est contagieux, et j'ai failli m'y plonger avec elle. Voulant à

mon tour l'amener dans mon monde, je me risque à la tirer un peu de mon côté de la réalité.

- Mais parfois elles sont claires et limpides.

M'approchant de son visage, je dépose mes lèvres à cheval entre le coin des lèvres et sa joue. Nul bruit de baiser, seul ce contact éphémère qui une fois terminé, lui arrache un sourire immortel. Elle me souffle :

- Encore.

HORAIRE

Intimement.

Raz-le-cul de cette soirée, il faut que je m'arrache. Je sais pas comment j'en suis arrivé là, à être obligé de subir leurs niaiseries aussi pète-couilles qu'un bègue s'essayant aux holorimes, mais je suis persuadé que si je mets pas les bouts d'ici cinq minutes, je finirai par arracher leurs langues lépreuses et les leur enfoncer dans le fion avec un balai à chiotte.

Mais je peux pas. Miss 'quand est-ce qu'on me borde' me harcèle avec ses missions humanitaires plus hypocrites qu'un politicien-coiffeur-banquier-commercial. Soit disant que son bénévolat sauve le monde des atrocités de nos connards de congénères, et qu'elle est du côté des gentils mignons bisounours. Réveille-toi, ma pauvre, rien qu'avec ton discours, tu causes à un membre de ces bons samaritains une perte de dix points de QI. Elle bite pas qu'elle me les gonfle comme une chambre à air de formule un. Et moi, j'ose pas lui dire, tarte que je suis. Pourtant c'est pas l'envie qui manque, et ça lui ferait du bien de se rendre compte qu'elle gave tous ceux qui sont en dehors de son petit monde nombriliste. J'aurais envie de lui envoyer un petit aller-retour pour la forme. Mais passons, si je fais ça je me mettrai à dos tous ces potes, et je sais combien la stupidité humaine est la chose la plus dangereuse de l'univers.

Alors j'attends, et quand elle voit que je réponds pas, elle m'abandonne comme une vieille chaussette et va s'entremêler avec un autre blaireau qui, lui, a l'air d'apprécier ça. J'en profite pour passer aux chiottes vomir ce qu'elle m'a débité, et couler un bronze acide dû à la chiasse immonde qui nous a servi de bouffe pour le repas.

Je tire pas la chasse : le seul moyen de leur montrer leur connerie est de leur foutre le nez dans la merde. Et je m'en prive pas.

- J'me casse, j'ai assez vu vos tronches pour ce soir.
- Haha, on dirait que t'as toujours le mot pour rire, toi.
- Je te le fais pas dire. Non, sans déconner faut que j'y aille.
- Bah on s'appelle.
- Ouais c'est ça, à plus.

J'ai pas son numéro, et je m'en branle. Pourquoi polluer encore plus le trafic téléphonique ? Quand j'ouvre la porte, aucun regard sur moi. Qu'ils aillent se faire foutre, eux et leur indifférence. J'appuie sur le bouton de l'ascenseur, et ce con met trois plombes à se ramener. Une fois dedans, je soupire. Putain c'est long.

Je sors. On se les pèle dehors. Ca aussi ça me gave, à chaque hiver c'est la même galère. Une salope de plaque de glace agresse mon équilibre que je rattrape de justesse. Si j'avais un marteau, je risquerais plus de me rêtamer la gueule.

Plus de piles dans le bouton de ma caisse, alors je l'ouvre avec la clé. J'ai de la chance, la serrure est pas gelée. J'allume le contact qui racle comme une grand-mère asthmatique qui aurait chopé un vieux chat dans la gorge et une bronchite. Je tape un coup le volant. Puis un autre coup plus fort. Cette fois ça démarre.

Au premier feu rouge, je sens la poisse de cette soirée s'étendre en dehors des murs du taudis qui m'a servi de repère pour la fête foireuse. Le condé toque à ma vitre.

Putain le chauffage commençait juste de faire effet. Contrôle d'identité ; le temps que je retrouve le fafiot et j'suis gelé. Lui il s'en fout il a sa veste et ses bottes.

- Vous allez où comme ça ?
- Je vais me pieuter pardi, z'avez vu l'heure ?
- Chez vous ?
- Bien sûr chez moi, où v'voulez qu'je crèche ?
- Vous avez bu ?
- J'ai l'air d'avoir bu ? Vous m'prenez pour qui ?

A ce moment là un chtarbé qui avait apparemment vu ni le flic ni le feu rouge débaroule à fond la caisse. Le poulet me lâche donc la grappe, et je peux repartir pénard. Comme je viens de le quitter, j'ai peu de chance de le recroiser, alors je continue à quatre-vingt-dix dans l'agglomération jusqu'à chez moi.

J'ai soif, donc je descends un ou deux ricards en me paluchant. Avant de me pieuter, je me promets une chose. La prochaine fois je les emmerde tous.

Intimement.

CHAIRS EN COMPOSITION

1.1

Les portes s'ouvrent, et je sors du métro.

Après avoir gravi les escaliers qui débouchent sur la nuit, mon GPS me retrouve. En quelques instants, il a calculé un nouvel itinéraire piéton, et me voilà à suivre sur la carte le tracé bleu précédé de la flèche qui me représente.

Les gouttes ricochent sur le parapluie que j'ai déployé, pendant que mes bottes soulèvent des vaguelettes dans les flaques d'un trottoir irrégulier.

Je marche d'un pas lent.

Ce n'est pas le quartier que je préfère, car il est un peu austère, et aussi parce que je viens d'un milieu légèrement plus aisé. Ce n'est pas important.

Je passe devant un bureau de tabac encore ouvert, devant lequel s'arrête un scooter. Deux jeunes relèvent leur casque sans l'ôter et pénètrent dans la boutique. Je les vois disparaître lorsque je dépasse l'enseigne, puis retourne mon regard devant moi. J'ai arrêté de fumer il y a des années.

Les rues sont plus vides lorsqu'il pleut. Sont éparpillés des passants aux vestes de plastique noires qui arpentent les lieux. C'est bizarre comme ils ont l'air de moins exister que par beau temps. Leurs épaules sont serrées et remontées, leurs cous sont penchés en avant, et leurs mains se protègent dans les poches. Ils ne prennent pas le temps de s'attarder sur l'extérieur.

Je soupire.

L'écran m'indique un serpent carré dont la queue s'amointrit au fur et à mesure que je marche, comme se

consume la mèche d'une bombe. Sa tête est un drapeau en damier noir et blanc, situé à quelques pâtés de maison.

Je regarde ma montre.

Je suis un peu en retard, mais aucune envie de presser le pas ne se manifeste.

Alors je traîne un peu.

A nouveau, une boutique ouverte m'attire l'œil de ses lumières. C'est une épicerie étrangère. J'y vois un groupe de jeunes qui règlent un paiement à la caisse. Apercevant sur le bout du tapis roulant quelques bouteilles d'alcool, je repense à mes années adolescentes. Je ne regrette pas les lendemains difficiles.

Les autres magasins sont fermés depuis une heure ou deux. Seuls les panneaux lumineux témoignent de leur présence, ainsi que des vitrines aux étagères bien remplies. Je ne regarde ni les prix ni les produits, me contentant d'observer l'ambiance des intérieurs sans vie.

J'arrive enfin à l'adresse indiquée par mon journal. Le bâtiment a autrefois été blanc, mais il est aujourd'hui grisonnant. Les pierres, lissées par l'érosion, encadrent une porte massive en fer forgé peint en noir, surmontant deux vitres qui me laissent entrevoir le hall d'entrée, dont la minuterie de l'éclairage s'est éteinte depuis le dernier passage. Les quelques marches du perron conduisent à un petit renforcement à l'abri de la pluie. Au dessus, un interphone amène une faible lumière en de petits rectangles représentant chacun des habitants de l'immeuble. Au dessus, une plaque dorée indique un cabinet de kinésithérapeutes, et un dentiste.

Je sonne au nom de Belphégos, et attends une réponse.

- Cinquième.

Le déclic annonce l'ouverture de la porte, que je pousse lourdement. Mes pas me mènent ensuite vers l'ascenseur, en passant devant les boîtes aux lettres que j'ignore. J'appuie alors sur le bouton qui se met à clignoter.

Je patiente.

Au bout de quelques secondes, un rai de lumière descend le long de la vitre longiligne et floue, avant de s'écarter.

Une fois en haut, je me dirige vers la porte d'entrée entrouverte.

Dois-je frapper ?

Quelqu'un ouvre, m'invite à entrer, et me conduit à la chambre.

- Déshabilles-toi, je reviens. Tu veux un verre ?

Non merci.

Je prends mon caban au portemanteau ; retire mes bottes ; enlève mon chandail ; me défait de mon chemisier et de mon pantalon qui finissent sur le valet ; range mes chaussettes dans les bottes ; reste en string et soutien-gorge avant de m'allonger sur le lit.

2.1

Je me débarrasse de mon manteau et le range sur un cintre.

J'ôte également mon gilet, et me retrouve en chemisette et jupe dans la pièce dont le radiateur s'est

heureusement mis automatiquement en route il y a une heure.

Le soleil d'hiver fait entrer dans mon cabinet une lumière blanche qui me réchauffe à la fois le corps et le cœur. Il n'est pas encore huit heures, j'ai donc dix petites minutes pour me détendre avec un café.

Je pose la tasse brûlante sur mon bureau et m'y assieds. L'agenda est posé à côté du pot à crayons. Je m'en saisis et consulte la page du jour. Mon premier client est monsieur Lovecraft, un jeune comptable dont la surtension lui cause des problèmes de prostate. Mon rôle dans tout ça est de le détendre physiquement.

En tant que masseuse, je prends l'état de mes patients à cœur. Spécialisée dans les zones sensibles, j'œuvre dans leur intimité, et leur confiance est un cadeau que j'apprécie tout particulièrement.

Mais ce n'est pas la seule raison à ce choix de carrière.

J'aime la beauté du corps et, très tactile, j'aime le contact charnel nécessaire à la pratique de mon métier. La douceur de l'épiderme ; la fermeté des chairs ; le mouvement des muscles ; la chaleur de l'anatomie.

Le téléphone sonne, et je décroche.

- Oui bonjour, j'aurais voulu prendre rendez-vous.

La personne me raconte ses problèmes et leur cause, ainsi qu'un court résumé de ce que le médecin a dit en lui prescrivant mes services.

Douze séances, ça devrait aller.

A ce moment, j'entends la sonnette, un bruit de porte, puis des pas en direction de la salle d'attente.

Nous échangeons nos disponibilités, et notons les horaires convenus. Puis, après quelques politesses, je raccroche.

Ainsi la journée commence, et bien que sois motivée à l'entamer, je souhaite jouir d'un petit instant de calme avant la tempête. Je fais donc mine d'avoir quelque chose à faire en attendant d'aller accueillir monsieur Lovecraft.

J'aurais bien aimé une cigarette à cet instant, mais j'ai arrêté des années auparavant, et me suis promis de ne jamais retomber là dedans.

Je me lève donc, sors du bureau et passe les épaules dans la salle d'attente.

- Bonjour docteur.
- Monsieur Lovecraft, bonjour. Comment allez-vous aujourd'hui ?
- Bien. Vous savez, il n'y a que vous qui me dites que mon stress me pose problème. Moi je le vis très bien, je le trouve même stimulant. Mais c'est vous le médecin, je vous écoute.

Nous nous serrons la main après qu'il se soit levé.

- Vous êtes un aventurier des temps modernes, on ne vous l'enlèvera pas, mais il est bon pour vous d'avoir des petits moments de tendresse. Allez-y.

Une fois devant la table, il reste planté là en attendant que je l'invite.

- Déshabillez-vous.

Il s'exécute, le sourire aux lèvres. D'abord sa veste ; ensuite son pull ; puis son t-shirt et son pantalon ; enfin ses chaussettes et son caleçon.

Pendant ce temps j'ai déroulé le tapis de papier.

- Sur le dos.

Il s'allonge, et j'admire quelques secondes sa plastique ordinaire.

3.1

Il est dans mon dos.

A un moment intense de la musique, je descends en continuant à me frotter contre lui. Quand je me relève, il me prend par la taille et suit le mouvement de mon déhanché. Mes fesses glissent sur son bas-ventre, mes épaules contre ses pectoraux.

La musique est toujours intense.

Je lui prends les mains et les croise contre ma poitrine.

Tout est mouvement au Club. Tout est lumières et ombres dansantes. Tout est son saturé.

Ses mains attrapent mes épaules et m'invitent à pivoter sur moi-même. Lorsque je me retourne, il est là, la mine sensuelle et pénétrée par les vibrations. Il me fixe droit dans les yeux, alors je lui rends son regard en me mordant délicatement la lèvre inférieure.

Nous oscillons ensemble.

Ses mains volètent autour de ma robe sans me toucher, puis repartent et reviennent en harmonie avec ses jambes qui évoluent au rythme du reste de son corps.

J'embarque ma chevelure libre avec de légers coups de tête. Mes seins rebondissent de haut en bas et d'avant en arrière, suivant les mouvements de mon buste.

Plus rien n'existe autour de nous. Il n'y a que lui et moi, perdus au milieu d'une foule dont nous sommes à

présent indifférents, rassurés l'un par l'autre, dans un milieu où l'intimité naît du fourmillement de proximité.

Le gars responsable de la musique laisse un blanc d'une fraction de seconde entre deux pistes. Comme je l'ai vu venir, j'ai le temps d'en profiter pour dire un mot, que je dois pourtant crier pour être entendue.

- TU VIENS ?

Je le traîne par la main jusqu'au bar, où nous commandons deux bières. La soirée est déjà bien avancée ainsi que la liste de ce que nous avons bu, mais un dernier verre ne me ferait pas de mal pour le découvrir davantage ; suffisamment pour confirmer que j'ai envie de lui, mais pas trop pour ne pas briser les lois de ce genre de soirées.

- ON VA CHEZ TOI APRES ?

Il me répond qu'il veut bien. Son ton est un peu timide, mais ça lui va bien.

- QUAND TU VEUX !

- MAINTENANT !

Quand j'acquiesce, il vide d'une traite sa pinte avant de la reposer sur le comptoir. Je n'ose pas en faire autant, alors je laisse la mienne à peine consommée d'un tiers.

Nous nous dirigeons vers le hall, récupérons nos vestes respectives, et sortons.

Il me dit qu'il n'habite pas très loin, qu'en cinq minutes de marche nous y serons.

Alors je marche.

Sur la route, nous flirtons gentiment. Il me raconte des choses pleines de sous-entendus, et je lui réponds de la même manière.

Quand l'un de nous rit, l'autre sourit de le voir rire.

Parfois nous rions ensemble.

D'autres fois nous sourions ensemble.

Lorsque nos regards se croisent, je ne veux pas savoir ce qu'il y a derrière, mis à part cette complicité d'un soir qui nous réunit.

Au bout de dix minutes, il monte sur les marches d'un perron et compose un digicode. Une sonnerie retentit avec un clac de serrure, et il ouvre la porte de l'immeuble.

Dans l'ascenseur, je l'enlace, et nous nous embrassons.

Ses mains montent de ma taille jusqu'à la base de mes seins.

Nous nous caressons fougueusement, pendant que nos respirations s'intensifient.

Sans nous arrêter, nous traversons le couloir qu'il allume à tâtons sans regarder.

Je suis sur lui lorsqu'il enfonce maladroitement ses clés dans la serrure, dos à la porte pour continuer à m'embrasser.

Arrivés à l'intérieur, il me guide jusqu'à la chambre à coucher, et nous nous déshabillons en vitesse.

1.2

Belphegos éteint le couloir avant d'entrer dans la chambre.

Après avoir refermé la porte, il me scrute quelques instants, l'air impassible.

C'est ensuite à mon tour de l'observer lorsqu'il se déshabille. Le valet étant occupé par mes affaires, il jette

ses vêtements sur le sol, avant de me rejoindre sur le lit, entièrement nu.

Son sexe est mou, alors je l'empoigne doucement pour l'ériger, pendant qu'il passe sa main de haut en bas de mon anatomie. Il lui faut quelques instants pour se mettre debout, et quand ça commence, il se met à me caresser la vulve à travers le string, que j'ai déjà humide. De l'autre main, il dégrafe mon soutien-gorge qu'il laisse pendre sur mes bras affairés, et happe mon sein pour le palper. Puis il s'amuse à me faire pointer les tétons, avant d'approcher son visage pour les mordiller.

Nous ne nous connaissons pas, ne nous reverrons sûrement jamais, et ces premiers instants d'un repas charnel sonnent comme un carillon lointain duquel aucun de nous ne souhaite se rapprocher. C'est le protocole qui veut ça, et nous y sommes habitués.

Allongés l'un à côté de l'autre, posés sur nos coudes, nous commençons une fusion distante qui n'a pour but que de nous ravir le corps, comme on mange sur le pouce entre deux rendez-vous. Et nous avons faim.

Au bout d'un moment, il se dégage de mon emprise et, à genoux sur les couvertures, me défait de mes sous-vêtements.

- Tu préfères faire ça comment ? me demande-t-il.
- Normalement. Pas besoin de fantaisies, je réponds.

Il enfle donc une capote pendant que je me mets à quatre pattes.

Puis il me saisit par derrière et me pénètre. Ses mains se posent sur mes fesses.

Les va-et-vient commencent doucement, et me chauffent l'entrejambe. Le lit grince un peu, sans nous déranger pour autant. C'est le bruit de l'amour brut, sans cris ni gémissements ; seul un son mécanique et régulier, allant s'intensifiant.

Parfois je jette un regard en arrière et le regarde s'affairer. Lui regarde le mur ou le plafond, ou danse de la tête au rythme de la musique qui résonne depuis que je suis rentrée. Lorsqu'il remarque que je l'observe, il me fixe et me tend un sourire convenu.

Alors je détourne la tête que je coince entre mes avant-bras.

Au bruit de lit mal serré s'ajoute vite celui de nos souffles denses.

Je commence à transpirer, tout comme lui, dont l'odeur masculine me parvient maintenant, bien que j'aie pu la sentir sur la housse de couette.

Mes coudes me supportent dès que j'attrape mes seins pour me masser, les bras en croix.

Pendant ce temps, lui fait bouger ses mains sur mes poignées d'amour, sur mes reins, avant de revenir sur mes fesses. Il les descend alors le long de mes cuisses, et remonte, redescend, continue indéfiniment de changer de place, comme s'il avait envie de se fondre en moi, de s'imprégner de chaque partie de mon corps.

Au bout d'un moment, il me demande si ça va.

- On peut passer à la suite, si tu veux.

Il se retire, et me rentre dans l'anus, me procurant une flopée de nouvelles sensations.

Une de mes mains quitte mes seins et se dirige vers mon clitoris, pour l'exciter d'un doigt.

Il va lentement au début, puis accélère le rythme.

Nos sueurs ne se mélange pas, puisqu'il n'y a presque pas de contact entre nous, mais j'aime ce vide qui nous rappelle que nous ne sommes pas mariés, ni amants, ni même amis.

Nous ne sommes que l'expression d'une volonté qui nous dépasse, d'une loi qui nous dirige, du monde dans lequel nous vivons. Il n'y a pas d'avant ni d'après, seulement un pendant que nous vivons aussi intensément qu'indifféremment. Demain nous aurons oubliés nos noms et nos visages, nos corps et nos échanges. Ne restera que ce sentiment d'avoir répondu à un besoin, d'avoir accompli notre destin. S'il est une chose que nous retiendrons, c'est l'osmose universelle que nous aurons partagé, non pas en tant qu'individus, mais en tant que reflet d'une masse. La pièce que nous taillons aujourd'hui ne révèle l'image du puzzle qu'en présence de toutes les autres.

2.2

Les vêtements de monsieur Lovecraft forment un puzzle sur le sol. Il faudrait que j'investisse dans un accessoire pour les ranger.

Il est étendu et me fixe, la tête inconfortablement relevée.

Je me déshabille à mon tour, sous ses yeux souriant.

Son regard sur mes fesses, que je sens quand je suis retournée face au placard, me donne le sentiment d'être belle. Je saisis la bouteille d'huile, referme le portillon, et

reviens vers lui. Il observe d'en bas mes seins pendant que je lui enduis les épaules.

Il faut commencer par une zone peu sensible pour ensuite accéder aux parties qui nous intéressent. Les gens stressés comme lui ont également besoin de fermeté pour détendre leurs muscles. Je le masse donc fermement quelques instants. Puis, lorsque je le sens prêt, je reprends de l'huile et m'attaque à son torse, son ventre, ses bras. C'est ensuite au tour des jambes.

Une fois qu'il est entièrement recouvert, je passe à l'étape suivante.

Je monte sur la table et m'allonge sur lui sans l'écraser. Commence alors un mouvement de va-et-vient, tout en glisse, entre lui, immobile, et moi, qui évolue sur son anatomie. Ainsi tout son corps reçoit en même temps le massage intégral.

Mes jambes entourent les siennes sans s'arrêter ; mon ventre se frotte doucement contre le sien ; ma poitrine contre le sien ; avec mes mains je caresse vigoureusement ses bras.

Il a fermé les yeux, et s'est maintenant abandonné, pour un temps, à un état détendu et calme. Pour un temps, car il est évident que la prochaine séance, il reviendra tout aussi tendu par les contraintes de son quotidien. Mais en théorie, la répétition œuvrera sur le long terme.

Posant mes mains et mes genoux sur la table, je m'en sers comme appui pour affermir mon travail. Je me colle à lui, je presse sur lui comme un rouleau à pâtisserie, lui soulevant des souffles presque coupés, légèrement abruptes, mais tout-à-fait normaux pour la situation.

C'est le moment de passer à la partie intéressante.

Je me lève, et reprends un peu d'huile. L'instant d'après, je me suis saisie de ses parties intimes, que je commence à masser, cette fois-ci sans brusquerie. Je m'occupe surtout de la base, directement reliée nerveusement à sa zone malade. Lorsque je sens qu'il faut y aller, je lui demande.

- Vous êtes prêt pour le gode ?

Il hoche la tête, peu convaincu. Mais je dois le faire, car l'intérieur de son anus est lui aussi relié à sa prostate. Je vais donc chercher l'instrument et étale du lubrifiant dessus. Puis je caresse mon client avant de l'introduire doucement.

Je reviens alors à ses testicules d'une main, et à son pénis de l'autre, que je travaille dans l'amplitude et la douceur, mais avec suffisamment de poigne pour que son système nerveux en subisse les conséquences.

Tiens, c'est étrange, j'ai oublié de lui poser la question que je pose toujours avant d'empoigner un sexe, comme il est fortement recommandé de faire par l'Etat.

- Vous avez bien pris votre extincteur de tension sexuelle ?

- Vous me prenez pour qui ?

Mon accès d'angoisse se termine, et me voilà de nouveau apaisée.

3.2

Une tension m'étreint lorsque je suis nue avec lui, mais qu'il a tôt fait d'apaiser.

Il me couvre de baisers, me lèche les seins, me mordille les tétons. Son appétit est aussi fort que le mien, si ce n'est plus. Il me touche, me caresse. Son désir je le ressens à travers le mien.

J'ai envie de goûter son sexe. Y parvenant lentement par un chemin le long de son torse, je m'attarde lorsque je le sens dans mon sillon mammaire, unissant ces parties de nous le temps de quelques doux effleurements. Une fois que mon visage est en face de son membre érigé, je le contemple quelques instants, tout en le manipulant sensuellement de mes mains. Il est beau, bien droit, avec un gland brillant et élancé. J'y dépose un coup de langue qui lui suggère un mouvement vers le haut, réflexe d'excitation confirmé par le petit sursaut respiratoire. Pendant que je masse ses deux bijoux, j'humidifie toute la longueur de sa verge, en m'attardant sur la pointe. Puisqu'il semble apprécier, je le gobe ensuite et m'attèle à aspirer pour le comprimer entre mes joues, mon palais et ma langue, qui s'agite un peu partout de son centre du plaisir. Puis, j'entame un mouvement de va-et-vient. Le gland me racle le fond de la gorge, tandis que tout le corps du sexe me caresse l'intérieur de la bouche.

Il respire de plus en plus fort, ne cachant pas son plaisir ; quelques râles me parviennent et me font monter le désir impossible d'ingérer complètement l'organe que je ne peux que goûter.

Incapable de sentir les quelques gouttes de son fluide séminale qui se mélangent à ma salive, j'idéalise la sensation de toucher, et l'envie de fondre son plaisir dans ma bouche.

Au bout d'un moment, je remonte en lui léchant le nombril, les abdominaux, les pectoraux, le cou, et enfin la bouche. Profitant de ma présence, il approche un doigt que je ne sais reconnaître sur mon vagin humide, qu'il se met à titiller.

- Je suis prête, dis-je en lui repoussant la main.

Je m'empare donc de son membre et m'empale dessus. A genoux au dessus de lui, je lui reprends la main et la pose sur le sein, qu'il palpe d'une poigne ferme mais douce.

Nous vibrons ensemble, pendant que je m'agite d'avant en arrière.

De son autre main, il m'attrape la cuisse et la masse de la même manière, un peu plus fort. J'ai un premier orgasme lorsque celle-ci s'aventure vers l'intimité.

Prise d'un besoin de contact de proximité, je m'allonge sans le sortir de moi, et l'étreint fort. Il me retourne alors et, maintenant au dessus de moi, me martèle l'intérieur avec vigueur, me relançant dans un plaisir dont je profite pleinement en fermant les yeux, la tête en arrière et la bouche ouverte, lançant quelques gémissements. Lorsque le plaisir est trop violent, j'ouvre les yeux pour le regarder. Il me fixe, absorbé par l'instant, les sourcils affaissés.

Nos respirations et nos cris montent par vagues.

Il me dit des mots excitants.

Un deuxième orgasme me cambre.

Il accélère le rythme, et je sens qu'il va bientôt venir.

Je me concentre donc pour rassembler toutes mes terminaisons nerveuses pour un dernier orgasme simultané.

Notre étreinte charnelle est intense. Et il jouit.

1.3

Belphegos jouit, et tout s'arrête.

Je me rhabille, quand il me redemande si je veux un verre.

Non merci.

J'ai envie de rentrer chez moi et de dormir, voilà tout. Je sors donc après un au revoir poli, et marche dehors pour reprendre le métro. La pluie s'est arrêtée, mais l'atmosphère est encore humide. Je frissonne.

Sur le trajet du retour, je signe le contrat électronique de Rétribution Sexuelle Quotidienne, pour prouver que j'y ai bien participé, pour mon bien et celui de la société. Je ne poste aucun commentaire supplémentaire, ni pour l'Etat ni pour le partenaire de ce soir.

Néanmoins je repense à l'expérience quand je suis installée sur le strapontin.

Belphegos était plutôt bel homme, et sa manière absente de s'occuper de ça reflétait mon propre ressenti sur la chose.

Il est évident que le sexe est primordial pour la santé, mais j'aime me dire que ce n'est pas la priorité, et qu'on peut le faire sans trop se prendre la tête. Certains se perdent dans des envies d'extravagances que j'ai du mal à suivre.

Mes fantasmes à moi ne sont pas d'ordre sexuel. Mon esprit est débarrassé de ces rêves, et c'est, je pense, ce que veux la société au travers de la RSQ. Ne plus perdre la tête à cause de notre libido.

Autour de moi, j’imagine les passagers rentrant eux aussi de leur partie de sexe obligatoire, tous shootés à l’endorphine. C’est une situation que je trouve drôle. Nous sommes là, ensemble, à savoir que nous avons eut des rapports, tous en même temps, nous retrouvant après cela dans un silence accompli. Jamais les mêmes personnes dans le métro, dans les rues, car le système favorise la variété. On reconnaît vite les gens qui viennent d’avoir du sexe. La plupart ont une mine fraîche, ils semblent prêts à recommencer une journée.

Je les quitte bien vite, et arrive chez moi.

Je me jette sous la douche, puis m’installe dans mon lit.

Pendant ce temps, j’ai reçu la notification pour ma RSQ de demain, qu’on ne reçoit que vingt quatre heures à l’avance.

2.3

Monsieur Lovecraft est installé sur la table-lit.

Lorsque j’ai fini avec son sexe, je lui intime de se rhabiller pendant que j’enfile mon peignoir.

Une fois qu’il est parti, je repense aux directives de l’Etat. Il est tout naturel de penser que l’excitation sexuelle est une mauvaise chose. Me reviennent en tête des souvenirs de patients qui tombaient dans l’hérésie et venaient dans mon cabinet pour se faire masser. Chez les hommes comme chez les femmes, je le remarquais dès qu’ils se déshabillaient. Les premiers portaient des caleçons d’où émergeait une bosse proéminente, tandis que les autres mouillaient leur culotte.

La loi m'oblige à les dénoncer, mais je ne suis pas pour la délation. Même si les conséquences d'un avertissement ne leur est pas dangereux, cela reste malgré tout défavorable à une bonne conscience des problèmes de ce types. Les gens qu'on dénonce finissent souvent par recommencer, et plus ils recommencent plus ils sont punis. Au début ce ne sont que de simples amendes avec un rendez-vous chez le psychologue ; puis ça monte progressivement jusqu'à l'enfermement. Je préfère leur dire que je ne peux pas poursuivre la séance et qu'ils se doivent de réfléchir à leurs actes.

Lorsque je sors de la salle, monsieur Lovecraft enfile son pantalon. Je lui ai dit au revoir, et me dirige vers la salle d'attente où m'attend le client suivant.

Pendant qu'il s'installe, je me perds dans des considérations sur la sexualité et son interdiction.

C'est tellement mieux quand nous nous étreignons sans parasite

3.3

Nous nous étreignons encore quelques instants.

Il ne s'est pas retiré, et je le sens s'amoindrir en moi.

Il m'embrasse quelques fois, me caresse doucement le corps.

Nous reprenons notre souffle.

Puis je sors du lit et lui annonce :

- Mon copain m'attend, je peux pas rester.

Il me répond.

- Ma copine rentre demain matin de bonne heure de toute façon.

Nous nous quittons en bon termes.

Sur le chemin du retour, je repense à ce moment intense et libre, sans engagement et presque purement charnel. Nous nous sommes aimés, pas comme j'aime mon conjoint, mais d'une autre manière. Notre langue est quand même bien faite : nous avons intégré les six cents traductions du verbe aimer d'une ancienne ethnie aujourd'hui inconnue. Mais parmi ceux-ci je ne suis pas sûr de retrouver celui qui définit cette rencontre. On aime différemment chaque personne.

En tout cas ce rite passager me fait me sentir désirable, et surtout libre de faire ce que je veux avec qui je veux. Le sexe est, et c'est naturel, une chose à partager. Je ne comprendrai jamais cette nouvelle vague de gens qui préfèrent l'onanisme solitaire. Est-ce par pudeur ? Par égoïsme ?

KATANA

Sculptant l'orfèvre perfectionne sublime sa création amène sa foi méticuleuse, optimisant la forme légitime le fond d'opale affectionne l'organique déstructuration. La foi technique s'achève brûle et fond de son fluide liquéfié attendrit les cœurs. Un mouvement archive nettoie l'aspect lisse et tranquille mime ce qui le satisfait sans heurt.

Comme toujours, son après-midi s'est montrée parfaitement à la hauteur de mes attentes, qu'il a suscitées la veille pour me faire monter l'envie.

'Demain, je t'emmène faire les boutique, je t'achèterai un collier.'

C'est le moment dans ces journées de week-end qu'il me dédicace à la perfection de son romantisme tout aussi à fleur de peau que mon désir d'amour. Je ne me suis jamais habituée à ce qu'il me fasse ce genre de cadeau, mais par sentiment, je me force à voir en ses manières la marque d'une affection attentionnée. Lorsqu'il m'achète un collier, il se montre toujours plus gentil qu'à l'accoutumée. Ce n'est pas un ange, en temps général, mais lorsqu'il a cette idée en tête, il est plus doux qu'un agneau. Et moi, bien évidemment, je profite, peut-être un peu naïvement, de ces moments de délicatesse. Je ne veux pas transformer ce tronc massif en fleur, mais j'apprécie que de temps en temps bourgeonne quelque chose de moins rugueux que cette écorce masculine.

'Avant de partir, enlève ton collier, tu pourras mettre le nouveau directement pour que je t'admire durant notre journée.'

J'ai pensé à ces colliers que, enfant, j'achetais, dont les perles étaient des bonbons. Ils avaient un élastique, que je tirais pour croquer un à un les éléments de sucre.

Alors on a fait les boutiques. Je regardais les colliers, et dès que j'en aimais un, je lui demandais s'il l'aimait également. Son avis est important pour moi, car je veux qu'il me trouve belle, en plus de vouloir être belle pour moi et pour les autres. On est allés à Sculptures de femmes, on est allés à Perle ambrée, on est allés à Fleurs sur le nil. Mais depuis qu'il m'emmenait acheter ces colliers, je ne prêtais plus autant attention à ces bijoux. Parce que c'était son fétichisme et non le mien.

Alors j'en ai choisis un presque au hasard. Il me plaisait, mais connaissant son sort, j'ai préféré ne pas trop m'y attacher. Je l'ai porté avant qu'il ne le paye, et ne l'ai plus quitté de l'après-midi. Nous nous sommes promenés près de la rivière, il me racontait des choses à l'eau de rose qui me faisaient rougir. Nous nous sommes baladés dans la vieille ville, il me racontait des blagues qui me faisaient rire. Puis nous sommes allés au cinéma, il m'a proposé un film que je tenais absolument à voir avec lui, et j'ai accepté. Enfin nous sommes allés au restaurant, j'ai mangé ma salade de fruits de mer et lui son steak haricots. La partie douce de la journée s'était ainsi déroulée. Pouvait commencer la partie violente de la soirée.

J'ai remarqué que plus l'homme est romantique, plus il a besoin de violence. Je n'ai pas expérimenté assez de femmes pour savoir ce qu'il en est, mais personnellement, je suis faite du même bois. J'ai donc aimé qu'il me plaque brutalement contre le mur pour m'embrasser, une fois

rentrés à la maison. J'ai aimé sa manière fougueuse de me déshabiller, tout comme j'ai aimé lorsqu'il m'a jetée sur le lit. Il m'a tiré les cheveux, m'a claquée. C'est comme ça qu'il me met en condition.

J'ai gardé le collier, selon sa volonté habituelle, et nue de toute part hormis du cou, je me suis offerte à sa virilité. Au bout d'un moment, il m'a retournée de ses bras puissants, et m'a dit :

'Met-toi à quatre pattes.'

C'était le signal. Il me caressait la gorge, d'un mouvement sensuellement étrangleur.

J'ai obtempéré, et il m'a pénétré violemment. Je lui demandais de m'insulter, et il m'insultait. Il était maître de son plaisir, tout comme moi, et nous sommes montés ensemble. Ses mains avaient tournées sur ma nuque, et enserraient le collier tout neuf.

J'ai joui, il a joui, et d'un mouvement sec, il a brisé le collier dont les perles se sont éparpillées sur le lit.

RÉCIPROCRATIE

INTRODUCTION 1

Au loin naviguait l'âme de Sid, lorsqu'il était le plus proche de lui-même. Cette transcendance par le non-être revêtait pour lui quelque chose d'intimement impersonnel, par quelque mysticisme paradoxal dont il était le pratiquant passif et non dévolu.

N'avait-il jamais été aussi près de ses sentiments que par l'exercice de détachement qu'il se plaisait à effectuer, cherchant ainsi à embrasser l'essentiel et le futile d'un même mouvement global et particulier à la fois ? N'avait-il jamais perçu autant de libération face à la contrainte ? N'était-il pas le plus idiot des hommes à rechercher l'accomplissement de soi au travers de la sagesse, et le plus sage à se soumettre aux plus petites bassesses de l'existence ?

Tous ceux qui avaient ne serait-ce qu'entendu parler de Sid s'accordaient en une certitude le concernant : il incarnait la toute relative pureté qu'un être eut été permis d'irradier. Il n'était pas parfait, il n'était pas excellent. Il n'était pas non plus de ces personnalités qu'on aurait affublé d'un destin particulier ou hors norme. Mais de lui émanait un équilibre certain, une nuance extrémiste que beaucoup jugeaient harmonieuse, centrée autour d'un point gravitant proche de l'osmose, d'une stabilité non pas immobile, mais apaisée. Tout en lui, avait-on l'impression, respirait les prémisses d'une sorte d'illumination qui ne se voulait pas supérieure, mais au contraire tout à fait normale, comme s'il eut trouvé la voie accessible à tout un chacun vers l'achèvement, mais qu'aucun n'avait su trouver avant lui.

Pourtant, ni la fierté de ses parents, ni l'admiration de ses amis, ni le respect de ses professeurs ne suffisaient à lui faire ressentir le sentiment de satisfaction qu'il avait toujours poursuivi. Sid se sentait creux à l'intérieur de lui-même, en dépit de tous les reliefs qu'il s'efforçait de modeler sur son personnage d'argile. Sid se sentait vide dans son cœur et dans sa tête, alors qu'il s'attelait à se remplir de tout ce qui lui semblait juste et digne.

Comme le lui avait enseigné la loi de la réciprocité, il considérait le monde au travers de son milieu, comme tout aussi exempt de substance que lui-même. Ni les sciences ni la religion ne trouvaient en lui de réponse particulière ; ni la politique ni le commerce ne soulevaient chez lui d'aspiration ; ni les arts ni les mœurs ne lui inspirait de résonance.

Et ce qui le rendait le plus malheureux, c'était que personne, à la vue de sa manière d'être si profonde en apparence, ne le prenait au sérieux lorsqu'il tentait de formuler son désespoir. Quoi, s'exclamait-on sur le ton de la plaisanterie, toi ? Ne sois pas si dramatique, voyons !

Ainsi allait la mélancolie de Sid, indépendamment de son bonheur qu'il avait su développer bien plus que ses pairs.

INTRODUCTION 2

Lui qui n'était jamais empressé ou démotivé, n'avait pour but que l'absence de but, n'avait d'envie que le dépassement de ses envies, n'avait de peur que la peur elle-même. Aussi, aussi large que fut son ambition dépourvue, Sid arriva à la fin de l'allongement maximal

des études générales qu'il avait suivies, avec cette conviction qu'il avait déjà atteint l'épanchement du vase de ses aspirations, et que plus rien ne pourrait lui apporter plus que ce qu'il avait déjà ; le sentiment d'avoir accompli ce que tous recherchaient sans même s'en rendre compte.

Si souvent il avait été épris du désir de s'en aller de sa vie, de jouir du repos éternel, de se défaire de son existence nouée au monde matériel, qu'il en vint, au moment où il devait décider quelle serait sa voie, à vouloir suivre la mort et explorer sa quintessence.

Le dernier jour, après les cours, il rejoignit son père et lui formula son souhait.

- Père, déclara-t-il, après ces longues années d'errance et de confusion, je sais maintenant vers quoi aspire ma volonté. Je sais que cela sera dur pour toi de me donner ton accord, mais j'en ai besoin s'il te plait, car je ferai tout pour que tu m'acceptes comme je suis. Puis-je continuer mon chemin en devenant assassin ?

Le père resta impassible, mais Sid perçut le trouble qu'il venait de semer dans son esprit. Un instant de silence flotta entre eux, puis le père laissa couler quelques questions qui ne se voulaient pas consciemment motrices de freins envers son fils.

- Sais-tu quelle vie de réclusion t'attend sur ce chemin ? Sais-tu que, même s'ils sont seuls à posséder le droit de prendre n'importe quelle vie sans sanction, ils sont également seuls à pouvoir être tués sans punition par n'importe quelle vie ?

Sid baissa les yeux, non pas parce qu'il était gêné ou dérouté, mais parce qu'il avait besoin que les mots de son père aient un certain poids, pour l'un comme pour l'autre. Puis, les relevant, il répondit.

- Je sais tout ça, et je l'accepterai sur tu l'acceptes avec moi.

Le père murmura qu'il avait besoin de réfléchir, et Sid lui assura qu'il attendrait sa réponse. Il savait que son géniteur et mentor paternel lui accorderait son souhait, car il était homme à respecter les libertés de chacun, fussent-elles illusoires ou trompeuses, mais il avait besoin de sa bénédiction pour avoir la conscience tranquille, par l'acceptation sinon la compréhension de ces décisions. Aucun plan alternatif, aucune issue de secours n'avait germé dans ses intentions, parce qu'il attendait tout simplement la réalisation de son désir. Son attente ne devrait pas durer plus que le temps nécessaire à son père pour accepter son fils, mais il se morfondit néanmoins dans le doute réel qui s'opposait à sa certitude planifiée.

Lorsque quelques jours plus tard il vit son père entrer dans sa chambre la mine sérieuse, il comprit que le moment était venu pour lui d'accomplir son ambition.

ACTE 1

Le maître assassin avait tout d'un homme ordinaire. Une expression ni grave ni légère, un code vestimentaire ni tape-à-l'œil ni réservé, une démarche ni assurée ni apeurée, une voix ni négligée ni poussive.

Sid le rencontra au pied du clocher à midi pile, et celui-ci commença sa leçon immédiatement.

- Un assassin est en traque comme il est traqué, c'est pourquoi c'est un vagabond clandestin. La règle pour ne pas être tué est de ne pas divulguer ton identité : nous vivons dans un monde d'hypocrites, tu dois être le meilleur d'entre eux si tu veux te sentir en sécurité. Beaucoup sont ceux qui reconnaissent le besoin de nos existences malfaisantes, comme ils acceptent de mentir ou de gifler. Mais beaucoup sont également ceux qui voudront te voir mort, même si cela signifie pour eux s'adonner, pour t'éradiquer, au même mal que tu effectues. Maintenant suis-moi.

Sid suivit le maître, Lester de son nom, sans poser de question. La réflexion lui vint alors qu'il avait toujours cherché une âme enseignante, par trois pensées complémentaires. Qu'on est toujours le con de quelqu'un ; que chacun a du potentiel pour quelque chose ; qu'on n'a jamais fini d'apprendre. Ainsi, avide d'apprendre par meilleur que lui, il s'était souvent reconnu par cette considération pour les qualités d'autrui, qu'il tentait toujours de dénicher afin d'en tirer profit. Mais était-ce cela le moyen de la quête du progrès ?

Puis il réalisa que le progrès avait ses désavantages d'être infini. En le poursuivant, il serait toujours insatisfait, car il y aurait toujours plus à effectuer après qu'avant. Or l'essence de tout but était l'achèvement, ce qu'il commençait à vouloir atteindre.

Il chassa de son esprit ces pensées qu'il affectionnait pour se concentrer sur sa nouvelle mission, à laquelle il ne voulait faillir.

Lester l'emmena dans l'hôtel qu'il avait réservé pour la nuit, et reprit la parole qu'il avait abandonnée depuis ses derniers mots lors de leur rencontre.

- Il serait inutile de te former alors que ce métier n'est pas fait pour toi, c'est pourquoi tu commenceras à tuer dès que j'aurai fini de parler. Tout assassin officiel agit avec du matériel officiel. C'est ainsi que la police reconnaitra tes actes et te laisseras les effectuer sans te poursuivre. Si tu utilisais autre chose que les outils du gouvernement, tu serais immédiatement arrêté pour meurtre illégal.

Ouvrant une trousse à stylo, il continua.

- Voici un sniper, tu commenceras par ça car tu n'as pas à te mettre en danger pour l'utiliser. C'est un dispositif laser connecté à tes lentilles. Tu repères ta cible avec tes yeux, tu la verrouilles avec les nanots, et tu appuies sur le bouton du stylet lorsque tu veux exécuter. Tiens, prends-le, il est à toi.

Sid considéra l'objet qu'il avait vu maintes fois dans des productions cinématographiques, avant de s'en emparer. Il s'approcha alors de la fenêtre, et essaya l'arme sans prendre le temps de laisser monter le désir de tuer, car il n'y en avait pas.

- Très bien, je vois que tu as le sang froid nécessaire à l'activité. Maintenant quelques notions de base. Tu verras que le salaire pour ton travail dépendra fortement du client et de la cible, mais comme pour tout métier, tu as surtout besoin de passion

pour exercer. C'est pourquoi tu devras te faire acteur de ton état, et pour cela tuer également pour les sentiments. Lorsque tu repèreras quelqu'un qui te semble abject, tu seras en devoir de l'éliminer sans rétribution, seulement parce que tu considères que le monde se portera mieux sans lui. C'est ce que tout client pense également à chaque contrat rémunéré. L'intérêt de tout ça réside dans la subjectivité. C'est par la volonté de chacun que s'exprime le bien-être de tous, et même si on ne sera pas toujours d'accord avec toi, il n'empêche que c'est ta vision qui s'exprime.

Sid resta silencieux, sans trop savoir s'il devait prendre au sérieux cette autorité qui lui conférait le métier, ou au contraire la dénigrer par manque de confiance en lui.

Il semblait que sa bouche s'était fermée depuis qu'il avait rencontré Lester. L'ayant remarqué, il en fit part à son maître. Celui-ci lui répondit :

- Un assassin n'a effectivement pas besoin de paroles intempestives, mais uniquement de mots justes. Il n'y a pas grand chose à redire sur la méthode, c'est pourquoi tu te tais.

Sid digéra les paroles de Lester, qui reprit peu après.

- A l'instant, je t'ai fait abattre quelqu'un arbitrairement pour voir ta capacité émotionnelle, dans la sécurité assurée par le fait que tu choisiras une personne qui t'apparaît désagréable. Mais un assassin a également besoin de savoir qui il tue, ne

serait-ce que pour confirmer ses sentiments.
Renseigne-toi donc sur celui à qui tu as ôté la vie.

Consultant les nanots dans sa tête, Sid parcouru les différents articles de presses qui étaient immédiatement parus à propos de l'événement. Puis, toujours dans sa tête, il fouilla les fichiers personnels autorisés par son métier concernant ce certain Pal Mavlov, trente-huit ans, divorcé, misogyne martyrisé par les femmes, avocat de métier, avec une moyenne de quatre milliards six cents millions deux milles quatre cents cinquante six déviations biologiques. Il consulta les données psychologiques de cette première cible, ses antécédents historiques, ses habitudes quotidiennes, etc. Néanmoins il ne put ni infirmer ni confirmer le ressentiment presque aléatoire qui l'avait choisi lui plutôt qu'un autre. Encore une fois Sid se sentait parfaitement étranger à cet homme, qu'il trouvait aussi plat qu'insipide.

- C'aurait pu être lui comme un autre, avoua-t-il à Lester. Je le hais autant que je l'aime, et seul mon inconscient a pu décider de son sort, par je ne sais quel jeu d'incompatibilité entre lui et moi.
- C'est tout ce qui compte, rassura l'assassin, que tu l'aies choisi et ne le regrettes pas.

INTERMEDE 1

La carrière de Sid suivit son cours, et bien après qu'il fut passé lui aussi maître assassin, il envisagea sa quête personnelle comme désincarnée par l'accomplissement matériel. Certes il avait gagné de quoi vivre, certes il

s'était complu dans l'effet de son métier. Il avait tout ce temps été avide d'expérience dans laquelle il oubliait son bonheur et son malheur, pour ne faire qu'un avec son moi et l'univers. Il avait exploré l'art de tuer, tous les moyens qui l'avaient tenté, toutes les fins qu'il avait considéré comme justifiées.

Mais son activité ne lui avait pas révélé toute la valeur de la réciprocité, la loi de la réciprocité qui voulait que le chasseur soit en même temps la proie. Ainsi il souhaita se réorienter, accéder à ce qui lui semblait être une meilleure voie, plus en adéquation avec ses aspirations.

Car tuer ne lui avait pas non plus apporté le sentiment de parvenir au sommet de la montagne, d'embrasser d'un regard le panorama de sa vie, de contempler en dessous de lui la mer de nuages qui l'abreuvait jour et nuit. Il nourrissait encore intérieurement le désir de franchir la ligne d'arrivée, de parvenir à l'aboutissement de son existence, de combler ses besoins.

Il s'était senti plus puissant, plus sage, mais jamais il n'avait senti qu'il possédait la relique de sa vie entre ses mains. C'est pourquoi il se demanda si la possession avait quelque chose de vraiment réconfortant, si obtenir ce qu'on désire suffisait à étancher sa soif, ou si au contraire elle ne faisait qu'accroître ce sentiment de manque. Lui qui n'avait jamais vraiment été dans le besoin de posséder des objets, décida alors qu'il devait étendre cette doctrine en se débarrassant de tout ce qu'il avait acquis durant sa vie, y compris et surtout ses connaissances et ses savoirs.

Il se rendit donc au département des métiers, et changea de statut professionnel.

ACTE 2

D'assassin Sid devint sans abri, mendiant. Il abandonna ses armes et son argent, et se mit à la rue. Son état de dépossédé, selon la loi de la réciprocité, le rendait aussi impossédable. Il n'avait donc plus aucune obligation envers la société, comme la société n'avait plus aucune obligation envers lui. Il se délecta de cet état de liberté totale, de non contrainte formelle, et enfin connu la sensation qu'il recherchait depuis bien avant qu'il eut su la formuler, celle de plénitude bien heureuse, son nirvana à lui.

Et il rencontra d'autres mendiants, qui eux aussi avaient ce sourire accompli et pur sur le coin des lèvres, affranchis de toute chaînes, libérés du joug de la civilisation. Avec eux il s'adonna à l'abandon matériel et mental, au rejet de tout, car c'était à son sens et au leur, le moyen de jouir le plus simplement du fait de vivre.

Il n'était pourtant pas débarrassé de toute interaction avec son monde. Son presque dernier lien fut la drogue, dans laquelle il se plongea sans limite, pour se fuir lui-même, mais aussi pour se retrouver. Enivré par la plus commune d'entre elle, l'alcool, il connu la légèreté d'esprit, la dérision la plus totale, ainsi que le fugace sentiment d'amour inconditionnel. Plus il buvait et plus il se sentait, à la fois proche et lointain de sa vie.

Il apprit donc à se défaire de sa tête, à ne plus vivre pour réfléchir, ni réfléchir pour vivre. Là où il refusait tout

contact, il se retrouvait avec cette absence de but, seul symptôme de l'accomplissement de tous ses désirs, dont la source douloureuse était à présent tarie. Il n'y avait plus en lui aucune aspiration, aucun mouvement écœurant dont il avait eu auparavant le besoin de se détacher. Il était présent et absent en même temps, complet, entier dans sa nullité. Plus rien ne pouvait l'atteindre, ni la faim ni le froid, ni la pauvreté ni la maladie. Il voguait sur son existence comme une barque le long d'un fleuve paisible, sans besoin de ramer contre ou avec le courant.

Hélas, ce sentiment de stabilité quiète ne dura pas. Les mois passèrent et il sentit renaître en lui la mortification de l'âme que soulève l'immobilité. Son esprit se remit peu à peu en quête de quelque aventure, se sentit comme une passoire sous un robinet qu'on vient de fermer.

- Ma vie n'est que mouvement, déclara-t-il un soir à un collègue de non-travail. Je me suis satisfait un temps de notre liberté, mais aujourd'hui je sens qu'on m'appelle ailleurs. Je te le dis à toi car tu es mon ami, mais ce ne sont pas des paroles qui font plaisir, bien qu'elles ne soient pas malveillantes : je pensais que nous autres avions trouvé l'illumination par l'absence de responsabilité, mais je ne peux que remarquer que nous fuyons malgré tout quelque chose, et que cette motion n'est pas synonyme de paix intérieure. Nous sommes apeurés et haineux envers ceux qui ne partagent pas notre état, et même envers ceux qui vivent comme nous, avec nous. Crois-tu qu'il y ait une fin au caractère malsain de nos existences ? Crois-

tu qu'on puisse éradiquer cette souffrance de nos cœurs ?

Son compère s'enfonça dans un temps de réflexion, durant lesquels tous deux fixèrent les toits de la ville dans la nuit. Puis il proposa :

- Si ton souhait réside dans le combat contre le mal, je crois qu'il faudrait que tu cherches l'origine du bien le plus commun, celui qui affecte tout le monde. Je t'ai souvent vu songeur ou réfléchi, détaché ou impliqué, joyeux même, parfois, mais je crois qu'il est un domaine auquel tu n'as jamais trop rien compris, et celui-là est je pense, la cause et l'effet du bonheur.
- Je suis prêt à entendre ta raison, quel est ce domaine ? interrogea Sid, intrigué.
- Le rire.

Le mendiant lui laissa le temps de s'imprégner de sa vision, d'en soupeser la teneur, d'en extraire la logique de l'émotion. Un sourire s'affichait sur ses lèvres car cela faisait longtemps qu'il avait remarqué cette vérité chez Sid, et qu'enfin une discussion l'amenait naturellement à sa formulation. Il ne doutait pas non plus que Sid accepta le fait et fasse tout pour en assumer les conséquences, s'engageant dans un nouveau voyage initiatique au plus proche de lui-même, et de son humanité. Lorsqu'il eut attendu assez de temps, et voyant que Sid ne répondait pas, il poursuivit.

- Tu sais mimer le bonheur. Tu sais même l'approcher et l'envisager. Tu sais te relâcher, mais jamais complètement, car tu mentalises tout dans

ta tête. Même lorsque tu t'abandonnes à ton inconscient, tu n'es jamais très loin, la laisse à la main, tirant dessus pour ne pas trop t'éloigner. Et même si tu vis les choses plus profondément, tu ne sais pas, au contraire, te laisser submerger par la vague, te laisser te noyer dans ton bonheur. Tu as trop besoin de contrôle pour ça, et même lorsqu'il s'agit de décontrôle, tu restes avec la sécurité qui t'assures que c'est toi qui a choisis cette absence de maintien. Maintenant écoute ce conseil, car il ne te manque plus que lui. Laisse toi aller, non pas dérivant sur le fleuve, mais coulant jusqu'au fond. N'ai pas peur de ton absence.

Sid voulu essayer immédiatement ce que son ami lui indiquait, mais seul un rire convenu et un peu nerveux sorti de sa gorge, et il sentit d'autant plus le chemin qui lui restait à faire.

INTERMEDE 2

Alors il reprit la route, cette fois non plus pour s'éloigner de son ignorance passée, mais au contraire pour regagner ce que son âme avait perdu en s'incarnant.

Il retourna voir son père, et lui raconta ses aventures. Il avait été assassin, il avait été mendiant. Aujourd'hui il avait retrouvé son goût pour l'inabouti, et se promettait de tout tenter pour se remplir à l'infini d'expérience, tant que son existence finie le lui permettrait.

Son père senti que Sid avait grandi, et qu'il grandirait encore, tout comme lui-même continuait de grandir. Mais son fils le faisait sur un chemin multiple,

comme peu de gens de leur époque, car il était toujours en quête d'un changement radical. Etait-ce, se demanda-t-il, par résonance de cette lassitude qui l'enivrait durant sa jeunesse, ou par sa curiosité naturelle, ou sa quête de l'absolu, ou encore ce sentiment d'être étranger à lui-même quoi qu'il effectue.

Toujours est-il qu'il ne fut pas surpris d'entendre son nouveau projet.

- Je n'ai plus besoin de ton accord, père, mais il me ferait tout de même plaisir et sera plus accessible cette fois-ci. Puis-je devenir clown ?

Son père, plus joyeux à cette idée, le gratifia néanmoins d'un avertissement.

- Bien sûr Sid, fais selon ton désir. Seras-tu capable de rire des autres, et que l'on rie de toi ?
- J'apprendrai à l'être, ou j'abandonnerai, mais j'aspire à essayer, lui répondit son fils.

ACTE 3

Et Sid suivit la voie de son cœur.

Il se produisit dans des cafés pour commencer. Parfois la foule était chaleureuse dans cette intimité, d'autres fois elle l'ignorait complètement. Sid était persévérant, et il ne se froissait pas de l'accueil qu'on lui réservait, comme il ne s'en extasiait pas non plus. Son but était de se former à l'école du rire, non pas pour se lâcher, comme lui avait conseillé son ami mendiant, mais afin de comprendre comment se lâchaient les gens. Il apprit donc les rouages d'une bonne blague, d'un bon sketch, d'un bon spectacle.

Là où il se lâchait résidait dans l'écriture de ses productions. Il cherchait ce qui le faisait rire lui, par-dessus tout, car il savait qu'il fallait croire en ce qu'on fait pour que cela fonctionne.

Puis il anima des fêtes, puis encore des festivals. L'accueil qu'on lui réservait était cette fois plus franc mais moins direct, car le public était plus nombreux.

Ensuite il endossa son costume pour ambiancer des lieux plus sérieux, comme des colloques, des conférences ; là où il n'avait jamais vraiment senti le besoin de rire. C'était là, selon lui, qu'il y avait le plus de difficulté à réussir.

Ce faisant, il n'abandonnait pas sa quête de performance et d'accomplissement, car il lui était impensable de se laisser couler au fond, comme le lui avait suggéré son ami. C'était la première fois qu'il sentait sa psyché incapable de quelque chose, et bien qu'il le regretta au début, il réalisa ensuite que sa difficulté le ramenait à sa condition d'humain, lui qu'on avait souvent considéré comme polyvalent, presque omnipotent.

Le rire l'aida dans sa leçon d'humilité, et bien qu'il rie de tout son cœur, il sentait qu'il ne riait pas encore comme les gens riaient, avec un détachement pur, un relâchement total. Mais c'était assez pour lui, son rire timide et retenu avait quelque chose de satisfaisant qui lui apportait le bien nécessaire à ses états d'âme.

Alors il continua à rire, à rire de tout. L'époque qu'il traversait était facile, car les gens étaient décomplexés et plongeaient volontiers dans l'autodérision. Néanmoins au fur et à mesure qu'il avançait, il sentait la fracture entre les humoristes et leur public, la limite de l'engagement.

Sans lui on riait moins, et pas sur tout. Sans lui on ne s'autorisait pas à se critiquer par l'humour, à se juger par le rire. Un jour il se fit la réflexion qu'ils ne comprenaient la caricature que si on omettait de dire qu'elle partait d'une observation concrète.

Il réalisa qu'encore une fois il lui faudrait voguer vers d'autres horizons pour continuer à explorer son chemin.

CONCLUSION

C'est par un événement tragique qu'il décida de quitter son métier. Lors de la mort de son père, il fut incapable de rire, et alors il comprit les gens qui disaient qu'on ne peut pas rire de tout. Du moins pas tout de suite.

Sa désorientation face à la situation lui fit prendre conscience de l'état stationnaire qui l'avait caractérisé durant son existence, aussi décida-t-il qu'était maintenant révolu pour lui le temps de l'expérimentation et de l'aventure.

Rassemblant ses économies, il vécut de rien durant le temps de l'élaboration de son premier roman, qui se vendit plutôt bien et lui permit de se stabiliser. Se complaisant dans sa nouvelle expérience de vendeur de rêve, il continua, et peu à peu les questions incessantes qui polluaient son esprit se firent plus discrètes, jusqu'à disparaître complètement au profit d'éléments de satisfaction qui le comblaient bien plus qu'il ne pouvait l'imaginer.

Il avait ainsi passé le cap de l'enfance et de l'apprentissage, et était prêt dorénavant à retranscrire à

son tour son savoir, sa vision du monde, ses désirs et ses peurs.

NEPTUNE

Larmoyant sourire, laisse moi m'enivrer du rythme de tes bercements.

Je me noie dans une flaque de sanglots, tandis que le navire de mes émotions, sans capitaine, dérive au gré de la tempête ruisselant de chagrin.

Survient alors l'accalmie, totale contradiction de ce mugissement révolu. Plus aucun souffle dans mes voiles, plus aucune brise dans mes cheveux. Rien.

Le soleil tape, et se reflète dans l'eau. Entre le ciel et l'océan, je flotte, trop léger pour sombrer, trop lourd pour m'envoler.

L'horizon au loin s'étale, et dessine le contour de mon agonie.

La dépression de mademoiselle Genevis apportait de la joie à son entourage indirect. Il n'était pas une âme dans son immeuble qui ne s'était interdit, au moins intérieurement, de rire de son attitude si déplorable qu'elle en devenait burlesque.

Monsieur Ricard, le plus acariâtre des locataires, lui avait, par un incongru accès de gentillesse, tenu la porte de l'ascenseur juste après son déménagement. Elle ne l'avait même pas remarqué et avait commencé à emprunter l'escalier, de sa démarche interminable, pendant que traînait au sol le cabas de tissu usé rempli de pelotes de laines. Il lui avait presque crié dessus : 'Madame, hé madame ! Madame !'. Elle avait haussé un sourcil, à peine consciente que c'était à elle qu'on s'adressait, tandis que le cabas sautait d'une marche sur la suivante. Monsieur Ricard s'était renfrogné, puis avait observé le spectacle pitoyable. Un sourire s'était alors

dessiné sur ses lèvres, et il avait appuyé sur le bouton du premier étage. Lorsque la porte s'était ouverte, il avait jeté un œil en contrebas, et son sourire s'était raffermi. Mademoiselle Genevis avait à peine progressée, et se traînait toujours d'un échelon à l'autre. C'est la première fois que monsieur Ricard faisait preuve d'un peu de gaité en la compagnie d'un autre résident.

La mère Céline avait bien eu pitié d'elle au début, mais lorsque son mari était rentré de son voyage en tunisie, elle lui avait parlé d'elle sur un ton qui, s'il ne se voulait pas moqueur, était tout de même souriant et un brin espiègle. 'Tu la verrais, hihi, toute rabougrie, les yeux mi clos, la bouche béate ! Elle ressemble à la première gueule de bois d'un adolescent ! Non vraiment, elle doit se droguer, ou je ne sais pas.' Elle parlait des gens selon ses intuitions et ressentis, et elle était sincèrement indifférente à la teneur insultante de ses propos, car elle ne voulait que faire passer l'émotion de son âme ; et bien sûr, elle se serait abstenue d'en causer de la sorte devant l'intéressée. Néanmoins elle riait, inconsciemment, de cette démarche pataude et démotivée, qui caractérisait mademoiselle Genevis.

Les adolescents de la résidence, qui n'avaient rien d'autre à faire que fumer dans le hall, la voyaient passer lorsqu'elle sortait. La première fois, ils avaient eu une mine de dédain dégouté, puis étaient passés à autre chose. Mais à force de la voir, ils avaient développé un petit jeu bête et méchant. 'Madame ! On a retrouvé votre peigne', disaient-ils lorsque sa chevelure grisonnante était plus embrouillée que d'habitude. 'On a reçu une lettre de votre mari, il se sent bien mieux avec la nouvelle', lui

confiaient-ils lorsqu'elle avait au contraire eut le courage de se coiffer. 'Alors, on promène sa chienne ?' Lui lançaient-ils d'autres fois, bien conscient qu'elle n'avait pas le moindre petit animal à sortir. Ils avaient collé sur sa boîte aux lettres un autocollant demandant 'Oui à la pub, sinon je ne reçois pas de courrier', qu'elle n'avait jamais décollé.

La vieille Gertrude, qui habitait au rez-de-chaussée, se ravit de son arrivée, car elle se sentait plus belle en sa présence. Elle se montrait néanmoins gentille avec mademoiselle Genevis, lui demandant comment ça allait, écoutant les réponses brèves à voix basse d'une oreille satisfaite. Intérieurement, elle pensait : 'Oui, vous n'avez pas envie de me raconter votre vie et moi je n'ai pas envie de l'écouter, mais ça me fait tellement de bien de vous voir plus décrépite que moi que je vous sourirai tous les jours où je vous croiserai.'

Même le concierge, qui se devait d'être sympathique avec tout le monde, ne pouvait s'empêcher de rire au fond de lui-même lorsqu'il la voyait. 'Vous êtes ravissante aujourd'hui', disait-il au début pour faire bonne figure, puis ensuite parce qu'il ne trouvait rien d'autre à lui communiquer.

Mademoiselle Genevis ne parlait à personne, ou presque, et en baragouinant d'une petite voix qui ne pouvait aligner que deux ou trois mots tout au plus. Elle traînait sa phobie sociale depuis sa plus tendre enfance. Prise en charge par les allocations, elle avait passé sa vie à sortir tous les jours s'acheter son billet de loto. Mais comme beaucoup de joueurs, elle n'avait jamais envisagé ce qu'elle ferait si elle gagnait. Aussi avait elle été prise au

dépourvu lorsque c'était arrivé. Et comme beaucoup de joueurs, elle avait sombré encore plus dans la dépression après l'événement, parce que cela l'avait coupé de la réalité. Elle n'avait pourtant pas souhaité dépenser son gain, et l'avait gardé pour elle en attendant de décider quoi en faire.

Derrière son caractère déprimé, se dévoilait une bonne volonté de faire le bien. Aussi après quelques mois à se faire une idée de ses nouveaux voisins, elle décida d'acheter l'immeuble et de donner leurs appartements aux locataires.

Ils furent initialement surpris, puis reconnaissants. Puis la routine s'installa, et ils recommencèrent à rire de mademoiselle Genevis. Rien n'avait changé pour elle, elle déprimait toujours autant, et continuait à jouer au loto tous les jours.

JOUSKA

« Jouska : *nf* – *Conversation hypothétique que l'on se projette dans sa tête.* »

Je fais tourner la paille, et les glaçons s'entrechoquent. Je m'imagine leur bruit pour couvrir le vacarme du dancehall, et leur tintement m'apaise.

« - Qu'est-ce que je fous là, moi ? »

C'est la seule pensée qui erre dans ma tête depuis que je suis entré au Club ; ce lieu où on se dénude de notre cerveau pour mieux interagir avec la société, ce lieu où l'instinct et la spontanéité sont les seules lois pour se lâcher complètement.

Derrière moi j'imagine les ombres danser. Les jambes pulsent, les bras voguent, les cheveux volent. On m'a envoyé un septième verre, et la substance rend mes perceptions extrasensorielles exacerbées tandis que ma conscience avance au ralenti. Les nanites ne peuvent rien contre l'alcool, et c'est tant mieux.

En face de moi, la serveuse essuie une pinte. Elle est belle, souriante, sociable. C'est son métier qui l'a choisie, et j'aperçois entre deux flashes stroboscopiques un rêve niché derrière son regard. Il y a de ça une ou deux heures, elle a remarqué que je ne me mêlais pas aux autres, et elle m'a prît en pitié ou en affection. Moi j'arrive pas à parler ou écouter dans ce brouhaha, mais même sans ça je n'aurais pas alimenté la conversation, juste pour la voir s'étouffer et décéder en même temps que sa bonne volonté.

C'est pas contre vous, c'est juste que j'aime pas parler.

Les nanites me rassurent en me disant que personne n'a capté le signal. Comme d'habitude, je suis un fantôme. En même temps je le sais bien, il est très ardu de parvenir à faire naître une idée dans le réseau sans action extérieure ; une parole, un geste. Néanmoins j'imagine la baisse de tension de la salle en semi-communion, comme si j'avais ajouté un mauvais tas de sable d'un côté de la balance. Inconsciemment, ça joue sur les statistiques, toutes ces pensées inavouables.

Du coin de l'œil, j'aperçois quelqu'un tirer le tabouret à ma gauche et s'y assoir.

« - Ne tourne pas la tête vers moi. » *Mais admire moi tout de même.*

Je décroise mes bras, les lève du comptoir, et lui pense une réponse.

« - Manière un peu simple pour susciter de l'intérêt / manière efficace pour susciter de l'intérêt. » *Choisis bien.*

La serveuse s'approche d'elle et tend l'oreille. Moi je n'entends que quelques voyelles perdues dans l'espace. Nous répétons ensemble pour que je comprenne.

« - Deux caligineux s'il vous plait. » *Un pour toi un pour moi.*

« - Tu pourras me regarder quand je te tendrai le verre, mais je t'en prie ne me parle pas. Moi je ne te parlerai pas.

- Tu crois qu'on arrivera à quelque chose comme ça ?
- Pas besoin de parler pour faire du sexe. » *Je suis un mec, forcément il fallait que je pense à ça.*

Mais c'est toi qui l'as dit. Les nanites savent mélanger nos esprits pour ne former qu'une conscience commune.

« - Ne paniques pas, je cherche la même chose que beaucoup de gens ici, tu peux avoir confiance. Si tu ne me crois pas, remarques que je n'ai pas fui la pensée. Au contraire j'insiste, et je peux insister encore un moment si tu as besoin de temps. »

Voilà, on heurte la barrière des nanites. Le point godwin est sexuel pour les télépathes, et conduit le plus souvent à la fin de l'échange. Juste le poids du phénomène gravitationnel qui épuise la conversation intérieure lorsqu'il n'y a plus d'intervention extérieure. Mais nous l'avons posé avant toute chose.

« - On peut lutter contre le néant tu sais / on ne peut pas lutter contre le néant, tu sais » *Nous savons. Nous espérons.*

Elle me tend un verre, et comme convenu, je la regarde. Nous nous sourions, entendus. Je suis un peu gêné, parce que ne se fier qu'à sa pensée en ce qui concerne les relations est anti-conventionnel, voire dangereux. Mais mon envie de palpitations me pousse à suivre son jeu.

« - Tu es muette ? » *Je suis vraiment con.*

« - Fais comme si. »

« - Rares sont les muets télépathes » *Ils n'ont pas cette synchronisation de l'élocution qui nous fait prendre conscience de l'action des nanites.*

« - Mais ceux-ci sont bien plus puissants que les gens ordinaires. »

« - Tu es suffisamment puissante pour soutenir une conversation mentale sans aide extérieure pendant plus de quelques secondes.

- Et toi tu as le cran de la suivre.

- J'aime penser. »

Nous fixons droit devant nous pour ne pas perturber le flot de nos pensées par des regards intempestifs chargés d'émotions, et demandant une réaction extérieure, mais nous nous surveillons du coin de l'œil.

On se concentre mieux sur un objectif lorsqu'il nous est partiellement caché. Ca n'empêche pas notre conversation de vaciller.

« - Tu fais quoi dans la vie / Tu fais quoi ici ?

- Viens on s'en va / Viens on reste. » *Je stresse un peu.*

Je me frotte les yeux, elle renvoie ses cheveux d'un coup de tête.

« - J'ai cru t'avoir perdu un instant / Je suis là / Tu es là ? »

« - Une gorgée à trois ? Un, deux, »

Nous buvons simultanément, et cette coordination me chatouille le cœur. Un petit sourire pointe sur mes lèvres. Je pense qu'elle sourit aussi.

Un sentiment de vide m'envahit. Celui-là même qu'on ressent lorsque la pensée est en excès. Pour une fois j'ai envie de parler, mais elle me l'a interdit. Adrénaline. Ma voix reprend.

« - Bon, et maintenant ? » *Je compte sur toi.*

« - Maintenant il est temps de mieux se connaître. Tu es prêt à m'imaginer ?

- Je ne sais pas. Que dois-je imaginer ? » *Et comment être sur que ce n'est pas que mon imagination ?*

« - La chose la plus folle et spontanée qui te vienne à l'esprit. »

C'est vrai que j'utilise cette technique pour faire deviner aux gens les choses. Parfois la réflexion se fait plus facilement sans réfléchir. *Elle me plaît, cette fille.*

« - Tu es membres d'une secte qui bannit la parole au profit de la pensée. »

Je fixe toujours droit devant moi, mais mes yeux tirent vers le côté pour percevoir un signe de sa part. C'est une pensée qui vient.

« - Et tu voudrais m'embrigader. » *Tu m'as menti pour le sexe !*

« - Ca te plairait ? »

J'ai peur des sectes.

« - J'ai peur des sectes. » *Mais celle ci à l'air tout à fait pour moi.*

« - Celle là est dangereuse, en plus. » *Elle rebondit en amplifiant ma peur pour la mettre en dérision, on dirait moi tout craché. Et ce n'est pas non plus faux pour autant je suppose.*

« - Je suppose que vous êtes tous des éclopés, comme moi ? »

Je suis Somnambule.

- Toi tu es Somnambule. Il fallait pas te réveiller.

- Et toi ?

- Devine...

Et merde, ces quelques mots d'introduction sur le sujet ont tenus suffisamment longtemps pour que tout ce qui

sorte à présent ne soit plus de la spontanéité pure, et soit donc faussé par la reprise de l'imaginaire sur la télépathie. *Il faut changer de sujet et pour retrouver un instant de vide propice à l'élan.*

« - Le mystère s'épaissit. J'espère au moins que t'as toujours envie de sexe... »

Une gorgée. *Un caligineux. Je ne connaissais pas.*

« - Le mystère s'épaissit. »

Il est temps de retenter un élan de pensée pure. Mais je sens l'échec revenir.

« - Je n'arrive pas à comprendre comment on peut réellement influencer le monde par la pensée sans piratage.

- Qui te dit que nous n'utilisons pas ça également ?

- Ah, enfin, de la méfiance. » *Je m'inquiétais de ne pas m'inquiéter. A quoi je m'attendais ? Une secte !*

Je trépigne sur mon tabouret de comptoir. Mon attention baisse. Mes intentions aussi.

Elle, est imperturbable. Elle a un doigt posé sur son verre à peine entamé.

« - Je t'en dis plus ou pas ? » *Je pose la question.*

« - Je préfère deviner... » Je réponds à la question.

Elle bloque un instant. Je continue.

« - La question est : m'entraîneras-tu dans un jeu dangereux ? Car non, je n'aime pas le danger. » *Car non, je n'aime pas le danger. Merde.*

Il faut que je plaisante pour me détendre, alors j'emprunte à nouveau sa voix pour parodier mon ressenti, car je ne suis plus en état de capter le signal pertinent.

« - Non, ce n'est pas ça la question, mais je te laisse deviner. De toute façon il faut que j'y aille là. Mais je pense qu'on se reverra. Ton parfait air innocent te donne des airs coupables qu'il me plairait de voir agir pour notre œuvre. »

« - Ahah, oui je... »

Elle se lève, coupant mon lien par surprise, et disparaît après m'avoir rapproché son verre.

Je ne joue même pas la carte de la persistance, je ne sais pas trop pourquoi. Peut-être à cause du sentiment de paranoïa qui m'envahit, ma petite mort cérébrale ravivée par cet abandon, que je me suis habitué à suivre.

Alors je me lève à mon tour et me dirige vers la sortie. Je n'ai pas touché au verre.

Devant le guichet au seuil de la porte, deux vigiles me retiennent et me demandent de patienter.

Ils attendent avec moi. Au bout d'un quart d'heure, c'est la police qui se présente à l'entrée. L'officier semble relativement gradé, et il avance avec assurance, précédant deux autres membres de la police mondiale.

Merde.

- Bonsoir. Identité ?

Je bredouille.

- Au nom de la loi je vous arrête. Vos chefs d'accusation vont de piratage du système informatique de l'état à trafic d'influence citoyenne, entre autres détails que vous aurez tout le temps de lire au poste. Vous avez le droit de garder le silence. Tout ce que vous direz pourra être retenu contre vous lors de votre procès.

RÊVE IMPOSSIBLE

Il fait beau, il fait chaud, et je me balade au milieu de ce qui pourrait passer pour une forêt dans un parc, mais qui n'est que la double lisière, le début et la fin d'un amas de noisetiers, en plein centre ville d'Annecy, perdu au fin fond de je-ne-sais-pas-où. Je marche, donc, et je décide que cette branche serait parfaite pour m'accompagner dans mes déambulations. Je ne sais pas comment je la délodge de son état naturel, ni d'où vient cette impression erronée que sont fichés en elle des centaines de petits clous que je tente d'extraire avec les dents, mais je m'en fiche. J'ai un maintenant bâton bien droit.

Arrivé au bord du lac, j'hésite quelques instants et, comme dans un état second, je m'avance dans l'eau jusqu'aux genoux. Quelques secondes plus tard, je réalise la connerie que j'ai eu d'effectuer ces quelques pas avec mes chaussures, mes chaussettes, mon pantalon.

Mais je m'en fous, c'est déjà oublié au son de cet hélicoptère qui approche. Alors je lève les yeux, et je contemple. En prévision de la fête du lac, le comité a saisi l'occasion en or qui s'est présenté quelques semaines auparavant dans un zoo de Marseille, et a acheté la toute première baleine boréale allergique au sel. Souhaitant la réintroduire dans le lac pour en faire la vedette du show, ils ont donc affrété le plus gros des hélicoptères pour la transporter jusqu'aux eaux douces du lac, jusqu'à ce que la fête soit finie. Et oui, parce que ça mange, ces bestioles, et il n'est pas question de bousiller tout l'écosystème du lac. Il leur faudra donc rendre le cétacé à la fin de cette folie événementielle. Le problème est que ledit mastodonte marin ne se plait guère dans les eaux pauvres d'Annecy, et voilà maintenant quatre fois en trois jours

qu'il vient s'échouer sur les plages en avalant les quelques humains qui y traînent. Fort heureusement, tous on pu être sauvés de l'asphyxie dans son énorme estomac, mais allez expliquer à un croqué qu'on ne pourra pas lui regreffer ce qu'on n'a pas retrouvé de son cerveau à moitié dévoré, et qu'il devra souffrir de spasme incontrôlables tout le restant de sa vie.

Je contemple donc le mastodonte qu'on a repêché grâce à des câbles, transféré pour des analyses, puis retransporté en direction du lac. Car bien sûr, l'hélicoptère a été loué pour la même durée que la baleine, et reste opérationnel pour toutes ces opérations. Je détourne le regard cinq minutes, le temps de m'apercevoir que mes chaussures ont séché sous le soleil d'été, et que mon bâton a disparu, puis j'entends des cris d'horreur. Ils ont relâché le monstre marin, qui s'est immédiatement remis en chasse d'un immense espadon vert sorti de nulle part, qui l'entraîne à nouveau sur le rivage, en l'occurrence celui où je me trouve. Arrivant à forte vitesse, la baleine, la gueule grande ouverte, claquant des fanons, déboule en trombe sur la plage avec le poisson dans la bouche, et se mets à vomir sur tous les baigneurs tranquilles, avant d'en avaler quelques uns. Prudent, je me suis esquivé et contemple de quelques mètres le spectacle dégoûtant qui inonde de viscères de poisson et de bave le sable doré et soyeux de la plage. Mais c'est compter sans la vitalité destructrice de l'animal, qui repart à l'assaut en agitant la queue.

Je me réveille, intact, dans le noir. Où suis-je. J'entends des voix. Et puis un bruit de couvercles. Le ciel m'illumine par-dessus ma cage, et je sens que mes poignets m'attirent vers lui. Des milliers de ballons sont

attachés à des milliers de poignets qui m'entourent, dont les miens, et commencent à s'envoler en nous emmenant dans les airs. C'est alors que me parviennent ces quelques mots balancés dans un micro. 'Shootez-les avant qu'ils ne soient trop loin, et remportez des lots incroyables !'. C'est la fête du lac ! Puis je prends peur au son des carabines. Les ballons m'ont extrait de mon bocal et je vois à présent une armée de civils viser dans notre direction, avant que les coups de feu retentissent. Le ballon à mon poignet droit éclate, et je commence peu à peu à redescendre. Une fois au sol, j'agite dans tous les sens le deuxième ballon en espérant qu'ils ne le toucheront pas, et je cours, je cours furieusement en direction de la régie, sans même y penser. Je balance dans l'eau un technicien qui voulait m'assommer pour me faire rentrer dans les rangs. Et il m'insulte en slovaque.

Sans transition, je me retrouve interviewé par une de ses collègues, qui a sans doute apprécié ma course pour la vie de tout à l'heure, et qui a décidé de faire de moi la vedette d'un instant, en me parlant dans un français parfait. Je lui dis ce qui me passe par la tête :

'Je suis désolé pour votre collègue. Je ne savais pas que la ville avait embauché des slovaques pour la fête, ça doit coûter moins cher. Oh, pardon... mais vous savez, ce n'est pas méchant venant de moi, pas que j'admire votre économie, mais surtout que je ne suis pas matérialiste, et encore moins à la poursuite de l'argent, donc j'admire votre humilité : elle vous permet de vous illustrer une variété d'autres domaines. Par exemple, ce n'est pas votre parlé qui vous aurait trahis chez nous, alors qu'on sait

tous les deux que l'inverse aurait été parfaitement possible.'

Et je me retrouve dans le bureau des flics, et j'ai une affreuse envie de dormir. Je cherche pourtant une feuille pour noter quelques idées qui me font rire sans que j'en sache l'origine, mais je jette le tout car une fois couché sur le papier, je ne rigole plus du tout. Les accusations qui pèsent contre moi sont de l'ordre du petit dérangement public, c'est pourquoi ils me laissent partir sans demander de restes.

EROCRATIES

- Bien, vous avez dix minutes pour nous présenter votre Événement. Comme stipulé dans le code, vous avez le droit de traiter votre travail sur le sujet qui vous inspire, de la manière qui vous inspire. Ce travail doit se suffire à lui seul, c'est pourquoi il ne vous sera posé aucune question durant cet examen.

Vous pouvez commencer.

- Merci.

Tout d'abord ... je me revendique tel que je suis, à savoir un adolescent en pleine effervescence sexuelle. C'est sur ce thème on ne peut plus classique que je vais m'adresser à vous aujourd'hui.

Mais avant tout, je tiens à vous rappeler mes origines Maaïlmaïennes, et tout particulièrement la capacité qu'ont les personnes de mon espèce à voyager entre les univers parallèles.

C'est tout naturellement par le biais de cet outil que j'ai commencé mes recherches, qui se sont rapidement focalisées sur une espèce perdue au fin fond de notre galaxie, parce que même pour une production d'art étudiant, ces gens ne revendiqueront pas de droit dessus, pour la simple et bonne raison qu'ils ignorent tout de ce qui se trame en dehors de leur petit monde, et tout particulièrement de l'Universion.

Ces gens se sont orientés, à partir d'un certain point de divergence, dans trois voies différentes, dans tous les univers parallèles qui existent, que je vais vous présenter l'une après l'autre.

Je me suis donc propulsé dans la première branche de l'arborescence, et j'y ai rencontré un expert en la matière, un sexologue.

Je me suis présenté en tant qu'alien solitaire et curieux, et il a commencé à m'expliquer la situation. Il a dit : 'Notre société a parfaitement géré la sexualité des gens, à partir du moment où nous avons compris que nous ne pouvions nous soustraire au sexe. Comme l'a dit l'un des notre, 'tout est sexe'. Nous l'avons rendu obligatoire.

Une fois par jour, avec un partenaire, tiré au hasard par un programme informatique. Celui-ci tient compte de l'âge, et mixe les gens d'une manière équitable entre tous.

On s'ouvre alors à toutes les formes de sexualité au cours d'une vie, en fonction des fantasmes et habitudes de chacun. On vit de tout avec tout le monde, et statistiquement on retombe régulièrement sur nos préférences, qui deviennent plus des tendances occasionnelles que des diktats habituels. Les hétéros couchent en moyenne une fois sur deux avec un partenaire qui les excite, tout comme les homos. Ceux qui sont attirés par le physique tombent également, à des fréquences variables selon la difficulté de leurs goûts, sur des coups qui valent le coup. Il en va de même pour ceux qui se reconnaissent dans la performance de l'acte, que ce soit dans l'intensité ou la durée.

Ensuite, pour pimenter le plaisir, nous accordons à nos citoyens le moyen de varier les expériences, en mettant en place un moyen, pour ceux qui le souhaitent, de vivre des ébats avec des personnes d'âges différents, qui sont, eux, régis par des listes d'attentes qui sont,

admettons-le, très bien équilibrées depuis presque le début du sexe obligatoire, car depuis, tout le monde désire tout le monde.

Nous n'avons néanmoins pas négligé la part de sentiment qu'il peut y avoir dans un couple, et avons donc instauré pour ceux qui désirent vivre ensemble des calendriers où ils pourraient se voir trois jours sur sept pour élever un enfant, ou simplement se retrouver plus souvent qu'avec les autres personnes.

En définitive, nous sommes esclaves du sexe, mais nous en profitons pleinement.'

Puis, je me suis immiscé dans la deuxième branche de l'arborescence, et j'y ai rencontré un expert en la matière, un historien.

Quand je lui ai dit que je m'intéressais au sexe, il a haussé un sourcil du genre : 'mais qui s'y intéresse encore'. Et il m'a expliqué : 'Notre société a parfaitement géré la sexualité des gens. En l'abolissant. Il y a eut plusieurs étapes décisives là dedans, toutes dues à la technologie. Premièrement, le sexe est devenu obsolète lorsque les gens ont prit peur de leur propre corps. Toutes ces histoires de bactéries, d'hygiène, de maladies. Les gens se lavaient quinze fois par jour, se désinfectaient tous les orifices dès que quelque chose en sortait ou en entraient. On se trouvait si sale que plus personne n'excitait personne. On ne copulait plus que pour faire des gosses, ce n'était plus mainstream, comme ils appelaient à l'époque ce qu'ils étaient le plus nombreux à aimer.

Et puis il y a eu les couveuses, et alors là tout s'est terminé. Il n'y avait plus besoin de se reproduire, pour se

reproduire. On a alors inventé tous ces produits pour anéantir les accès de libido qu'il nous restait, et on a tout simplement arrêté de faire l'amour.

Depuis cette période là, il n'y a plus de frustrés, plus d'accros, mais aussi plus de guerres, et plus d'inégalités. Les gens se sont reconnu des émotions qu'ils n'avaient jamais envisagées de leurs vies. Les amitiés et les amours étaient comme enflammées par l'absence de ce parasite qu'est le sexe, et tout est entré dans l'ordre.

Nous vivons de plus avec un quotient intellectuel supérieur, un niveau de spiritualité plus élevé, et un taux de bonheur relatif jamais égalé dans l'histoire.'

Enfin, je me suis infiltré dans la troisième branche de l'arborescence, et j'y ai rencontré un expert en la matière, un prêtre.

Je ne lui ai rien dit, mis à part de me parler de sa vision du monde du sexe, et il m'a joyeusement expliqué : 'C'est marrant, c'est rare qu'on vienne me demander ça. Peut-être parce que nous, les prêtres, faisons vœux de chasteté. Peut-être ont-ils peur de faire naître en nous une jalousie frustrée. Ils doivent penser qu'on n'y connaît rien, alors qu'en réalité, nous sommes ceux qui en entendent la plus grande variété d'échos.

En tout cas ce que je peux vous dire, c'est que notre société gère sa sexualité sous la bannière de la liberté. On a le droit de coucher avec tout le monde, du moment que le monde est consentant.

Cela crée, comme partout dans la vie, une hiérarchie entre les gens, qui se vérifie en fonction de critères sociaux établis. La beauté, la performance sexuelle,

l'argent, l'habileté sociale, parfois l'intelligence, sont autant de facteurs qui vous positionnent sur l'accessibilité sexuelle qui vous définit. Bien sûr, cette accessibilité sexuelle peut varier au cours du temps, mais il y a néanmoins des limites palpables pour tout un chacun.

On peut cependant dire que, conformément aux mystères de la culture de masse, la plus grande partie des gens se suffit à sa condition et y prend même du plaisir. Mais on ne peut pas oublier que selon cette même loi des masses, la majorité des gens concernés par le sexe, y compris ceux qui n'y participent pas, par choix ou non, souffrent à un moment ou un autre de leur situation.

Mais c'est cela, là vie. Le bien et le mal imbriqués ensemble, pour le meilleur et pour le pire.'

Voilà, j'en ai fini avec les formes de sexe des univers de ce petit monde. Bien sûr, en tant que Maailmanien, je n'y comprends rien puisque le seul rapport sexuel que j'aurai dans ma vie sera fatal pour moi.

Mais je ne me plains pas, il paraît que chez d'autres espèces, ne pas avoir de rapports durant trop longtemps est mortel. Je ne supporterais pas une telle épée de damoclès.

Je termine sur cette petite touche d'humour humble en vous demandant à vous, membres du jury, êtres de lumières et purs esprits, quelle est votre conception imaginaire de la sexualité ?

PETIT-DÉJEUNER AU LIT

Nao Feng se réveilla par une tape derrière le crâne. La tête dans les nuages, il fut étonné de se trouver assis et, en un sursaut surpris, il tenta de se lever. Se heurtant aux cordages entravant son torse, ses bras et ses chevilles - respectivement au niveau du dossier et des pieds de la chaise de sa cuisine, amenée au beau milieu de sa chambre - il s'agita en tous sens pour tenter de s'extirper des scotchs et autres ficelles lui enserrant le tronc et les membres. Puis, après quelques vaines secondes, il se rendit compte qu'il était bel et bien noué à la structure de salon, et qu'aucun de ses mouvements ne lui permettait de s'en défaire. Alors, il scruta autour de lui, cherchant ou un coupable ou une solution.

Ne constatant aucun mouvement particulier dans la pénombre de la pièce, Nao voulu déplacer la chaise en vue d'atteindre la cuisine, ou il pourrait peut-être dénicher une lame pour se libérer. A ce moment là, il reçut une seconde frappe au dessus de la nuque et, effrayé, il tenta de se retourner en criant à travers la bande d'adhésif qui lui dessinait un sourire rectangulaire et argenté. Un homme encapuchonné s'extrait de l'obscurité en dévoilant sa silhouette dans la faible lumière nocturne qui passait par l'encadrement de la porte ouverte. Il tenait dans sa main un objet tubulaire, une fine baguette d'un bon double décimètre qu'il tint un instant devant lui.

Ne sachant que faire d'une telle situation, Nao ne pouvait que souffler par le nez en s'agitant à nouveau nerveusement sur le carcan improvisé dont il était, pour une fois, la victime - la chaise. Ses yeux révoltés imploraient un pourquoi, un comment, une porte de sortie quelle qu'elle soit. Cependant, le ravisseur répondait,

muet, à ces prières intérieures, par le biais d'une posture qui se voulait sereinement menaçante dans son immobilisme inébranlable. Nao Feng réprima un frisson, puis, résigné, le défia du regard en jetant des éclairs dans le noir de la silhouette, qui s'avança d'un pas. Là, il sentit comme une fraise de détartrage ratissant chacune de ses vertèbres de haut en bas. Froissé par la peur, c'était à présent lui qui était figé, comme vissé à sa chaise, terrassé par la présence hostile, inerte comme la mouche paralysée par l'argiope, comme un blessé de guerre sous excédant de morphine, ou Rhéa, ou Antigone - à moins qu'elle ne se soit pendue. Suffoquant derrière son bâillon de plastique, il ne pouvait qu'attendre le quelconque châtement.

L'intrus s'avança à nouveau, et lui prit la tête d'une main puissante, sous un gant de plastique affermissant sa poigne. Il sortit un petit couteau qui fit frémir le prisonnier propriétaire des lieux, et, d'un geste qui parut moins douloureux qu'effrayant, il perça un minuscule trou entre le ruban contraignant ses lèvres. Puis, laissant le temps à sa victime de se remettre de la vision de la lame, il lui caressa presque tendrement la tignasse de ses doigts râpeux en toile imperméable. Après ça, il enfonça dans l'orifice sa tige de plastique et vint chatouiller le palais du pauvre Nao Feng dont les larmes commençaient à poindre aux coins de ses yeux rougis, qu'il clignait par intermittence lorsque la sensation était trop désagréable.

Descendant lentement, et par à-coups successifs, vers le fond de sa bouche, il approchait dangereusement de ses amygdales, en contractant à cette occasion la glotte pendue au dessus de l'estomac. Fredonnant une supplique étouffée par ses entraves buccales, il s'agita de plus en

plus, jusqu'à ce qu'il soit emportés par les soubresauts vomitifs. Sous le poids de l'objet trop profondément ancré dans sa gorge, son oesophage tenta de régurgiter son poulet curry. Alors une bouillie infâme, acide, surgit dans sa bouche, tandis que sa gorge se contractait en pulsations rythmiques involontaires. La gerbe liquide emplit sa cavité, baigna ses dents et noya sa langue. Ne pouvant s'extraire du corps à cause du scotch, le fluide rapidement en excès fit donc un détour soumis aux lois de la physique, explosant par les narines de Nao Feng qui affichait une grimace des plus douloureusement affligée.

L'homme en noir retira alors l'oblong objet des joues gonflées du pauvre bonhomme innocent, se retourna et sortit de la pièce. Pendant ce temps, Nao agonisait. Crachant par le nez l'obstruction de ses voies respiratoires, il avait la tête penchée, et son vomi coulait lentement par le petit trou libéré, quoiqu'il fut souvent ralenti par des grumeaux de pomme de terre.

Lorsque l'homme en noir revint, Nao avait recouvré ses esprit, et il remuait avec une toute nouvelle vergogne qui sentait la détresse.

L'homme jeta sur le lit le même rouleau de scotch qui avait servi à le bâillonner, emballé dans un grand sac transparent. Il tira la chaise et renversa le dossier sur le matelas, de telle sorte que Nao se retrouvait à quarante-cinq degrés de la verticale. Puis, il saisit le sac et fourra la tête de sa victime dedans. C'était un sac poubelle en plastique, d'au moins cinquante litres, ce qui lui laissa la place pour scotcher les bords sur le cou de Nao qui, terrorisé, sentait vraiment sa fin approcher et se matérialiser dans cette prison qui ne lui laissait que

quelques minutes d'oxygène, à peine. Ensuite, l'homme tira un briquet de sa poche et s'attela à accélérer le processus, en provoquant sa respiration haletante : il s'assit à côté de la chaise, saisit dans sa main un des pieds de son prisonnier, et y approcha lentement la flamme orangée illuminant la pièce, après avoir joué avec la pierre en la faisant grincer sous la roulette.

Terrassé par la douleur, Nao se débattit tant qu'il le put, secouant sa carcasse, contractant chacun de ses membres aussi puissamment qu'une crampe musculaire volontairement infligée pour fuir le mal. Voulant gueuler à travers le scotch, il ne produisait qu'un faible son de gorge entartré par les restes de sauce aux condiments. Pendant ce temps, la plante de ses pieds calcinait peu à peu, noircissant, bullant, se déformant sous la langue de feu dans un supplice insupportable. Convulsionné, Nao Feng se trémoussait avec un sentiment horripilant de douleur injuste, de châtement funestement imparable, d'inéluctable macabre. Sa tête aurait dû être à des millions d'années lumières de tous ces petits plaisirs qu'il n'avait pas eu le loisir d'accumuler dans sa vie, et pourtant à présent, à deux doigts de la mort, il fit un rapide bilan alors que la buée oxydée sortait de ses poumons enfumés.

Oubliant un instant la voute plantaire de ses membres inférieurs, il se tourna vers la lumière et, en un dernier soupire, il s'éteint suivit, peu après, du briquet de l'homme en noir.

L'ENVOL DES POISSONS

Complaisance jubilatoire. Le pied grattant le plancher à travers la pédale d'accélérateur, je maintiens fermement le volant dépourvu de direction assistée. Le 4x4 file tout droit sur cette route de campagne que je connais par coeur. Au compteur, l'aiguille braquée à fond pointe derrière le dernier nombre du cadran : deux cent vingt kilomètres à l'heure. Il n'y a rien de plus grisant que les jours de ma vie, celui-ci en particulier.

J'ai écopé d'une prime de quinze pour-cents pour vente exceptionnelle, avec promotion assurée à la fin du mois. Pour cela, mon boss m'a offert mon après-midi, qui s'annonce plus qu'ensoleillée, ainsi que deux billets pour le concert de la star actuelle de la pop, Ed Lomie. Je cours donc kidnapper ma femme qui ne m'attend que pour dix-huit heures, et l'emporter au loin pour une après-midi en tête-à-tête avant une soirée qui promet.

Les berges du lac défilent sur ma droite, tandis que je ferme les yeux un instant, profitant des basses montées à fond et crachant un Deep Purple endiablé. Je n'ai pas oublié le virage à gauche, ni la haie de noisetiers faisant office de barrière de sécurité. Je braque donc doucement, en secouant la tête.

Le cri d'un klaxon me tire subitement de ma rêverie. Celui-ci est rauque, on dirait un ténor, tonitruant et grave. J'ouvre les yeux, prêt à appuyer sur la pédale, ou à tourner le volant.

Je suis en train de mordre le bord gauche de la route, et à peine quelques mètres en face de moi, je vois débarquer un poids lourd de taille. Le conducteur de la citerne me harcèle d'appels de phares, et houspille un

second coup à l'aide de son clairon. Hélas il est déjà tout près.

Dans un réflex mémoriel idiot, j'appuie sur la pédale, puis tourne violemment le volant pour me repositionner sur ma voie. Mes roues arrières perdent directement leur adhérence en soulevant une gerbe de poussière, avant d'entamer une course avec mes roues avant. Je retraverse le bitume en perpendiculaire, mais la distance qui me sépare du camion ne me laisse pas le loisir de rejoindre ma part de route à temps. Je m'étonne même d'être encore stable sur mes deux essieux, vu la vitesse à laquelle j'étais quelques secondes auparavant.

Durant un millième de seconde, me voilà à compter les moustiques écrasés sur la carlingue du poids lourd, avant de m'aplatir à mon tour au niveau du phare gauche.

A allures équivalentes, l'autre conducteur n'aurait probablement pas senti la teneur de l'impact, mais dans le cas présent, c'est différent. Pour moi, la rencontre est fracassante.

Je perçois la tôle pliée, le verre brisée et la ceinture tendue, avant de continuer ma route à cent à l'heure. Je grimpe le petit terre plein de l'autre côté de la route, et me voilà en train de survoler la surface du lac.

Lorsque je percute l'eau, dix mètres plus loin, l'airbag a déjà explosé en une gerbe de fumée, puis s'est ratatiné comme une capote usagée. Mon front heurte donc le volant, et je répons, certes un peu tardivement, au coup de klaxon de mon compère en poids lourd.

Lorsque je reprends conscience, les vitres brisées ont laissé l'eau s'infiltrer, et le véhicule retourné est déjà à quelques quinze mètres de profondeur, posé contre la

vase. La pression m'assiège les tympans et, affolé, je bas frénétiquement des bras et des jambes pour essayer de me sortir de là.

Puis je réalise que je n'ai pas vraiment inspiré avant de m'évanouir en m'ouvrant le crâne contre le logo de la marque, et que cela fait sûrement une ou deux minutes que je suis là dessous. Mes poumons me brûlent atrocement, et pour palier à ça, j'agite encore bêtement les membres, usant le peu d'oxygène qu'il me reste.

Un instant de réflexion plus tard et je déclipse ma ceinture. Perdu dans le vert sombre du limon, je tâtonne pour ouvrir la portière. Mais celle-ci est trop esquintée par l'impact du camion, et elle refuse de s'ouvrir. Je passe donc les mains devant moi pour constater à nouveau l'absence du pare-brise, ce qui me vaut des coupures qui me cloisonnent deux secondes de plus, le temps de fustiger contre le destin. Putain de connerie.

A bout de souffle, je pousse des mes deux jambes sur le siège pour m'éjecter. Ma teneur en oxygène diminuée me dirige malgré tout vers la surface, cependant le capot du véhicule me bloque, et je dois me hisser à côté pour enfin apercevoir les rayons du soleil scintillants d'un vert émeraude.

Les yeux exorbités, la gorge en feu, je suis agité de tics incontrôlables dus à mon manque d'air. Ceux-ci me freinent dans mes mouvements aquatiques. Ma nage épileptique n'est pas très efficace, mais je vois au loin la promesse d'une bonne goulée d'oxygène qui me donne la force de me battre encore.

Je bats des pieds et des mains, et remonte lentement un mètre, puis deux. Chaque seconde sans air est une

torture exponentielle pour mon cerveau, mes poumons, mon coeur et mes muscles. Je brasse dans le vent, et au fur et à mesure que je vois l'eau s'éclaircir autour de moi, je perds peu à peu de mon ardeur.

Mes mouvements se font moins agités, je suis à quelques mètres. Bientôt, chaque cellule de mon corps hurle son addiction à cette drogue que nous partageons tous, si fort que je ne peux plus réprimer.

Je lâche tout. D'un cri silencieux, j'expulse l'air empoisonné qui hante mes poumons. Celui-ci remonte alors à toute allure en bulles bien formées, et avec une facilité qui nargue mon regard flou.

Je ne peux plus bouger tellement mon anatomie réclame, et j'aspire le fluide autour de moi dans un réflexe de survie. L'eau pénètre ma bouche, mon oesophage. Elle se déverse dans mes poumons, et à ce moment là je sens la réelle souffrance de la mort, lorsque mes neurones devenus fous se disputent les derniers signaux électriques qui charcutent ma conscience.

Et merde, tout ça pour ça. Finir crevé dans un lac après une existence inachevée.

LARMES BLANCHES

Le sol arrive à une vitesse que mes réflexes ont à peine le temps d'estimer.

Après avoir agité les membres en l'air dans un espoir salutaire d'équilibre, je quitte l'atmosphère tridimensionnelle de manière plutôt douloureuse. Ce sont mes orteils qui tâtent l'horizon en premier, envoyant un stimuli nerveux correspondant à ma position dans l'espace au dessus du plan. Par la même jaillit un influx de douleur signalant à mon organisme les quelques déchirures dues à mon inévitable célérité, qui m'octroie une force d'impact vertical beaucoup plus important que celui qu'il ne peut amortir en temps normal.

L'onde de choc s'opposant à la réaction du sol se propage de bas en haut de mon corps : alors que mes chevilles se plient, mes tibias tournent autour, rapprochant irrémédiablement mes genoux de l'herbe. Pendant ce temps, mes fessiers ont également poursuivit leur course, suivis du reste de mon tronc. Je dois complètement absorber l'énergie de pesanteur condensée depuis trois mètres, si je ne veut pas me fêler quelque chose.

Mon dos se voute, mes bras se tiennent bandés, pas tout à fait tendus, mais prêts à se plier comme mes jambes dès le premier contact des mains. En une fraction de seconde, me voilà donc roulé en boule, tassé, écrasé contre le sol, alors que je n'ai pas terminé d'encaisser la vitesse. Ce saut ne saurait se satisfaire d'un simple groupé pour digérer mon poids, c'est pourquoi je me laisse pencher en avant, sans chercher à freiner mon inertie, entamant ainsi une roulade d'urgence plutôt aléatoire.

Derrière moi, j'entends mes poursuivants se presser à mes trousses.

Leurs chaussures de bureau en cuir me permettent une petite avance qu'ils semblent vouloir négocier avec détermination à coups de neuf millimètres, dont les détonations résonnent comme un concert de tonnerre dans mes oreilles.

Dos à la scène, je continue donc mon mouvement giratoire sensé gérer avec efficacité et sécurité mon élan au profit de ma fuite rapide, et en bon état. Lorsque je me sens ralentir, j'attends de me retrouver sur le dos.

A ce moment là, mes coudes dépliés aident mes mains qui se posent sur le sol à me hisser. Je tends les jambes et me retrouve ainsi debout, dans le sens de la course, et avec une dose encore suffisante d'élan pour filer devant moi.

Mes poumons me brûlent, mon cerveau explose, mes muscles tressautent en de difficiles crampes.

Je pénètre dans la forêt à toute allure, sans prendre la peine de constater que mes articulations se sont échauffées pendant ma chute. Les bras tendus, je fends la végétation lacérante. Les coups de fouets s'enchainent sur ma peau légèrement meurtrie, et aveuglé, je cours à en perdre haleine aux abords de la ville.

Pendant ce temps, les gardes du corps de Max Lechérant se sont arrêtés en haut de la muraille.

Après avoir rechargé leurs ustensiles, il canardent à nouveau à tout-va, suivant à peu près le mouvement des feuillages bousculés. Visiblement aussi adroits au tir que des méchants de cinéma, ils entreprennent la désescalade

maladroite de l'amoncellement de rochers cimentés entre deux hauteurs de terrain. Leur course dérivée des rues de la vieille ville aux champs les mènent à présent dans des territoires désavantageux, et c'est avec hésitation qu'ils descendent dans la forêt.

Alors que les premiers remontent leurs manchettes et s'accroupissent dans le vide, un des hommes en noir pose son doigt à son oreillette, et informe par onde interposée l'avancement de la poursuite. S'ensuivent un silence et une grimace.

Le quatrième et le dernier osent le grand saut, se vautrent dans l'herbe recouverte de feuilles mortes, et se relèvent en époussetant leurs costumes. Assez inefficacement, d'ailleurs, chaque claque donnée à l'étoffe étalant les morceaux de terre humide de cette après-midi d'automne.

Lorsqu'ils se retrouvent tous en bas, je suis déjà loin.

Je les imagine relever leurs lunettes de soleil et tenter de flairer intuitivement ma piste.

Le souffle court, je m'arrête et m'adosse à un tronc bordant un ruisseau forestier.

La réalité est que je n'ai absolument rien de prévu pour la suite. Le matin de ce mardi avait commencé tout à fait ordinairement au vernissage de l'exposition centrale, sponsorisée par le parrain du village. Les photos dans la pellicule, je m'apprêtais à interroger quelques personnalités présentes lorsque je fus intrigué par la disparition du mafieu à l'intérieur d'un passage on ne pouvait plus secret, à savoir derrière une bibliothèque. Abandonnant tout devoir professionnel, je me glissais alors à sa suite, et au détour d'un colimaçon rocailleux

moyenâgeux, je tombais sur une scène que je n'aurais probablement pas dû interrompre par le flash de mon appareil photo reflex.

Après une fuite revigorante d'un point de vue cardiaque, je vérifie donc que mon téléobjectif soit encore intact.

Parfait, aucun impact de balle venu déloger le dilemme auquel je fais face : un scoop qui me vaudrait une renommée mondiale contre ma probable meilleure vente de photo à particulier. Après tout, si je multiplie la quantité de rouge par quelques milliers d'euros, je peux vite arriver à un bon prix.

Quoique, c'est sans compter qu'il aurait tôt fait de me remplacer sur la scène.

Et j'imagine qu'il n'en aura pas que l'envie après ce coup foireux.

Du coup je n'ai qu'une alternative.

Je dois appeler la police.

Je dois appeler, et signaler au monde ce que certains biens pensants convoitent depuis longtemps : des preuves d'inculpation à l'encontre de Maxime Lechérant. Je vois d'ici le tableau.

Scandale aux prud'homme, médiatisation effrénée. Cet oiseau de la nuit sera vu au grand jour, et les micros ne sauront retranscrire ses plaidoiries. J'entends déjà sa voix douce me snober une interview à la sortie du tribunal, et là suite en prison...

- Monsieur Rametsky, je vois que tous deux nous en sortons au moins aussi efficacement en milieu naturel. Ceci dit moi j'ai un 4x4 et un fusil d'assaut, alors que vous êtes seulement à pied. Faites moi plaisir, donnez moi cet

engin d'optique qui vous alourdit, et venez prendre place à l'arrière du véhicule.

CACTUS ROYAL

Incendie de steak grillé, champagne renversé sur le canapé à carreaux. Il y a du vomi sur les vitres, avec des morceaux que le soleil a séché depuis plusieurs jours. Des verres brisés jonchent les sol au milieu du tapis brûlé et fondu par des charbons de chicha. Le sable s'est engouffré dans chaque ouverture de la porte, et recouvre maintenant le lino, parfois jusqu'à quinze centimètre d'épaisseur. J'observe la scène en ouvrant les yeux. Les rideaux arrachés trempent dans un bain de bière, il y a encore de la mescaline sur la table, éparpillée entre les feuilles de papiers, les joints et les cendres. Et un feutre traîne sans capuchon en dessous d'un graffiti que je ne reconnais pas, dans un coin de la pièce.

J'ai besoin d'air, et d'une rasade d'eau. L'esprit totalement embué, je me lève difficilement de la banquette, enfile mes pantoufles, tourne la poignée. La porte du camping car s'ouvre sur le paysage chaotique du désert de Gobi. J'avance armé de mes lunettes noires pour lutter contre l'assaut visuel du soleil de plomb hissé haut dans le ciel. Je descends les quelques marches en râpe à fromage métallique. Un pas dans le sable, puis deux. Je passe le morceau de cuir qui me sert de langue sur mes lèvres craquelées espérant provoquer une fin de salivation. Mais rien ne se produit. Mes cheveux se jettent sur mon visage à cause de la soufflerie brûlante qui circule entre ces dunes mortelles. Protégé des brûlures par un manteau de fourrure, j'exhibe mon slip blanc aux quelques San Pedro se hissant des amas de roches tels des bougies hérissés de lignes de pointes.

Trois mois que je suis dans ce bac à sable géant, à jouer comme un gosse avec un seau et une pelle. Sauf que

moi je creuse le trou de l'alcool avec des glaçons sortis directement de ma glacière électrique alimentée par rayonnement solaire. Il faut dire que j'ai trouvé le coin qui convient à ce genre de technologies. Du coup, j'ai le courant, l'alcool, et les conserves pour survivre.

Je croise parfois des caravanes et nous fumons ensemble autour d'un feu. Certains passent régulièrement. D'autres non. Nous échangeons de la nourriture ou des moments silencieux à regarder les étoiles. Ils savent que je ne suis pas très loin de la route principale, et c'est un endroit de passage plutôt fréquenté. Tout du moins par rapport à moi, simple mouton d'opiniâtreté qui n'aspire aujourd'hui qu'à la tranquillité de l'âme. La solitude est ma sortie de secours, l'enseigne ostentatoire de ma vie que j'ai brandi fièrement durant des années. Je reste avec elle, car je ne me résous à la quitter. Pour l'instant, elle s'en va alors que se tient devant moi un reptile sans pattes qui me crache dessus en dodelinant de la tête. Il houspille en sifflant, tirant sa langue entre ses crocs arqués.

Je fronce les sourcils et plisse les yeux en avançant la tête. De ma vision troublée par les drogues, je distingue une coiffe plate élargie au niveau du cou, caractéristique des cobras. Hélas il est trop tard pour prendre des distances avec la bête. Elle a dû se sentir agressée tant je me suis approchée, et en un éclair elle me fonce dessus et me mord au poignet.

Ah putain, saleté de bestiole ! Je l'attrape alors de mon autre main par le cou, et la décroche de ma peau en tirant dessus. Puis, je la jette de toutes mes forces comme un préservatif usagé contre le van. Mais mon lancé est mal cadré, ce n'est pas ma bonne main. Le reptile fuse en

faisant des s en l'air, il passe la porte grande ouverte et continue pour se vautrer contre l'armoire à glace. Parfait, je vais même pouvoir m'occuper de mon agresseur, une fois que j'aurais pris soin de moi. Car l'urgence n'attend pas quand il s'agit de ce type de blessures.

Je me rappelle avec horreur un documentaire traitant de l'effet coagulant du venin de serpent sur le sang humain. Si je ne fais rien d'ici moins de deux minutes, j'aurai bientôt du pudding dans les veines, incapable de circuler correctement. Mon coeur tentera bien quelques instants de pomper tout ça, mais autant avaler un poulet frites sans ketchup avec une paille. Et puis le poison va me faire mal au crâne, me bousiller les neurones, et je baverai une mousse savonneuse avant de m'éteindre dans le sable pour servir de barbecue pour les espèces locales. Je ne vois qu'une solution : la chaleur de la braise. C'est un vieux truc de campeur que d'approcher un foyer incandescent sur la plaie pour stopper l'action du venin. Et justement, il doit me rester quelques cigarettes. Je m'empresse de fermer la porte arrière et cours à l'avant du véhicule. J'ouvre un paquet et lève devant mes yeux mon ultime chance. La toute dernière clope. Celle de la survie. Je la craque avec l'allume cigare, et me la pose à deux millimètres de la plaie. Je réfléchis cinq secondes, puis la sépare en deux ; un pour chaque croc. Je ne sais pas si je devrais commencer à ressentir le venin bouillir, je crains un instant qu'il ne soit déjà disséminé dans tout mon organisme. D'ailleurs j'ai quelques vertiges que je ne saurais vraiment resituer. Peut-être n'est-ce que ma propre peur, l'adrénaline me montant au cerveau et me faisant tourner la tête.

Quelques minutes ont passé déjà, et je ne me sens pas mourir. Accoudé au volant, je décide donc de fumer les deux fins de ma cigarette pour me remettre de mes émotions, en songeant au moyen adéquat de me venger du vile reptile. Le faire cuire, ou l'attacher à un arbuste ? Le planter sur les cactus ou faire un noeud de chaise avec ses anneaux ? Des centaines d'idées me traversent l'esprit, mais je ne parviens pas à choisir une méthode satisfaisante. En attendant, je décide d'aller le mettre au frigo pour voir si son sang froid survit bien au froid.

Je ferme mon manteau, m'entoure les mains avec une ceinture en cuir, et retourne à l'arrière du véhicule en pataugeant dans le sable chaud. J'ouvre la porte violemment en tendant le par-soleil devant mes mains. Puis, n'observant aucun mouvement en particulier, je braque la lumière de mon téléphone portable et entreprend de grimper doucement à l'intérieur. Le placard en contreplaqué n'a pas bougé, mais une tache gluante est étendue sur le miroir rivé. Sur le linoléum desséché, il m'est impossible de suivre la trace du cobra à cause des multiples autres traces dans le sable. Cependant le simple mobilier de ma demeure m'offre un avantage. La cuisinière dépasse du sol au même titre que la salle de bain et les placards du fond, n'offrant aucun abris au sol, hormis sous la table derrière une banquette, ou à l'arrière du véhicule. Sauf bien sûr si cette bestiole sait escalader mes étagères en hauteur, mon lit escamotable ou le lavabo rempli de bière bouillante. J'avance donc accroupis timidement derrière mon bouclier de toile réfléchissante pour observer sous la table. Puis dans le coffre. Rien. Un regard au dessus, je tire les rideaux pour amener de la

lumière. Pas un mouvement. Je baisse alors les yeux sur la porte, ouverte en grand.

Et merde, je me suis fait doubler par un serpent. Il s'est probablement fait la malle et court amener ses pote pour se refaire un casse-dalle en famille. C'est con, mais au final je trouve ça juste. Il a essayé en vain de me tuer, et moi c'est pareil, j'ai juste essayé. Maintenant que j'ai deux trous dans la peau et lui probablement une côte brisée, je trouve ça plutôt légitime de ne pas l'avoir exécuté. Nous nous sommes rencontré, ce fut foudroyant, mais on s'en sort pas si mal. Je suis tenté de le suivre, au moins pour le saluer, et voir où il va. Je me dirige donc à mon tour vers la porte, passe l'encadrure en rabattant mes lunettes sur mon visage. Tandis que je descends les marches fixées comme un escabeau sous la carrosserie, mon regard cherche la forme longiligne du cobra ondulant sur les dunes. Arrivé à la dernière, j'avance le pied au dessus du sable et le pose sur une matière plus moelleuse.

Le serpent siffle à la mort. Je n'ai pas le temps de baisser les yeux qu'il se jette sur le mollet qui lui écrase l'estomac. Juste entre mon manteau et mes chaussettes enfoncées dans mes pantoufles, il y a le seul endroit de mon anatomie qui soit à découvert, le bas de mes tibias. Et ce petit fils de chien est tombé pile poil dessus ! Par réflexe, je lève la jambe libérant ainsi l'animal qui se met à courir ventre à terre, s'enfuyant cette fois dans les aspérités du désert.

Aïe putain, ça recommence. Vite, une cigarette ! Je n'ose pas marcher de peur d'accélérer le rythme du venin dans mon corps. Il faut que je réfléchisse. Posément, tranquillement. Je n'ai plus de cigarette, et l'allume cigare

ne sera pas très efficace niché dans son trou. Je dois sucer la plaie. Bon dieu, pourquoi je n'y ai pas pensé avant ? C'était si con, et pourtant. J'ai un peu de dégoût à l'idée d'avaler par mégarde une dose mortelle de venin. Tant pis, j'essaye, enfin... C'est sans compter sur mon anatomie un peu rouillée. Ne parvenant pas à ramener l'arrière bas de mon mollet au niveau de ma bouche, je m'allonge sur la dune, pris de nausée. Je n'ai pas d'antidote contre le venin, ni de seringues ventouses. Pendant que je me dis que c'est fini, je constate qu'il est déjà réellement trop tard. Je suis paralysé, mon coeur bats à cent à l'heure et je bave en serrant les dents, les yeux ouverts et pleins de larmes.

Ca ressemble un peu à passer sa vie à fuir l'humanité, et mourir de la main de la nature.

EXPLOSIT

Il lui avait fallu une haine sans pareil pour parvenir à son but. Un élan de motivation qui ne pouvait être suscité que par la douleur, le remord, et la jalousie. Son désir d'accomplissement, qu'il avait développé dans les plus saines intentions au départ, s'était mué dès lors en une course à la vengeance, une amertume qui n'avait d'intérêt que l'exorcisme de son mal-être, par la réalisation d'un projet qu'il voulait authentique, vrai, mais piquant, incisif, au moins aussi tranchant que le mal qu'on lui avait causé. Il en voulait à la terre entière, et son moyen pour lui faire payer l'injustice honteuse se devait d'être, il l'avait décidé, conformément à ses rêves enfantins partis en fumée en même temps qu'on lui assénait le coup fatal derrière la nuque, en traître, se devait d'être, donc, si fulgurant que le caractère indéniablement vrai n'aurait d'égal que son indubitable spontanéité.

Alors, tout en ourdissant son projet sombre à la lueur des étoiles, il avait câliné sa fureur grandissante, l'avait gardée au fond de lui comme une perle de nacre, chérissant ce sentiment d'injustice ironique duquel il ne se sentait pas de se relever. Sans même se rendre compte que cette rage indicible lui rongerait les entrailles, il lui laissa le loisir secret d'enfler, de croître, en somme, d'amplifier, tandis qu'il se trouvait des justifications, parfois véridiques, parfois romancées.

Il rassembla tout ce dont il avait besoin pour son méfait : plans architecturaux substitués aux archives du Parlement, rapports topographiques du terrain, planning des rondes de nuit, noms des gardiens, codes d'entrée, doubles des éventuelles clés. Ca, c'était pour la sécurité de l'opération. Ensuite, il rassembla aléatoirement quelques

recettes d'explosifs qu'il avait amassé durant ces dernières années où il travaillait pour la section de déminage de l'armée, et il commença à concocter sa préparation méticuleuse : de la nitrocellulose décatlon fondue avec de l'acétone pour venir à bout des quelques cloisons qu'il ne pourrait franchir ; des bombes aérosols sur lesquelles il avait planté des mèches, en guise de grenades ; du napalm artisanal à base de polystyrène expansé et d'essence, au cas où il aurait à se défendre face à la sécurité ; et surtout, quantité de trinitrotoluence coulé dans des récipients en plastique, dont il avait déniché la recette plutôt complexe dans un livre de cuisine répertorié dans les pièces à conviction de l'attentat Dampierre.

Une fois ces préparatifs effectués, il envisagea le déroulement du plan dans ses moindres détails et, une fois que ce fut fait, il se prélassa en attendant l'heure tant attendue, savourant d'avance l'exécution du bâtiment qui l'avait radié de sa vie, qui l'avait banni du corps d'arme qu'il avait servi le plus fidèlement possible durant des années. Dévoué, doué, il s'était montré efficace à la tâche, avait peu à peu grimpé les échelons sans jamais vraiment se fouler outre mesure, bien qu'il fut sérieux et attentionné. Jusqu'au jour fatidique où, en pleine mission, il avait malencontreusement abattu son adjudant-chef. Les dommages collatéraux n'avaient pu avoir raison de sa plaidoirie affirmant son innocence.

Dès lors, il avait plus ou moins tenté sa réinsertion. Hélas, sa réputation entachée lui avait valu refus sur refus dans le marché de l'emploi, dans lequel il ne se savait aucune compétence particulière, mis à part son implication totale envers ce qu'il faisait.

C'est pourquoi il avait décidé de frapper là où on l'avait frappé et, le jour J, ou plutôt la nuit N, il conduisit son van rempli de dynamites en tous genres au pied du Parlement. Préférant éviter toute effraction par la surface, où les caméras de sécurité ne laissaient aucun champ d'action, il accéda directement aux fondations de l'immeuble en empruntant un conduit d'évacuation sous-terrain. Crochetant les quelques portes dont la sécurité lui était accessible, il s'infiltra dans les sous-sol, et disposa judicieusement ses décoctions contre les murs porteurs, les piliers, les colonnes en béton armé. Puis, à la manière d'un fantôme, il disparu.

Lorsque ses yeux parurent au dessus de la bouche d'égout, dans la rue, il comprit immédiatement qu'il était fait : autour de lui se tenaient une douzaine d'agents casqués, en armures, pointant nerveusement des fusils d'assaut dans sa direction. Le GIGN. Les lasers rouges des pointeurs l'éblouirent un instant épileptique, et il baissa les yeux pour ne pas subir l'aveuglant faisceau dirigé : light amplification by simulated emission of radiations, un acronyme au moins aussi dangereux à regarder que l'intérieur d'un four à micro-ondes en marche. Aux 'levez les mains en l'air', il ne put obtempérer, car alors il aurait chuté de l'échelle. Mais plus tard il se dit que ça lui aurait peut-être permis d'échapper à la prison. Sans faire de geste brusque, il grimpa alors les quelques barreaux restant et, une fois debout sur la surface, il tenta enfin de hausser les bras. Il n'en eut pas le temps : quatre des agents des forces de l'ordre lâchèrent leurs armes et lui sautèrent à la figure, le renversant au sol sur le ventre. Ils lui tournèrent les coudes derrière le dos et lui passèrent les

menottes aux poignets. A ce moment là, il se félicita de n'avoir choisi un détonateur pour ses explosifs, préférant une minuterie certes plus classique, mais moins coûteuse, et plus fiable d'un point de vue logistique. Effectivement, il ne pouvait prévoir exactement la portée de ces machines radio-commandées, d'autant plus que certaines des cloisons étaient si épaisses que les ondes n'auraient pu atteindre leur cible. Alors, il souhaita que les quelques minutes restantes soient insuffisantes aux agents qui avaient déjà disparu dans le trou à la recherche de ses bombes. C'était d'ailleurs plus une crainte instinctive, car il savait d'expérience que le petit laps de temps qu'il avait octroyé à ses outils était extrêmement juste, même pour une équipe de démineurs aguerris.

Affichant pour la première fois de sa vie un sourire sur ses lèvres atrophiées par la morosité de son existence, il se sentit donc satisfait, et se résolu à finir sa vie derrière les barreaux. Car de toutes façons ils l'auraient attrapé un jour ou l'autre, c'était inévitable à cette époque où la plupart des délits étaient résolus et punis. Il fut juste un peu déçu de ne pas pouvoir savourer quelques jours, ou quelques semaines de cavalcade, mais après tout, qu'aurait-il fait de son temps de fuite ?

Juste avant qu'on le jette à l'arrière du camion blindé, il tourna la tête en direction du Parlement, et c'est à ce moment que le ciel s'embrasa, que la fumée explosa en une gerbe fluide, et que le bâtiment s'effondra en un fatras assourdissant, qui réveilla probablement les habitants des cinq ou six pâtés de maison alentour.

Quelques jours plus tard, il était à nouveau dans un blindé de transport de prisonniers. Mais cette fois, celui-ci appartenait à la gendarmerie, et sortait tout droit des grilles de Fleury-Mérogis. Quant à lui, on l'avait destitué de ses vêtements civils, de sa chevelure foisonnante et des rares effets personnels qu'on avait trouvé dans ses poches : un briquet Betty Boop, une note de restaurant et un tube de granules homéopathiques.

Le convoi se dirigeait vers le tribunal, où le juge allait dans un premier temps énoncer les chefs d'accusation qui pesaient sur sa personne, avant de fixer une date pour le procès. Affalé sur la banquette inconfortable en tenue d'incarcération, il avait les mains et les pieds joints par des chaînes, et il fixait ses chaussures, la tête vidée de tout espoir, de toute force vitale. Il n'avait pas récupéré de ces nuits d'interrogatoire, de ces lampes dirigées vers ses yeux rougis par le manque de sommeil et de ces beignes jetées à la volée, puis tuées devant la foule, et transformées en mensonges beaux parleurs, dénonçant le manque démocratique des condamnés. Une peur indescriptible l'avait envahi une fois arrivé au poste, une peur dont il n'avait aucun argument logique pour expliquer, ou plutôt dont il avait tous les arguments pour réfuter. Résigné, il n'avait donc soufflé mot, comme le lui avait conseillé l'inspecteur en faction.

Découps derrière le grillage vitré, il apercevait à présent en levant la tête, le conducteur et sa casquette noire, ainsi que de petits morceaux d'immeubles défilant. Il ne connaissait, ni ne reconnaissait les lieux, et c'est pourquoi il retourna à la contemplation de ses mocassin pénitenciers.

Pendant ce temps, les deux gardes silencieux caressaient leurs armes, leurs trousseaux de clés, sans échanger un seul mot. Tous trois s'ignoraient donc dans la cabine arrière, nonobstant le caractère inhumain de la situation : deux ignares muets par volonté, dont le désir de violence les avaient conduit à se complaire dans l'acheminement d'autres ignares considérés comme coupables, et donc privés de liberté pour des motifs que seule la loi voulait bien appliquer, sentencieusement, sans vergogne, sans empathie ni compréhension, juste pour punir les malfrats et continuer à donner l'exemple à une population apeurée, cachée derrière des barrières morales pour se protéger d'elle même.

A un moment donné, le camion s'arrêta, soit devant un feu de signalisation, soit dans les embouteillages de la ville, et tous ses passagers furent pris par surprise lorsque la porte arrière sauta, défoncée par on ne savait quel explosif incongru. Les agents furent assommés sans sommation par des flashballs, et une bande de bonhommes encagoulés firent irruption dans l'arrière du véhicule, par la tôle déchirée encore fumante. Ils saisirent à quatre le condamné et l'emportèrent illico dans un parking sous-terrain, avant de le balancer sommairement dans une limousine noire, à côté d'un homme plutôt âgé en costume noir, avec de grosses lunettes carrées zoomant méchamment sur ses yeux globuleux, vitreux, écarquillés au dessus d'un sourire de plomb ridé jusque derrière les oreilles, en dessous d'une chevelure éparpillée, jaunie, et lissée en arrière par une gomina grasse et luisante. La tête rondouillarde le fixa un instant, puis articula d'une voix qu'on sentait habituellement courroucée :

- On ne se connaît pas encore, mais il me tarde d'y être, bonhomme : je te paye deux briques par mois pour le même genre de boulot que tu as effectué l'autre jour au Parlement, c'est à prendre ou à laisser, mais décide toi vite.

METROPOLIS 2122

Anemona Parker ouvrit la porte vitrée par la poignée dorée de laquelle pendait un écriteau : "changement de propriétaire, travaux jusqu'au ", suivi de trois petits points écrits au feutre. Elle fit un pas dans l'entrée boisée en suivant le tapis rouge et bleu serpentant autour des tables de la pièce. Sur celles-ci trônaient des nappes à carreau sur lesquels le barman avait l'habitude de poser des fleurs. C'était bien là. Au coin de deux rues Appleton et View River : le petit bar de quartier *le Farmer*, propriété du vieux Lucius Santini, alias C. Kent. Les deux murs donnant sur l'extérieur offraient une vue dégagée par les vitres panoramiques, taillées avec des voluptés dans le plexiverre. A l'intérieur, face à l'entrée située au coin de ces deux plans, le comptoir en ébène brut s'étendait sur une dizaine de mètres, tronquant la moitié des deux autres murs de la salle carrée.

La pièce était sombre, car aucune lumière ne venait éclairer les cartons de déménagement et les étagères à verres vidées. Il n'y avait plus une bouteille d'alcool, pas une tireuse ni une machine à glaçons. Il ne subsistait en réalité que l'évier derrière le comptoir, quelques toiles d'araignées entre les chaises, et un jeu de balais accoudés au mur du fond, à côté de l'entrée des sanitaires. Le billard trônait encore dans la petite alcôve, dans laquelle on pouvait entrer par l'arcade taillée dans le mur Nord. Sur la tapisserie en velours étaient accrochés différents tableaux, allant de la photographie urbaine à l'affiche publicitaire, en passant par des gravures, des aquarelles laissées sur les coins de table par des artistes inspirés, des sérigraphies, et même un dessin du propriétaire. Celui d'une femme aux cheveux bruns, luisant devant les rayons perçant d'un

soleil d'été dans le cabinet du Daily Planet. Le dessin semblait surgir d'une autre époque : derrière la vitre du cadre, on sentait le papier prêt à se déchirer, et l'encre qui s'y était diluée au fil des années. Les tracés au stylos se confondaient un peu avec la feuille jaunie, par endroits, ce qui allait plutôt bien avec le style vestimentaire de l'époque.

Les talons aiguilles d'Anemona se posaient mollement sur le tapis poilu, et elle avança silencieusement jusqu'à la porte sur laquelle un sticker magnétique était collé : Entrée réservée au personnel. Après un regard circulaire autour d'elle, elle la poussa avec une retenue toute coquette et entra dans l'antichambre du patron des lieux.

A l'intérieur, la cuisine carrelée accueillait encore les ustensiles sur des crochets dorés pendus au mur. Il y avait deux fours de la taille d'un congélateur, quatre plans de travail carrés disposés au centre de la pièce et au milieu desquels trônaient toutes sortes de plaques électriques, à gaz, de grills en tous genres et de soupières incrustées. Là où l'équipe de Santini avait l'habitude de travailler de onze à quatorze heures pour les quelques affamés qui venaient traîner en plus des écumeurs de comptoirs. De plus, il y avait autant de grands éviers pour la plonge, et une réserve frigorifique encastrée dans un mur, où étaient sûrement stockés auparavant les tomates, les pommes et les abats de boeufs qu'ils servaient à leurs clients. Des fromages en quantité, importés directement de France, et gardés bien précieusement au frais d'après le conseil mal aventureux de Perry White, qui ne venait plus

ici depuis fort longtemps pour siroter le samedi soir un super-sling, et tailler la bavette au patron.

"- Monsieur Santini ? C'est la maison de l'Infopresse."

Anemona leva le pied gauche en pliant le genou, et elle tendit l'oreille vers une réponse qu'elle n'espérait pas trop tardive. Mais aucun bruit ne la retint, alors elle se retourna.

Lucius Santini lui faisait face, les poings sur les hanches. Le soleil couchant traversait la rue pour éclairer les vasistas, et les rayons entrant dans la pièce sans lumière lui éclairaient le dos, la nuque et un faible quart gauche de son visage anguleux. Il arborait une paire de lunettes aux petits verres arrondis qui reflétaient le jour en un éclat qui éblouissait Anemona. Ses cheveux grisonnants brillaient légèrement, eux aussi, et on reconnaissait sans peine malgré l'âge, qu'il avait conservé sa coiffure d'antan. Il avait même démocratisé sa petite bouclette sur le front. Bizarre, je pensais qu'il aurait abandonné son pot de gomina en même temps que sa carrière de super-héros, songea Anemona qui fixait les quelques rides sur sa figure.

"- Je peux vous aider, mademoiselle ?"

Sa voie était grave, mais douce. Il avait prononcé ces mots d'une façon un peu sèche, mais qui ne trahissait aucun mauvais sentiment à l'égard de la journaliste. Néanmoins, il restait planté là comme s'il n'était pas le gérant des lieux. Sur la face inexpressive de l'homme, Anemona devina que malgré son apparition silencieuse, c'était lui qui était le plus surpris d'être dérangé à une

heure aussi tardive, l'établissement étant fermé depuis quelques heures. Elle lui répondit.

"- Oui. Dites moi grand-père, vous n'êtes pas facile à retrouver, même pour la fouineuse aguerrie que je suis.

- On se connaît ?" lui demanda-t-il pour préciser la situation.

Elle se présenta donc, et lui détailla le pourquoi de sa venue.

"- Vous ne me connaissez pas, mais moi je sais qui vous êtes. Ou plutôt, qui vous étiez dans le passé. Très rapidement : mon employeur voulait un article sur les anciens héros des deux derniers siècles. Du coup j'ai pensé à vous, et je suis venue à Métropolis depuis L.A."

Anemona perçut la méfiance du vieux Lucius, qui répondit sur la défensive.

"- Pas trop rude le vol ? Il paraît que les statio-bus ne proposent pas de sachet pour vomir.

- Vous savez que tout le monde vous croit mort, dans cette ville ? s'enquérit-elle avec un sourire qui se voulait confiant.

- Vous parlez de qui ? Ici dans ce bar, tout le monde sait que je pars en Floride pour mes vieux jours, et personne ne vous dira que Lucius Santini a des raisons de mourir."

Il croisa les bras et maintint le regard avec Anemona.

"- Je parle de vous, Clark Kent. Pas de celui que vous êtes devenu.

- Je ne m'appelle pas comme ça, fit le vieil homme, agacé.

- Vous ne vous appelez pas Lucius Santini non plus, je suppose, proposa la journaliste en soulevant le sourcil. Pourquoi avez-vous abandonné le costume ?"

Le patron des lieux ne répondit pas. Anemona songea qu'il pensait avoir fait disparaître de la planète le personnage de Superman, et elle fut embêtée de briser son rêve en venant papillonner devant sa nouvelle vie. Mais c'était ça, le travail de journaliste. Et elle était plutôt douée. Ses deux dernières enquêtes, relativement fructueuses, avaient été menées successivement aux Jeux Olympiques de Mbabane et à l'inauguration du pont magnétique de Gibraltar. Les scoops étaient offerts sur un plateau, et elle n'avait eut qu'à interviewer artistes et architectes pour avoir un Powels et un second prix au Pulitzer, ainsi qu'une augmentation avec prime par le PDG de l'Infopresse. Du coup, se retrouver avec une personnalité telle que Lucius Santini, anciennement l'homme d'acier, avait probablement de quoi assoir la reconnaissance qu'elle recherchait, bien qu'elle admettait que c'était un sujet convenu. Après quelques instants d'hésitation, le barman s'expliqua.

"- C'était un choix volontaire de ma part, fit-il en baissant les yeux au sol. Quand j'ai compris que la ville n'avait plus besoin de mes services, et lorsque les gens se sont lassés de me voir défier le mal pour des idéaux qu'eux-mêmes ne partageaient pas toujours. Depuis j'ai compris que c'était moi qui avait créé ce mal en naissant, qu'il n'y aurait jamais eu d'ennemis de la nation comme Luthor si je n'avais été là. Et je dois avouer que la retraite me va bien : moins de responsabilités, plus de temps pour vivre ma propre existence comme je l'entends et non

comme la population m'aurait imaginé. Et c'est pas plus mal ainsi. Serait-il intrusif de ma part de vous demander comment vous m'avez retrouvé ?

- Intuition féminine, piqua-t-elle en esquissant un sourire. Et professionnalisme absolu. Non, plus sérieusement, disons que j'ai su suivre les bonnes pistes, et que j'en savais assez sur qui j'avais affaire pour parvenir à mes fins. A l'époque de votre disparition, vous n'aviez absolument pas l'air proche de la fin. En tout cas moins qu'aujourd'hui, si je peux me permettre. Du coup c'est tout naturellement que j'ai supposé que vous n'aviez pas non plus la même longueur de vie que nous autres.

- Ravi de voir que les extraterrestres intriguent toujours autant les mouches à papier."

Elle prit la critique comme un compliment, et d'un rire aigu, elle rebondit.

"- Ne me dites pas que vous êtes passé de l'autre côté ? On est collègues tous les deux. Vous n'étiez peut-être pas un excellent journaliste, mais tout le monde ne mène pas une vie telle que la votre. C'était votre passion non ?

- Lorsqu'on choisit d'arrêter une vie, il n'y a pas que ça qu'on perd. Clark est mort avec Superman, et ma couverture aussi depuis.

- Effectivement. C'est en fouillant dans les archives du Daily que j'ai trouvé que vous aviez démissionné en même temps que vous laissiez vos collants à votre fils, également disparu à l'heure actuelle. Vous l'avez revu depuis ?"

Le vieil homme trouva Anemona bien trop provocante, aussi il se retourna et regagna la pièce

principale pour se servir un verre d'eau. Il voulut en proposer un à son interlocutrice, mais se rappelant sa visite non désirée et ses manières, il se ravisa et but lentement, en déglutissant bruyamment. Il ne cilla pas un instant, même lorsque le fond du verre levé déformait le visage de la journaliste. Sans s'émouvoir ou paraître attendre une réponse, elle enchaina.

"- Il est en vie, soyez en assuré. Enfin, que vous le sachiez ou non. Ca vous dérange qu'on passe ce détail pour entrer dans le vif du sujet ?

- Les réponses découlent des questions", fit Lucius en guise d'acquiescement.

Là dessus, elle activa le dictaphone qu'elle avait sur son oreillette et afficha un air plus sérieux. Tirant un siège de comptoir, elle lança un regard désobligeant vers le patron qui, visiblement, était moins serviable que durant ses heures de service. Elle ne souhaite pas quémander pour autant, et s'assit sur le coussin de cuir.

"- Tout d'abord, je suis sûre que nos lecteurs seraient ravis de savoir ce qui, il y a aujourd'hui soixante-quinze ans, vous a poussé à abandonner votre rôle de héros, sauveur de la planète. Des impressions ?"

Lucius afficha un air de surprise devant l'ardeur un peu rapide avec laquelle elle menait son travail, mais il ne releva pas, et s'assit lui-même sur son tabouret de pause. Après un regard sur l'extérieur, il se saisit de la commande domotique et opacifia le plexiverre à quatre vingt dix pour-cents extérieur, quarante-cinq intérieur. Ainsi il pouvait encore profiter des dernières lueurs du soleil, tout en gardant une intimité pour la nuit. Cela faisait longtemps qu'il n'y avait plus besoin de rideaux

métalliques pour les établissement du genre, les vitres étant garanties incassables à vie, aussi il reposa la télécommande et réfléchit à une réponse satisfaisante.

"- Lorsqu'une ville a son héros, celui ci ne reçoit finalement pas grand chose : quand ce n'est pas l'indifférence ou l'ignorance, c'est soit les haches, soit les aides. Il n'y a pas de demi-mesure et ça ne va pas plus loin. Les ennemis viennent juste s'essayer à la gloire contre le 'S' rouge, ce sont des gens qui n'ont rien à perdre, car même leur vie ne leur importe peu. Il m'a fallut un coup de hasard une fois, pour comprendre ça : c'était après une défaite qui n'en était pas vraiment une. J'étais bien amoché tout de même, face à ce cyborg bourré de corticostéroïdes, et je me suis barré en le laissant implorer dans son propre attentat. Mais le type a survécu, et il a prétendu m'avoir tué alors que je me posais aux seychelles en pensant également en avoir terminé avec lui. Là dessus, un autre type probablement sorti d'un asile ou un truc du genre a publiquement défié Superman à la télé. C'était un rendez-vous au centre de la ville pour voir si réellement le costume était mort."

Il marqua une pause et se resservit un verre d'eau. Cette fois, il en tendit également un à la journaliste, qui but avidement. Puis, il reprit.

"- Comme je me prélassait sur la plage à des kilomètres de toute forme de civilisation, j'ai loupé mon rendez-vous parce que je n'étais moi même pas au courant qu'il devait avoir lieu. Après ça personne n'a plus jamais terrorisé la ville, et en rentrant je me suis retrouvé au chômage technique. Du coup, et vous avez raison sur ce propos, j'ai tout de suite démissionné du Daily. En même

temps, c'était légitime, j'y travaillais déjà depuis plus de temps que personne n'aurait pu le faire sans l'invention de la métalorganique par NDProducts. Je suis donc parti, et après quelques aventures un peu banales dans divers pays, je suis revenu à Metropolis pour y ouvrir ce bar.

- Et vous l'avez toujours ? demanda Anemona.

- De ?

- Votre costume."

Elle lui intimait d'un sourire de vérifier sa propre conviction, qui était qu'on ne pouvait se séparer d'une telle valeur historique, qui qu'on soit. Lui-même afficha un petit sourire un peu plus dans la retenue, presque dans l'excuse.

"- Si vous avez l'intention de prendre des photos, il vaudrait peut-être mieux qu'on se revoie dans d'autres circonstances, je n'ai pas besoin que mes connaissances ici sachent qui j'étais. Et ce sera sans le costume, je suis désolé.

Anemona rit un instant, puis, d'une voix qui ne se voulait pas moqueuse, elle ironisa.

- Parce qu'il craque un peu sous les aisselles et au niveau de la poche à bière, c'est bien ça ?

- Non. Parce que la seule étoffe que je sache porter aujourd'hui est celle qui efface les zéros en dessous des verres sur le comptoir, et pour ça les critiques de la presse n'aimeraient pas voir le résultat en première page de votre torchon", annonça-t-il plus patement que depuis le début de leur entretien.

La journaliste prit la critique d'un hochement de tête indifférent, et Lucius Santini sentit qu'elle s'était un peu perdue dans son sujet. Alors qu'elle cherchait à

présent une nouvelle question, il la regarda, et se délecta de cet instant de silence qui l'apaisa au plus au point. Il prit une grande inspiration, comme s'il était en apnée depuis le début de leur conversation, et croisa les bras sur sa poitrine en laissant pointer le coin de ses lèvres au dessus de son philtrum sec et plat. Anemona avait le regard en biais sur le côté, elle se laissa une seconde d'arrêt avant de se ressaisir, de fixer le patron dans les yeux d'un air de défi en attendant de recouvrer la mémoire.

"- Pour en revenir à la fin de l'histoire, c'était un coup du sort en fait, pas vraiment un choix de votre part..."

- Effectivement, mais ça m'a ouvert les yeux et j'ai retenu la leçon.

- Laquelle ?

- Et bien, celle qui m'a toujours turlupiné : mes actes et leurs répercussions sont-ils toujours justes ?"

Anemona leva les yeux en l'air pour signifier l'ennui qu'elle portait à la noblesse de ses intentions. Et le barman comprenait. C'était généralement la réaction que les gens adoptaient face à sa détermination, eux qui savaient ce qu'ils avaient à se reprocher. Il préféra donc se taire et attendre les redirections de la journaliste vers un sujet qu'elle jugerait plus intéressant. Elle poursuivit.

"- Il y a eut bien des catastrophes à Metropolis depuis que vous l'avez abandonné."

"- Ok ok, je vous prends une dernière fois en photo et ensuite on rentre, mon spatio-bus part dans deux heures."

Le soleil couchant inondait cette fois le *New Troy Park* de ses rayons orangés, découpant les séquoias géants, les ginkgos et les OGM saules en ombres chinoises à contre-jour. Anemona et Kal-el s'étaient retrouvés dans l'après midi du lendemain de l'interview, et avaient descendu ensemble un déca au *Hobb's Café*. Puis, ils avaient déambulé dans la ville et avaient continué à se parler, de manière détendue et en dehors de tout rapport avec l'article. Le barman à la retraite s'était laissé prendre en photo malgré son aversion pour les flashes, qui avaient d'ailleurs disparu des décennies auparavant, depuis les correcteurs d'infra-rouge.

Lucius s'était simplement vêtu d'une chemise hawaïenne et d'un short, prêt à partir finir ses jours dans une vieille ferme rénovée. Anemona le questionna sur ce détail avec une pointe d'humour.

"- Vous devez avoir froid lorsque vous volez habillé ainsi, non ?"

Pour la première fois depuis qu'ils s'étaient rencontrés, l'ex-super-héros se mit à rire franchement, et de bon cœur. Plissant les yeux entre ses pattes d'oie plutôt profondes, il affichait une dentition large ne souffrant d'aucun mal apparent. Il tira la langue pour marquer la fin de son hilarité, et Anemona lui trouva des airs d'enfant jovialement naïf, malgré son âge plus qu'avancé.

"- C'est bien pour ça que je prends le bus ! Mais ce n'est pas tant la température qui me gêne. Vous savez, j'ai déjà survolé la toundra et la taïga. J'ai même été en antarctique. Et bien que ce fut avec mes collants et mon slip rouge, je n'avais pas à m'inquiéter de ça !

- Ne me dites surtout pas à quoi ressemblait ce qu'il y avait en dessous de ce si séduisant sur-vêtement, je ne veux pas savoir !" s'exclama Anemona en s'esclaffant gentiment.

Ils partagèrent quelques rires discrets, puis Lucius reprit.

"- Mademoiselle, c'est pareil que lorsque je voyage dans l'espace. Voyez vous, les moins cent soixante treize degrés Celsius du vide intersidéral ne me gênent absolument pas. Et ce ne sont pas les quinze pauvres unités après la virgule qui me retiennent."

Ils continuèrent à déambuler, et l'ex-barman sentit la fin arriver. Il s'arrêta donc à quelques pas de la sortie du parc, et, en croisant les bras, il se tourna vers la journaliste.

"- Je me suis demandé une chose, hier, et je n'y pense que maintenant : à quoi sert le petit éclat de kryptonite enveloppé de plomb que vous dissimulez dans votre sac ? Me serais-je trompé en vous faisant confiance ?"

Anemona s'arrêta également. Elle pensait l'avoir assez bien caché dans le barda qu'elle trimbalait derrière son épaule gauche. Déçue, elle rebondit néanmoins.

"- Je vois qu'on ne peut rien vous cacher, Clark. J'allais vous en parler de toutes façons : mon arrière grand père n'est plus très jeune aujourd'hui, mais il me l'a confié quand il a appris que je venais vous voir. Je n'ai pas l'intention de m'en servir, mais je préfère tout de même l'avoir sur moi, vu ce que j'ai à vous dire. Simple question de précaution, après tout je ne vous connais pas.

- Ah oui ? s'enquit Lucius.

- Mon aïeu vous attend très probablement dans le spatio-bus, et si je vous dis ça c'est parce que vous le connaissez. Il s'agit de Lex Luthor, votre ennemi."

L'ex-barman s'étonna en levant le sourcil.

"- Disons mon ancien adversaire. Qu'a-t-il encore trouvé pour me provoquer ? Ca ne lui était pas suffisant d'éliminer Lois ?

Anemona, un peu confuse, s'expliqua derechef.

- Et bien... puisque on en vient à parler famille, sachez que la réponse à votre question est plutôt délicate : c'est moi, le motif du désir de Lex à vous rencontrer. En effet, c'est tout récemment que j'ai découvert que je suis également la petite, petite-fille de Madame Kent, et, par la même la votre, ce qui, j'imagine, a fait réfléchir Lex qui souhaite malgré son âge avancé - qui d'ailleurs viendrait d'une expérience avec votre adn ? - s'entretenir avec vous.

- C'est plutôt menaçant ou accueillant ?

- Il ne me l'a pas précisé, mais je suppose que vous ne vous en préoccupez que de manière modérée..."

Lucius hochâ imperceptiblement la tête, puis il reprit son pas en direction de l'arrêt de bus.

"- Vous voulez monter avec moi ? Si vous êtes mon arrière petite-fille, alors je serais ravi de faire plus amples connaissances, et puis ça adoucirait probablement l'atmosphère entre Lex et moi."

